

Z Fall

EXTRAITS
ALÉATOIRES

**Souvenirs du futur
du Captif du phare**

Les Éditions
GRENIER 

Avertissement

Ce livre a été rédigé entre 2000 et 2003. Il a été envoyé le 20 octobre 2003 dans la même maison d'édition qui y a fait paraître quelques mois plus tard un livre désormais célèbre. Toute ressemblance avec la trame, l'histoire ou des séquences n'est ni accidentelle ni fortuite. Nous disposons de la preuve de l'antériorité et l'originalité de notre manuscrit.

Cet ouvrage a été soumis d'ailleurs en preuve, dans une autre affaire de plagiat survenue des années plus tard, pour des pratiques imputées au même éditeur.

L'utilisation du genre masculin, comme générique et neutre, tente d'assurer la fluidité de la lecture et ne constitue nullement une adhésion à un masculin qui l'emporterait sur le féminin. L'épicène a été tant que possible respecté selon le genre grammatical, ou le genre de l'être animé

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés. Les dessins de couvertures ont été réalisées en intelligence artificielle par Acrobat sous description et instruction écrite de l'auteur. L'autorisation écrite de l'éditeur est exigée pour toute reproduction ou extrait de ce livre, quel que soit le procédé, notamment la photocopie, la numérisation ou le microfilm.

ISBN : 978-2-923470-59-7

Bibliothèque et archives nationales du Québec, Éditions
Grenier, Montréal, 2024

Remerciements

Reconnaissance à mes premiers lecteurs et lectrices, Samir Amin, Immanuel Wallerstein, Hubert Reeves, Khalil Foukay et surtout Sophie Hélène Gibson qui a vite décelé les similitudes avec cet autre ouvrage. Merci à Chantal Isme, Lydie Bitiloxo Diakhaté, Monique de Ginet pour la relecture et les remarques. Toute ma gratitude à Sanou Mbaye et famille, Tapha Diop, Ameth Lo, Mansour Ciss pour la résidence d'écriture. Merci infiniment, durant ces années, pour le soutien logistique et l'amitié de Lydia Atrouche, Monique de Ginet, Awa Caba, Rachel Philippe-Auguste. Je suis redevable aux ancêtres et aux membres du GRILA, de la CIJS, de la PPP et du CIRFA.

Dédié à mes parents, à Salmone et Fawzia
Fall, et à Fawzia, Ché Yacine et Amayel



REBELLE MENTAL

Première partie



LEXIQUE DE MOTS RARES OU INUSITÉS

acratie : absence de pouvoir et de domination, forme d'anarchie

alcaline : qui contient une base métallique ou en a les propriétés

alexithymie : déficience à exprimer ou à reconnaître les émotions

axis : seconde vertèbre cervicale

Baréter : barrissement de l'éléphant

biopolymères : milieu vivant de molécules comprenant plusieurs atomes

bios : paradigme exprimant l'amour de la vie

botuline : neurotoxine bactérienne issue de bactéries anaérobies et pathogène

cabiais : grand rongeur semi-aquatique d'Amérique du Sud, capybara

chondrocalcinose : pathologie articulaire

coprophiles : vivant dans les excréments ou ayant le plaisir de les manipuler

coulpe : péché, faute, ou manquement à une obligation religieuse

damans : mammifères placentaires paradoxalement cousins de l'éléphant

déréliction : condition d'une personne abandonnée, sans recours ni secours

dimère : molécule issue d'une combinaison de deux molécules identiques

dryade : divinité sous la forme d'une nymphe qui protège la forêt

dyade : conjonction ou couple de deux éléments en interaction

écobuage : enlever et brûler la surface gazonnée et répandre ses cendres

éthologue : spécialiste du comportement animal

eucaryote : organisme au noyau cellulaire séparé du cytoplasme par

Z Fall

une membrane.

expertocrate : spécialiste qui fait prévaloir son expertise sur les facteurs humains

fatum : fatalité, destin

filovirus : virus extrêmement pathogène et en ARN filamenteux

gated communities : espace résidentiel restreint à ses habitant-es aisé-es

gibbeuse : avec bosse, phase de transition d'une lune

glocal : contraction de global et local

Gondwana Nom symbolique donné à la confédération, en référence à la période où des continents étaient joints avant leur dérive

holométaboles : insectes capables de métamorphose complète avec des métabolismes différents à chaque phase

humanimal : nom donné aux *sapiens sapiens* non artificiellement transformés

hydropolitique : gouvernance mondiale par et pour l'eau

hyposulfate : sel de l'acide hyposulfurique à axe positif ou négatif

Ira furor brevis : la colère est une folie momentanée

kimberlite : roche issue des cheminées volcaniques et riche en diamants

lanistes : dans l'antiquité propriétaires et promoteurs de gladiateurs

Lebensborn : sélection biologique de femmes et d'enfants pour satisfaire le délire nazi

leucodermes : nom scientifique qualifiant des personnes à la peau dite blanche

lobotomisé : issu de l'ablation du lobe frontal, abruti

lumachelle : sédiment calcaire formé de coquillages fossilisés

marburg : virus et maladie contagieuse, zoonose extrêmement pathogène

Souvenirs du futur du Captif du phare

mazal : interjection yiddish signifiant bon destin, adjudé

Moebius : ruban homéomorphe tordu à une face, portant le nom de son créateur

moirées : aux reflets changeants

mondialitarisme : modèle panoptique d'uniformisation financière économique et culturelle

mégaloensemble : Portion de l'économie monde capitaliste ou aspirant à l'être et se considérant société mondiale

métropolisation : processus d'hyperurbanisation

nanopylônes : pylônes utilisant des nanotechnologies et des fibres intelligentes, comme les toiles d'araignées

nanotechnologique : matériau technologique infiniment petit, 50000 moins qu'un cheveux, objet en nanomètre, soit la distance entre deux atomes

nanotubes : tubes cristallins composites en carbone ou en bore aux facultés géométriques complexes

Newworld : Capitale de la confédération, contraction anglaise de nouveau monde

nématodes : vers ronds et longilignes et formant une grande famille diversifiée et recouverts de cuticules

néoténie : capacité de conservation juvénile tout au long de sa vie

obombrer : mettre dans l'ombre, couvrir d'ombre

onchocercose : maladie des yeux et de la peau, cécité des rivières

ophite : roche volcanique de couleur verte

parad'eau, : jeu de mots sur l'eau et le paradis

phagocytose : moyen utilisé par une cellule pour dévorer un élément

phosphatase : enzyme accélérant des réactions dans le sang, les os et les intestins

photocatalyse : oxydation par la lumière de semi-conducteur

Z Fall

phylétique : formation et évolution des espèces vivantes

pouzzolane : roche riche en silice et d'origine volcanique utile comme ciment

préciput : droit et privilège accordé à un tiers de prélever une partie de biens à partager

radiation évolutive : apparition et évolution rapide d'une espèce provenant d'un ancêtre commun

rapiates : avares

sans-nomb, diminutif de sans nombril, créatures à l'apparence humaine et conçues sans nombrils

soufre : élément chimique abondant dans les minéraux des zones volcaniques

Spallation : Réaction nucléaire provoquée par des particules accélérées qui fait éclater le noyau atomique qui produit des particules plus légères.

supraimpérialisme : forme suprême financière et oligopolistique de l'accumulation de capital à l'échelle mondiale

Surêtre : personne dont le processus de vieillissement a été interrompu et membre d'une élite

s'énamourer : s'éprendre, devenir amoureux

Thalassa : déesse de la mer, incarnation de mer

trogloodytes : habitants de grotte

télomère : extrémité de l'ADN qui raccourcit et fléchit avec l'âge

télécran : moyen de diffusion par laser électro magnétique de l'image et du son sur une forme en relief holographique

witchdoctor : féticheur, sorcier guérisseur animiste

Zoïle : État major de commandement suprême

Maintenant, pour te convaincre que je suis fou, mais que je m'en rends bien compte, je vais tout te raconter. Je te dirais tout, car je sais que tu n'es pas amnésique comme nous tous, et qu'il y a longtemps que tu veux savoir comment notre monde a basculé. Une seule chose ne m'interrompt pas, si d'aventure je suis sur ma lancée. Je risque de perdre le fil de mon délire verbal. Vatt-en dès que tu seras las, reviens quand ça te chantera. Moi, je continuerais à classer mes notes, à parler et à enregistrer. Il y a trop longtemps que j'en ai envie, après mes multiples vies. Je parlerai aux mouches, au vent qui colportera mes mots dans notre chaîne d'îles. Je m'adresserais, même sans y croire, aux esprits, y compris ceux qui perpétuellement se liquéfieraient dans la lave, mais qui voudront bien m'écouter. Ouvre tes oreilles, comme l'éléphant ébahi, mais trie les torrents de mots qui vont déferler sur cet appareil. Ah oui, c'est vrai que depuis que tu t'es fait surprendre par ce centenaire qui barétait sans arrêt, tu détestes les éléphants. Il me manque ce vieux balourd que le captif avait soigné et fait installer ici. Il était sourcilleux, le pachyderme, pleurait à chaudes larmes, sans doute parce qu'il n'avait aucun congénère avec lui. Mais au moins, on pouvait marcher derrière lui, si on ne voulait pas être mouillé par la rosée matinale. Sauf que toi, tu aimes la rosée matinale. Moi je n'aime juste pas marcher dans la rosée au sortir du lit. C'est humide, gluant et froid. Je dois être douillet, comme le captif me le disait avec une tape sur la nuque « ce que tu peux être délicat » ! Tu vois, chacun ses lubies. C'est vrai qu'on est différent. C'est pourquoi on se complète si bien, hein, vieux frère ?

Ne regarde pas la bande tourner. Ne regarde pas ! Un seul de nous doit être hypnotisé par son mouvement fastidieux. Quelle belle dyade allons-nous faire ? Dyade ou dryade, je ne sais plus moi lequel des

mots s'applique ? Au début, je m'en fiche. Ensuite, ça me turlupine tellement que je finis par chercher le sens. Le captif a dû me l'apprendre un jeudi, le jour où il m'enseignait les mots compliqués. Il m'a fait aimer les mots compliqués et rares, mais tu vois, je me trompe souvent à leur sujet, et parfois exprès pour l'énerver. Ce n'est pas grave n'est-ce pas ? Seul lui s'en offusquerait et, de toute façon, c'est à mon tour maintenant de raconter. Mais n'écoute pas que le ronronnement de la machine. C'est dommage que l'on ne fabrique plus des magnétophones comme ça. Tu vois, il s'arrête, dès que je m'arrête, se réveille, sitôt que je m'éclaircis la voix, une merveille du vingtième siècle, une antiquité. Toi, tu es aussi silencieux que le captif. Moi, ce n'est pas faute d'avoir essayé de l'imiter. Le captif est désespérément silencieux, des heures, des jours durant, et, tout d'un coup, il parle, parle puis retombe dans son mutisme, comme une plante carnivore affamée. Remarque, ça me fait du bien à moi aussi parfois, mais je suis incapable d'endurer une telle abstinence. J'ai vécu si longtemps parmi des gens qui déblatèrent et vocifèrent. Contrairement aux hordes de loups, tant d'humains hurlent pour ne point s'entendre. Les humains savent pertinemment ce qu'ils sont ; ils ne s'entendent juste pas sur ce qu'ils voudraient être. Vois-tu, j'ai mis du temps à comprendre que l'histoire du règne intelligent se résume à l'adaptation et à la prédation. Dans ce règne, la sélection a favorisé les sapiens sapiens qui a fini par imposer ses sélections. Je soupçonne que c'est la folie qui a engendré et magnifié son intelligence. Produit d'une fantastique odyssée, le sapiens a été tôt pourvu de la chance de parfaire l'humain. Sans doute, ceux qui se nommèrent doublement savant devaient-ils être plus prétentieux que leurs lointains ancêtres. Leur intelligence et leur transcendance auraient pu amener les sapiens sapiens au devoir de bonheur. Hélas, ils ont réussi à vaincre la seule chose qui était jusque là vérité et égalité : la mort. Depuis lors, leur philosophie de vie s'est cantonnée au modèle individualiste toujours dominant de la modernité qui, basé sur le plaisir et le déplaisir, invoque le droit au libre bonheur. Livrés à eux-mêmes, ils errent sans soutien spirituel ni moral alors que la famille est rare, l'amitié s'est délitée, et que peu espèrent une révolution pour être heureux. Et donc les plus heureux se complaisent béatement dans un

hédonisme où les nouveaux dieux à craindre ont inventé une tragédie aux masques épicuriens. Remarque, c'est normal, surtout depuis que les sapiens capturés par l'enchantement ont inventé la religion. Dans toute peuplade, l'humain, captivé par l'enchantement et effrayé par la mort, créa les Dieux pour tempérer son penchant cruel, omnivore et ludique qui, aujourd'hui, triomphe de ses instincts primaires. Est-ce là la loi spécifiquement sociale, immanente à toute lutte de classes, qui forge la civilisation ? Ou peut-être, plus simplement, à la décharge des sapiens, ce penchant relèverait basement de leurs instincts primaires. Qui sait ? Même les végétariens, qui ont finalement concocté leur garde-manger, font mine que leurs victimes, les plantes, paraissent indifférentes à leur sort. Elles ne sont pas si consentantes, seulement leur souffrance leur est indicible. Toute fleur crie quand on la coupe, comme tout sapiens. Sacré sapiens sapiens, être constamment ambivalent, qui sourit et qui pleure, qu'il soit calme ou instable, capable du pire comme du meilleur. Prétentieux et imbu de lui-même, il oublie que si on transposait la formation de l'univers à ses 365 jours qui lui servent d'année, ce n'est que le 25 septembre qu'advierait la première cellule. Le 21 décembre surviennent les insectes, deux jours plus tard, les arbres. C'est le 29 qu'apparaissent les simiens primates. Leur rejeton, l'humain, arrive en catastrophe, une heure et demie avant la fin de l'année. Dans les secondes et les dernières tierces, l'essentiel de son histoire s'est déroulé. Depuis, il a oublié comment il est rentré par effraction dans cette symphonie. Sa cacophonie bouscule à présent toute l'harmonie. Jusqu'au plus profond des fonds marins et de l'espace, son plastique englué l'espoir. Il a essaimé et pullule infestant la planète de son omniprésence prédatrice. Son imaginaire a chevauché le réel et a déconstruit l'humanité. Imposition et ruse permanente ont été si intériorisées dans la production des biens et des relations sociales. Quel gâchis, quel gâchis ! Ah je déblatère, mais crois-moi, tu vas préférer ma compagnie à celle du captif. Tu n'as pas le choix. Enfin si, il faut que je me souvienne de ne pas confondre avoir le choix et faire des choix. Tu vas peut-être préférer ma compagnie à son silence. Je te dirais tout moi, au moins. Je t'avais demandé de ne pas m'arrêter, mais interromps-moi si tu ne comprends pas, mais je t'avertis, moi non plus, parfois, je ne

comprends plus rien. Je ne sais qu'une chose. Depuis que sapiens raisonne dans la complexité, tous ses problèmes, je dis bien tous ses problèmes, il les a maintenus fondamentalement religieux, du moins par la croyance, y compris lorsqu'il sécularise le divin. Mais la nouvelle ère croit avoir supprimé cette inclinaison, par le délire canon caché dans la raison et par la prétention universaliste écrasant tous les autres univers spirituels et symboliques. Ces dans ces conditions que cet univers, désormais libéré de la religion, peut permettre la liberté des croyances et autres religions. On ne doit plus s'en rendre bien compte à présent, tellement la raison et le *management* scientiste ont déformé le réel. Dans sa course éperdue pour le profit compétitif, l'humain ne sait plus où s'arrête la métamorphose du capital et son marathon stratégique et managérial. Dans la poussière et la poudre aux yeux que ce dernier provoque, on peut encore déceler que, quelle que soit leur nature, ces problèmes renvoient toujours à une dimension existentielle, individuelle et collective. Celle de savoir, ce que nous deviendrons une fois disparu. Cela dicte alors notre comportement ici bas, qui prend la forme du politique, de l'économique, du culturel. Mais, rien n'est universel, ni immuable, ni éternel. De la prolifération des religions à l'ordre épistémologique technomarchandisé, nous en sommes au même point. À la différence près, qu'aujourd'hui, la résurrection apparaît impossible. Sous la théologie marchande dégénérée, le politique a été circonscrit et n'est plus qu'un appendice de gestion marchandisée. L'hégémonie et le contre-hégémonie se sont mutuellement fécondés, parce que englués dans le même substrat préconçu et déterministe. La peur est érigée en système de vie. On ne naît pas génétiquement avec elle, mais c'est tout comme. Les gènes modifiés, les hormones stressées des parents, les premières auscultations, les premières échographies, l'environnement de l'accueil font que l'enfant commence à en être pétri au départ. Le danger est pressenti, créé, exagéré. La société nous inculque l'essentiel restant, en voulant paradoxalement parvenir au résultat de l'exorciser. Plus elle tente laborieusement d'évacuer l'irrationnel et les contradictions que nous portons, plus elle cultive, comme un plaisir masochiste, l'angoisse et son moteur, la peur. La peur de tout, de ce qui existe comme de ce qui n'existe pas ; le tout surdéterminé par la

peur de la mort et de l'inconnu. Viens, approches que je te dise ce qu'il y a sous ces nuages livides qui nous toisent. Nous n'avons plus que l'identité d'un objet d'échange. Tout ce qui pourrait nous prémunir de la peur, la repousser, la circonscrire tout en l'alimentant, a contribué à l'explosion de la spéculation marchande et a été rentabilisé. L'ordre et le contrôle humain ont transgressé l'humanité et sont devenus un désordre organisé. La pédophilie, l'inceste et le fratricide sont massivement de retour, dans l'indifférence totale. L'homme et la bête copulent. L'innocence des enfants est corrompue, gangrenée. La nature généreuse a été irréversiblement vaincue et ne résiste plus que par épanchements de catastrophes. L'élite au pouvoir est frappée "d'acratie", cette incapacité de freiner la déchéance de l'humanité vers l'anomie. En lieu et place, elle excelle dans la feintise. Elle a concocté une gouvernance polyarchique qui a concilié les intérêts des élites dominantes. Le groupe dominant assujetti, n'auto-produit plus, il obéit à la loi de la hiérarchie et à l'identification collective. Cette élite n'a de dessein que celui de devenir l'hyper-élite. Celle qui se gausse d'être l'humain prométhéen achevé. Cette sorte d'humain, cet être hybride qui perdure, se prénomme désormais le surêtre. Il a instauré un ordre social narcissique à la tête de la Confédération du *Gondwana*. Un vieux nom pour une ère nouvelle.

Le *Gondwana* est la résultante logique de plus d'un siècle de mondialitarisme débridé. Maintenant le *Gondwana*, c'est l'institution politique de la communauté universelle de terriens démocratiquement consentants. Consentante comme le fut la défunte organisation transnationale des États, lorsqu'il s'est agi de faire rentrer les loups dans la bergerie unidimensionnelle. Eh oui, l'idée d'un conseil de sécurité économique d'une dizaine des plus grands oligopoles avait au début été accueillie avec enthousiasme face à l'ampleur de la crise. D'autant plus qu'ils jouaient les mécènes, *sponsorisant* ou renflouant toutes sortes de nobles causes multilatérales. L'un s'occupant de l'eau et de sécurité alimentaire, l'autre des enfants, le troisième de la condition féminine, l'autre de l'entrave à la cybercriminalité, l'autre des fonds marins ou de la sauvegarde du papillon monarque. On a parlé d'une conscience écologique et éthique de la destinée. C'était la moindre des choses que ces entités, qui déjà tiraient les ficelles lors des sommets des États les

plus puissants, soient associées explicitement dans le circuit multilatéral de gestion de ce bas monde. Le système multilatéral, qui leur était déjà acquis depuis belle lurette, avait été finalement privatisé comme le reste. Pour les oligopoles, la question n'était plus seulement entreprendre où ils veulent, pour la période qu'ils veulent (en s'appropriant ce qu'ils désirent ou en produisant et en vendant ce qu'ils envisagent, sans se soucier des retombées socio-environnementales) mais de diriger irrémédiablement le monde. Consentant, tout le monde l'a été, devant ce progressif fait accompli. Surtout avec les changements technologiques qui enrobaient le projet politique. Brutalement et insidieusement un nouvel ordre de régulation s'était mis en place, aussi subtil que la mue de chrysalide en papillon. On se moquait à grand risque des surêtres en les traitant d'holométaboles, un super ordre capable de métamorphoses.

Au départ, de façon anodine, une combinaison de facteurs y a concouru. Un discours résolument responsable, s'est imposé au-delà de la simple idéologie. Il a clamé agir au nom du bien commun, de l'écologie généralisée, pour freiner la détérioration de la planète et de ses conditions de vie, On a décrété qu'on n'œuvrerait plus pour le présent, mais pour un futur éthico-politique transcendant enfin préoccupé des paradigmes des dominés et de ceux qui n'ont cessé d'être exploités et dont on reconnaissait le droit à la rébellion. Joignant le geste à la parole, des initiatives musclées qui ne supportaient aucune contestation se sont généralisées, nivelant les contestations. Par exemple, un sommet mondial décréta que la maîtrise de l'avenir passait par la maîtrise de l'espace. Il y avait alors une vigile intercontinentale qui exigea une cotisation nommée la grande taxe mondiale. De la sauvegarde des débris errants dans l'espace, à la veille contre les astéroïdes, on est par contre vite retombé sur terre. Il est vrai qu'au début, la vigile a veillé à l'équilibre environnemental de la planète depuis l'espace. Pas un déversement toxique dans l'océan, pas une fumée suspecte dans le ciel, pas un gaz à effet de serre, pas une déforestation abusive, ou une ponction exagérée d'eau ne lui échappait. Très vite, malgré l'augmentation du coût des cotisations, il apparut que la souveraineté des États constituait une entrave pour la surveillance et la lutte drastique contre la pollution et surtout la sauvegarde du bien

commun. L'impunité perdurait, tel pays puissant ou tel protecteur de firme transnational renâclait à payer les faramineuses amendes. Quant au droit transnational, il se montrait incapable de régler les problèmes. Il fallait donc rogner cette souveraineté. Un autre aspect du climat où la souveraineté des États apparût contraignante, face à cette autorité mondiale en gestation, était la surveillance météorologique efficace de la vigile. L'innovation technologique et scientifique permettait même d'influencer le climat. Les cyclones étaient repérés à l'embryon et souvent contrés. Les frémissements des tremblements de terre pouvaient être prédits avec une régularité de métronome. De la vigile vint aussi l'idée, pourtant à l'origine de sa création, de se prémunir de façon plus pointue contre la probabilité cataclysmique d'astéroïdes heurtant la terre. Elle exigea un redoublement de la cotisation planétaire et la mise en commun des expertises militaires pour les boucliers de missiles salvateurs. Une autre hausse massive fut décrétée pour la récupération de débris issus des satellites lancés depuis le début de l'odyssée spatiale. Grâce au travail de la vigile, le nettoyage de la zone géostationnaire avait connu des progrès notables. Les pays responsables de lancées, qui n'avaient pas prévu l'issue fatale de leurs engins, s'alignaient indéfectiblement à l'autorité, sous peine de rétorsion. Ils contribuaient aux frais de l'autorité mondiale pour ce nettoyage. Ce dernier coûtait des fortunes, principalement à cause des moyens de pointe. D'abord des capteurs solaires disposés dans l'espace permettaient l'usage décuplé de l'énergie pour les opérations. Mais le plus cher était le lestage des gros débris en divagation pour qu'ils sombrent à des endroits désignés, alors qu'ailleurs des lasers désintégraient les moins gros amas. Il y aurait même à l'état d'expérimentation des sortes de passoirs magnétiques. Elles emprisonnent les débris plus petits qui finiront leur errante existence dans des réceptacles de déstructuration. Bref la vigile, desservie par une constellation de satellites, permit peu à peu de rendre indispensable cette gouvernance mondiale. Tu comprends que l'érosion des souverainetés allait de soi. De plus, les puissances spatiales ont très vite vu l'intérêt de coopérer et de tempérer leur compétition, en raison des coûts exorbitants de la conquête et de la gestion spatiale. Certes, pour ce faire, il a fallu mettre au pas certaines jeunes puissances,

en passe de devenir un peu trop souveraines et présomptueuses après leur lamentable colonisation de Mars. La militarisation de l'espace et la menace qui pesait sur elles étaient telles qu'il ne leur restait que l'alignement.

En plus de ces sommes colossales, qui aboutissaient dans les abysses de nos peurs, les perspectives sombres qu'offrait le développement, comme projet de société, avaient fini par faire croire que la terre ne supporterait plus l'humanité. Les ressources déficientes, l'énergie prédatrice, tout concordait pour témoigner que la terre succombait au règne irresponsable du *capitalocène*. Le *Gondwana* s'instaurait donc avec le projet de rationaliser les besoins en ressources, en énergie, en biens et service sur la base d'une offre ciblée. Assurer l'approvisionnement en eau potable et d'usage pour tous, pour l'agriculture, pour la nano-industrie comme pour les grandes métropoles. Son armée numérique contre la désinformation a traqué les algorithmes de mensonges en distillant des informations crédibles et vérifiables. Les terriens ont été séduits par cette société-monde. N'avait-elle pas proclamé la solidarité humaine, un nouveau contrat de citoyenneté et la communauté de destin des êtres vivants et inanimés de la biosphère ? Les élites des États ont, des années durant, rivalisé, comme des concurrents d'une compétition où les transnationales étaient juges et parties. Beaucoup, réalistes, emboîtèrent le pas et devinrent laudateurs du nouvel ordre. On prétendit donc que le *Gondwana* serait un nouvel ensemble transcendant l'État-nation et les transnationales. Un ensemble supranational, où chaque citoyen, chaque entreprise a un rôle dans la guerre juste contre le terrorisme, contre les dissidents et autres nationalistes chauvins qui s'évertuent à freiner l'avènement de l'écoumène du *Gondwana*. Celui-ci n'est-il pas articulé sur le civisme planétaire, le cosmopolitisme au profit de la communauté des nations ? La contemporanéité exigeante du bien vivre, dans la diversité des palettes culturelles, a séduit de par le monde et a contribué à une grande convergence des vues. On décréta une justice cognitive transnationale. Elle saurait intégrer les pertinences avérées des épistémés violées, gaspillées ou longtemps méprisées des peuples et modes de vie divers. Le cœur du *Gondwana* est désormais philosophiquement animé par l'amour de la vie, la *bios*. *Bios*, celle qui

transcende les frontières territoriales et politiques. Personne n'aurait pu être contre cette société à refaire, surtout les plus démunis ou défavorisés. Tous ces pauvres hères qui rêvaient, depuis si longtemps d'un minimum de cinquante litres d'eau par jour, furent les ardentes forces en faveur du changement. La pollution et le gaspillage avaient été tels que l'usage par tête d'habitant avait doublé chaque vingt ans, à un rythme deux fois plus rapide que la croissance de la population. Les ravages de l'agriculture industrielle, des barrages monstrueux, des épanchements toxiques, des déforestations, des urbanismes inconsidérés s'étaient faits parallèlement à une appropriation, sans partage, de la précieuse ressource par une poignée d'oligarques, d'oligopoles et d'États puissants. *Bios*, du *Gondwana*, proclamait qu'il allait protéger la vie, garantir le bonheur et garder la planète bleue, en partant du bas vers le haut, de façon nanotechnologique. *Bios*, l'ultime chance ! Cela passait par la protection écologique et environnementale qui intime collaboration, concertation et coopération globale. Protéger le bioéquilibre environnemental unit les êtres, leur nation en une seule communauté. Une communauté qui s'était recomposée à partir de tous les pôles de prospérités, de vestiges d'empires démembrés, d'États comateux ou non viables. Une flopée disparate d'États-nations et d'intérêts, désormais unis par le même ciment gondwanéen. Une communauté qui reconnaît l'autorité susceptible d'élaborer des règles et d'imposer les sanctions contre tout contrevenant. Un système confédéral régional qui laisse aux citoyennes et citoyens la délibération et la décision, en municipalisant l'économie, les biens et services. Une économie municipale et libertaire articulée sur la machine-outil qui libère le travail et démantèlerait la propriété privée au profit du bien commun.

Cette communauté multiple, mais unie par l'écologie sociale, se reconnaît dans ses nouvelles élites, les surêtres. Toutes et tous aspirent à devenir comme eux. Le temps a beau passer, mais les surêtres ont toujours la quarantaine. C'est l'éloge de la néoténie. Sais-tu seulement ce que c'est ? C'est un terme plus commun en biologie. L'évolution des bestioles est ralentie, non pas freinée, mais réduite. Comme si la vitesse de son mouvement s'installait dans l'indolente torpeur. C'est en fait, paraît-il, une réaction d'adaptation naturelle à la promiscuité chez les

volatiles et même certains mammifères apprivoisés ou domestiqués en bande. Comme eux, les surêtres s'éternisent dans le développement de leur registre génétique, désormais dompté. Ils l'étirent, à mesure qu'ils cumulent l'apprentissage de nouvelles idées et de nouveaux jeux.

L'avenir s'est ainsi bâti, on est adulte mais on conserve ses capacités juvéniles. On ajoute de nouvelles idées aux produits d'usage et d'échange qui deviennent de nouvelles idées. Et le *marchandisage* diffuse et anime le tout, pour ne pas dire, s'occupe de tout. Oui *marchandisage*, terme, on ne peut plus barbare, qui accapare tout, il n'existe pas une seule sphère qui y échappe. La vie et la longévité ont aussi un prix. Les surêtres déterminent cette marche figée du temps. Certains parmi eux, restant d'âge mental adolescent, se vautrent dans le comportement ludique. D'autres ont le loisir d'exceller dans leurs champs de prédilection, sans se soucier des contraintes du temps qui, jadis, limitaient tant leurs semblables. Jeunesse éternelle, exhibitionniste et ostentatoire. Cette fuite parfois dissimule les contradictions d'une vieillesse non consommée qui les interpelle néanmoins de l'intérieur. Elle les ronge, insidieusement, surtout psychologiquement. Mais pas le temps de l'écouter, les psychologues, qui m'ont plus l'air d'éthologues compatissants, seront après tout là, pour les cas les plus dramatiques. On les dit immortels, sauf accident, comme personne n'a encore pu voir leur fin, ça reste un mythe. Il faut savourer le temps qui se languit. Le surêtre s'ébat alors dans l'âge de l'abondance. Le présent est déprécié, seul son futur compte. Pourtant, il n'en fait qu'un présent figé. Le présent simple, c'est pour les milliards qui souffrent, ceux qui sont contraints de vivre dans la rareté entretenue et l'illusion du progrès. Ce surêtre est donc advenu et assène sa loi à ceux qui marchent debout. Mais si ce n'était que ça, ce serait à la limite supportable. Il y a pire. Oui hélas, mon frère, il y a pire, je vais te le dire, car le mal s'instaure dès lors que les gens de bonne volonté se taisent. Parmi les surêtres, il existe aussi une catégorie de surêtres psychopathes qui veut détruire tout ce qui l'indispose y compris les autres surêtres. C'est le surêtre suprémaciste. Il est sournois, indicible le plus souvent. Le surêtre suprémaciste rêve d'un *apartheid* mondial encore plus irréversible. Ils sont antihumanistes. Sais-tu ce qui a changé avec ces extrémistes,

xénophobes et hyperélitistes, depuis si longtemps ? À l'époque au moins, lorsqu'ils s'adressaient à chaque citoyen, ils martelaient que la vérité, le bonheur sont dans la nature originelle, dans le naturel pur, sans aucune transformation ni métissage. C'était somme toute, une sorte de racisme primaire. À présent l'adhésion au naturel d'antan persiste, sauf qu'on reconnaît que pour le préserver, on peut reconstruire, déformer, rénover, épurer, transformer génétiquement l'individu. Ce n'est qu'ainsi qu'est sauvegardée l'authenticité, l'unicité, la pureté qui font la grandeur tant recherchée. Parfaire le pédigrée. Il leur faut, en fortifiant une prétendue solidarité biologique et civilisationnelle, préserver l'espèce originelle et exceptionnelle, l'individualité par tous les moyens. Mais si ce n'était que ça ! L'idéologie suprémaciste n'est plus exclusivement basée sur la prétendue "race". C'est plus subtil, car ils tolèrent toutes les autres "races" dans leur rang, en autant que leur représentant soit le prototype de l'être glorifié, les meilleurs. Ce surêtre exceptionnel, c'est celui qui innove, qui apporte un plus, par sa richesse, sa notoriété ou par des inventions, des avancées dans son champ de discipline, quel qu'il soit. Un collectif d'avoirs et d'inventions qui assure une invention collective s'est mué en idéologie. Son objectif : modeler le futur dans une perspective élitiste. Préserver et épargner de tout risque cette humanité accumulatrice et créatrice qui innove et perpétue le progrès. Créer ici le paradis au lieu de l'attendre. Les possédants, surdoués, les surhommes et les surfemmes, ces créateurs intellectuellement et artificiellement dopés qui garantissent le progrès ; ceux qui permettent donc de repousser les frontières du réel sont les seuls qui sont encensés et cooptés. Ils adhèrent et deviennent alors de fervents suprémacistes. Ils auraient aimé reprogrammer le génome humain et le croiser avec la technologie. Mais tous les essais transhumains se sont avérés limités, parfois catastrophiques ou mitigés. Alors, ces *clowns-clones* se contentent de ce qui existe, basé néanmoins sur leur fantasme réprimé. Beaucoup donc se font greffer des puces pour démultiplier leurs capacités cérébrales. Des *nanocyber* circulent dans leur corps et veillent à leur santé. Leurs perceptions réelles et virtuelles, couplées à travers un va-et-vient entre leurs neurones et la transformation d'information numérique d'ordinateurs, les maintien-

nent dans un autre monde. L'état *technoanthropocentré*. Une sorte de quatrième dimension, au temps élastique, qui les rend insensibles aux contraintes des humains ici-bas. Ils sont quasiment tous affectés d'alexithymie. Indécrottable vanité humaine que l'on veut faire croire surhumaine. Elle a tant de mal à reconnaître que tout a progressé, sauf la psyché humaine. Oui, le contenu relationnel et affectif du moi stagne, malgré tous les progrès humains. Un bien triste paradoxe. Les surêtres suprémacistes réclament même des droits supérieurs, des privilèges proportionnels à la distance qui les sépare désormais de « l'humain ». C'est comme ça, qu'ils dénigrent le simple humain, homo sapiens sapiens, qui existe depuis la nuit des temps. Au début, leur eugénisme post-humain les amena à se reproduire en vase clos pour favoriser l'avènement d'enfants parfaits. Mais ce renouveau du *Lebensborn* n'ayant pu produire la perfection, on s'achemina vers le clonage. Les essais furent tout aussi infructueux à long terme, les duplications de laboratoire portant constamment des tares. Il ne restait plus que la fuite en avant dans l'auto-préservation. Dans tous les cas, on avait enterré l'idée d'âme et de ciel intérieur. La déliquescence des religions y avait certes aidé. Sitôt qu'on enlève la mort ou l'âme, Dieu du même coup est évacué. Dès lors, la folie n'aura plus de mesure, avaient prévenu tous les chefs religieux. Les chefs de toutes les grandes religions confondues, réunis en conclave, étaient unanimes dans leur condamnation. Leurs admonestations, recourant au diable pour décrire le mal qui ravageait les suprémacistes, ne firent qu'envenimer les choses. On leur fit comprendre par diverses contraintes que le mal est inhérent à la tragédie qu'est la liberté humaine. Les surêtres suprémacistes ignorèrent donc les chefs religieux. Ils s'acharnèrent même sur certains qui avaient gardé trop d'influence sur leurs ouailles. Ayant tué Dieu, les surêtres suprémacistes et leur orgueil démesuré sont en passe de tuer l'humain. À force de fuir la mort et la souffrance, ils se complaisent dans l'indolence. Même quand ils sont malades, leur antidouleur agit comme bouclier. Ils ont perdu le sens des contradictions, des contraires. Pourtant, il me semble que dans la vie, chaque émotion positive n'a de sens que parce que son contraire subsiste. Mais eux, ils ne semblent voir qu'un aspect de la réalité, soit l'appréciation positive et embellie

du monde dans lequel ils évoluent. Sans souffrance, comment veux-tu qu'ils comprennent la condition de l'essentiel de l'humanité. Placides, ils n'ont pas l'air d'éprouver quoi que ce soit, l'émotion ayant fait place à une façade souriante mais impavide où n'apparaissent ni anxiété ni déplaisir. Leur narcissisme et leur hautaine civilisation écrasent pourtant toute volonté humaine. Ils doivent bien en jouir. Mais ce n'est pas perceptible, en raison de leur apparent détachement. Car le surêtre suprémaciste, être singulier, distinguant par tous les moyens sa singularité, s'isole dans sa béatitude éternelle. Les surêtres suprémacistes, immuables changés qui se prétendent inchangés, cachent leur désespoir, leur dépression morbide, et leur peur de la mort. Ils le cachent sous un masque de quiétude et de sourire par l'exclusion, la haine et l'extermination de tout ce qui pourrait leur faire ombrage. Oui ombre d'eux-mêmes. L'ombre de ceux qui pourraient leur révéler, leur contradiction, leur humanité. L'ombre de ceux qui ont encore une pulsion de vie qu'ils ne veulent pas reconnaître. Oui, pulsions de vie naturelle, par lesquelles vivent et meurent ceux qu'ils vouent aux gémonies. L'humain s'oppose, le surêtre dispose !

Voilà, c'est la source de bien de mes tourments et c'est à cause de ça que je dois témoigner, par cette histoire. Moi, humain résiduel et résilient. Misérable bipède. Comme tout simple être humain, *humanimal* comme il me nomme, je suis devenu nostalgique de la loi de la jungle. Là où la loi du plus fort s'exerçait sans abus ni méchanceté gratuite. Ce simple humain n'est plus citoyen, car après son statut d'usager consommateur, il a été dessaisi de cet attribut, privé de ses responsabilités, y compris dans la production du sens. Le sacré n'existe plus, puisqu'on a même assassiné tous les boucs émissaires. Et, dire que malgré cela, des multitudes de croyants attendent encore la providence divine ! L'innocent est coupable de l'être, l'assassin est « victimisé », justifié puis abattu. Le pauvre, le subalterne, le déviant, le métèque n'ont plus droit de cité, et leur destin de paria les expose à l'extermination. Hélas, il n'y a pas eu la métamorphose qui aurait empêché la dérive. Fausse-route, ou simple résultat d'une radiation évolutive dégénérative. Sacrés fouisseurs, futurologues, exégètes, idéologues, vous vous êtes tous égarés dans vos dédales prospectifs !

Assez d'inférences qui génèrent tant de croyances nocives, d'erreurs et d'illusions. Vous avez tant abusé de ces choses qui nous destinent à consentir. Apercevez-vous seulement un pan de la réalité à travers mon miroir ? Par ici, approchez, oui par ce prisme, furetez ma version. Quand admettriez-vous que le contraire d'une idée, fût-elle géniale et complexe, recèle souvent les mêmes attributs ? Voyez comment l'espoir a été réinventé, puis a été décrété utopie impossible, et finalement qualifié de mythe événementiel. As-tu vu la succession de catastrophes naturelles, depuis que nous sommes nés ? Vois-tu comment nos ères ont été celles de l'extinction des espèces vivantes, dont plus de la moitié ont disparu irréversiblement. Nous sommes la génération des catastrophes. Les enfants de l'ère des supercatastrophes. Nous sommes cataclysmiques, nous ne sommes pas les enfants de la conjonction de parents, mais de la conjonction de catastrophes. Les vraies conjonctions de subordination. Règne du capital et des omnipotents, plus réchauffement global, plus refroidissement global, plus pillage des ressources et gaspillages, plus cortèges de dégradation environnementale, plus population accrue et paupérisée, plus cupidité individualiste et indifférente, plus guerres sadomasochistes, égalent conjugaisons de générations de catastrophes. Le "catastrophisme" est le summum de l'élucubration du pire. Plus que jamais, le pire se décline en pire, moins pire, plus pire. Heureusement que toi et moi n'en sommes pas encore atteints. Nous sommes parmi les rares rescapés de l'arche trouée. Nous nous sommes réfugiés à temps, et nous sommes peut-être indemnes, car nous refusons cette réalité historique, et restons obnubilés par l'impératif de changer le monde. Mais il est peut-être trop tard, la radicalité agonise. La Terre finira bientôt à ressembler à Vénus, une infernale sphère. D'ici là, il faut faire quelque chose. Alors j'en profite, j'organise clandestinement la riposte, en retournant une des armes de l'adversaire. Je complot, j'orchestre, je porte une étincelle de folie pour la liberté. Comme d'autres, je ne les laisserais pas obombrer l'humanité. Je suis devenu un *catastropheur* original, car je refuse la vie inactive et sans objet, et j'abhorre la capitulation. Je souhaitais être l'ultimatum, le rebelle mental, celui qui mit, ne serait-ce qu'un instant, un terme à la tragédie. Je rêvais alors, l'espace de quelques heures, d'être le générateur de

l'événement bouleversant et destructeur qui imposera la perspective de l'ordre nouveau. Le soleil met huit minutes avant que sa lumière n'atteigne ton oreille. Moi, je profite de ces huit minutes pour émettre mes ondes intrigantes. Car je n'oublierai plus rien, plus jamais rien. Je retiendrais tout, jusqu'au détail le plus futile, et le plus insignifiant. Je refuse d'oublier. L'oubli c'est la mort, et la mort c'est l'oubli. Il y a aussi la mort de l'oubli et l'oubli de la mort. Comme lorsqu'en pleine sécheresse, le crocodile, enfoui dans la glaise, à l'article de la mort attendant l'hypothétique crue, voit surgir la gazelle dans sa flaque. Je suis le misérable moustique dans cette flaque. J'assiste, impuissant, à la scène. La pauvre gazelle et sa dernière lampée du condamné. Je m'envole, je tournoie autour d'eux. Je la pique au museau pour qu'elle s'en aille. Il est trop tard, la rangée de dents voraces se déploie. Pourtant, je suis capable d'être aussi dangereux que la cruelle bestiole. Je porte dans mon sein le microbe qui effraye les arrogants et prétendus immortels. L'essentiel est qu'ils me craignent un instant, non pas qu'ils me haïssent. Ma vanité me perdra. Le moustique croit qu'on l'applaudit, alors que tout le monde tente de l'écraser. Reste, n'aie pas peur, ne pars pas. Tu es bien le seul être qui ne subira jamais mon courroux. Mets-toi à l'aise, relaxe. Sens-tu seulement la puissance de mon rayonnement, de ma colère, de mon bourdonnement ? Non, est-ce trop subtil ? Ne te laisse pas distraire par la marée qui se débat contre les côtes. L'eau est la plus forte des choses sur terre, elle s'étale du ciel au tréfonds, de l'horizon à ici. Elle dessine et redessine, modèle et remodèle le vivant comme l'inerte, et fait ce qui existe à son image. Alors, ne te laisse pas distraire par sa volupté ou sa violente langueur. Ne te fie pas non plus à mes yeux. Là aussi, il y a l'eau. Ils ont appris à me tromper et à leurrer les autres. Écoute avec ton cœur, ton oreille interne, tes tripes. Je vais tout te raconter, ne te rebiffe pas, ne résiste pas, laisse aller ton esprit à l'intérieur de moi-même, déambule, abandonne-toi à mon flux. Tu ne le regretteras pas. Toi seul comprendras et confirmeras que je suis différemment fou. C'est ça, glisse ta lourde tête vers moi, abandonne-toi, dérive vers les souvenirs de notre tendre enfance, souviens-toi de nos courses éperdues dans l'eau de la berge, nos éclaboussures tapageuses et tendres dans l'écume. Te souviens-tu de comment je savais t'imiter ? Laisse-toi faire, entends, et parfois écoute. Tu vas percevoir,

au fil de mon délire verbal, la douceur radiative du souvenir. Écoute mon histoire tourmentée, et retrouve-toi dans ses méandres. Je l'ai écrite et l'ai envoyée comme une bouteille à la mer, sachant qu'ils me traqueront pour ce que j'ai osé dire. Je ne regrette rien. J'aurais dû garder une copie de mon manuscrit, mais il ne me reste que ces notes éparses. Alors, je te reconstituerais l'histoire à partir d'elles, aussi fidèlement que je pourrais. J'ai peur, mais terrorisé comme la biche, je retrouverais le chemin de la source où somnole le crocodile. Reste, tu es le meilleur des psychanalystes, et j'aime ton cil dubitatif. Excuse-moi, tu n'es pas psychanalyste, car tu n'es pas voyeur comme la plupart d'entre eux. Tu es un mélomane, tu es sensible et discret, tu es un artiste. Tu es l'artisan, l'orfèvre du silence. Écoute-moi, même lorsque ce n'est ni réfutable ni démontrable. Ne me juge pas trop vite. Je suis serein, mais troublé, car je sais que ce que j'ai fait est répréhensible. Si tuer est un acte défendu, en vertu de quel droit est-ce permis seulement à ceux qui nous dirigent ? Doit-on combattre la terreur par la terreur ? Comment freiner l'homogénéisation des consciences et leur aliénation pernicieuse ? Qui a dit qu'il n'y a que le bien et le mal et un ordre manichéen ? Et pourquoi pas simplement, le mal dans le bien, et le bien dans le mal ? Que deviendrait le mal sans le bien et le bien sans le mal ? Et si le mot bien, n'est qu'une marchandise qui n'apporte que des maux ? Se conformer à un idéal de justice et de moral fixé par qui et pour qui ? Sur notre terre meurtrie, n'est-ce pas le bien qui est atypique ? Sur notre terre violée, dans le règne animal, partout dans l'univers, la notion de bien reste arbitraire. Si je coupe des fleurs pour un bouquet à un être cher, si j'épingle un papillon dans une collection, si je me repais de l'animal tué, si l'oiseau mange la chenille du papillon, si l'humain produit au détriment de l'écosystème n'est-ce pas là le mal ? Ou tout cela n'est-il que *mea culpa* bilieux, et scrupules d'omnivore ? Oui l'omnivore, cet être qui nourrit les herbivores de fourrages carnés parce qu'il n'est obsédé que par les marchés. Reste, n'aie pas peur, je ne crierais plus... Je ne crierais plus, reste, ne m'abandonne pas à mon monologue, sois encore bon. Supporte-moi comme tu le fis jadis.

Écoute le silence. Écoute comment il se lasse de laisser passer le vent serpentant entre les labyrinthes des cimes montagneuses. Regarde

bateaux de croisières amarrés. L'armateur organise des randonnées pour faire voir les trois à quatre cétaqués du coin aux touristes. Tout lui appartient alentour, paraît-il. Une meute de vendeurs ambulants, interdits d'accès au complexe, attend de pied ferme les touristes à son entrée. J'avais l'appétit coupé et je remontais dans le bus. Tessa me suivit très vite, sans trop oser me demander ce qu'il y avait. Je fermais les yeux, jusqu'à ce que l'autobus s'ébranle de nouveau. Je contempiais de nouveau, avec appréhension, les changements. À chaque agglomération, c'était le même scénario aux carrefours. Un concert de klaxons des véhicules en surnombre qui rivalisent pour se frayer un chemin. Une marée de gens qui traverse ou qui vient en sens contraire de la chaussée. Ils tentent de vendre au détail de menues choses, ou de mendier afin de soulager leur quotidien. Le bus repartait difficilement et, comme toutes les autres voitures, devait faire du slalom entre les gens. Ceux-ci en faisaient de même pour s'extirper de la cohue de la circulation, afin de mieux y revenir. Je laissais un billet à un garçonnet aux yeux globuleux.

Il avait pu agripper ma fenêtre et attendait, depuis quelques secondes, que je daigne lui offrir quelque chose. Combien comme lui ont dû finir sous les roues d'un véhicule ? Le retour sur la route de campagne me calma un peu. Mais très vite, je fus frappé par une série de collines stériles. Il n'y a pas si longtemps, de splendides cultures en terrasses, irriguées il est vrai avec des eaux usées, y faisaient tout de même le bonheur d'une communauté d'agriculteurs. Elle pratiquait l'écobuage sur ses lopins de terre qui embellissaient les lieux. Maintenant, cette communauté aussi avait déserté les lieux. Quelques rares paysans, restés en bordure de cette route, survivaient de symboliques subsides. Des miettes issues des fonds de permis de pollution de zones ou de contrées incapables de réduire leur gaz à effet de serre. Ces vestiges ambulants, déjà dépendants d'une pêche et d'une agriculture de subsistance, ont été victimes de l'inconscience des hommes. J'avais lu divers rapports sur la perte de productivité agricole, l'élévation du niveau maritime, l'érosion terrestre et la condition des populations, de la faune et de la flore de notre archipel. Mais la vue de l'horrible réalité dépassait toute analyse. J'étais confus dans ma fureur.

Moi qui venais chercher l'approbation pour la transgression, je voyais bien que ce mot avait un double sens ici. Violer l'interdit et constater la lente, mais sûre élévation érosive de la mer rognant les falaises. Les cycles plus fréquents de vagues de chaleur et de cyclones, les inondations dans les cuvettes, transformées en borbiers salants incultivables, n'avaient pas pu avoir raison d'une poignée d'insulaires résignés. D'épais nuages de poussière jaunâtre, signe de désertification, les enveloppaient. Stoïques, ils y attendaient la mort refusant de partir. Aussi, je fus complètement déprimé et distant les deux jours que dura le voyage. Temporairement, je m'abandonnais lâchement, comme la plupart de nos intellectuels de l'avant-garde comme de l'arrière-garde, à cette fuite intérieure. Peut-on vraiment leur reprocher, face à l'impuissance de changer l'ordre des choses, leur immigration intérieure, leur retraite dans les recoins confortables de l'oubli et de l'indifférence ? Je regrettais aussi, de plus en plus, d'amener cette jeune femme avec moi. Je me sentais lâche de l'utiliser comme couverture, et de devoir lui cacher les dangers qui gâchaient la beauté de l'île. Elle fut longuement émue, alors que le bus longea l'interminable cimetière, officieusement appelé « repos des martyrs » par les autochtones. Des artistes paysagistes et autres architectes avaient su aménager ses abords, de façon à susciter la compassion et l'élan patriotique, même de distants touristes. À perte de vue, des fosses communes surmontées de stèles aux noms aussi nombreux qu'indéchiffrables. Je pus réaliser, plus que lors de mon dernier passage, combien nos populations avaient été décimées dans cette guerre qui sanctionna notre fusion au mégaloensemble. Le bus emprunta, dans un crissement de freins usés, un nouvel axe routier que j'ignorais. Son haut-parleur crachait la sentence du philosophe *Kalkan* :

« Faut-il que je vous dise la vérité

Pour ensuite l'entendre répéter

Au point de la dévoyer en totalité

Et n'en clamer que des bribes à satiété ».

Les attouchements de nos épaules, dans l'autobus qui nous amenait sur la latérite cahoteuse, me faisaient de temps en temps oublier le paysage. Il défilait sous mes yeux avides de revoir tout ce que j'ai manqué dans la grisaille glacée de la mégalopole. *Tessa*, les yeux

rivés sur les vitres, captait tout ce qui se profilait. Et voilà que tout le monde dans ce bus pense que j'amène une de ses habitantes, comme un trophée, mais sans parade. Le bus bifurqua vers la route longeant la rivière *karisaf*. Je reconnus l'endroit anticipant la vision romantique, me redressant sur mon siège. C'était bien là, mais où est-elle ? Avait-elle disparu ? Une rivière pérenne qui sortait d'une jaillissante source de la montagne comme un ressort. Elle n'était plus là. Dans le temps, cet endroit déjà était sinistrement beau. L'onchocercose l'avait transformé en villages d'aveugles. La cécité des rivières avait chassé tous les autres qui n'y avaient pas succombé. Les aveugles vivaient cependant comme si de rien n'était. Ils cultivaient la terre, pêchaient. Et même lorsque des bus passaient là, ils tendaient l'oreille et avaient l'air de regarder, accompagnant du mouvement de leur visage sa trajectoire. Aujourd'hui, comme leur regard, leur présence s'est éteinte. Un tracé limoneux sec, tel un linceul calciné, striait le lit de la rivière de la cité des aveugles. Je m'enquis à un voisin et à un autre, de ce qui s'était passé. Ils se mirent à rire nerveusement. « Hélas » dirent-ils, seulement, « hélas ». « Ils pompent l'eau plus haut » dénonça furtivement derrière moi une vieille édentée entre les interstices du siège. Puis furtivement, elle se recroquevilla comme si elle en avait déjà trop dit, alors que je cherchais à en savoir plus. Je retombais dans mon fauteuil éteint, les yeux si embués que je ne distinguais plus rien du chemin. Je ne me souviens pas combien de temps après le bus s'immobilisa brutalement. Le chauffeur discuta longuement avec des soldats. Il y avait un autre contrôle. Tout près, un attentat à la bombe avait soufflé un bâtiment de la préfecture, expliqua le soldat essoufflé bruyamment monté dans l'autobus. La signature d'un seigneur de guerre dissident de la rébellion sans doute. Il y en avait quelques-uns ainsi dans le pays. Ils s'alliaient tantôt tactiquement au mégaloensemble, tantôt à la population, mais décourent constamment avec le pouvoir local. Le but de la plupart de ces factions rebelles s'éloigne de la capture du pouvoir, de toute façon hors de leur portée. Elles rivalisent pour le contrôle de bandes de territoires d'où elles ponctionnent ressources et populations. Certains proclament même des républiques, sanctuaires dont ils sont les seuls à connaître le drapeau. Le *Gondwana* et sa communauté de nations ont choisi de ne reconnaître de souveraineté qu'à ses protégés, à moins qu'il

n'ait intérêt à l'effritement du territoire. Dans la zone ici, les bandes de *Herk* sont le mieux organisées. Elles sont formées de soldats de l'armée régulière en déroute, de quelques minorités ethniques mécontentes et de quelques renégats de l'ancien régime renversé. C'est à ceux-ci que revient de rallier le gros des troupes, formé de chômeurs et pauvres, qui n'ont pas pu bénéficier du sélectif programme d'assistance à l'emploi du mégaloensemble. On dit que *Herk*, ne s'allie à personne en réalité. Il ne donne sa parole que pour mieux la trahir. Comme les autres rebelles, il dit que la paix n'existera dans la région que si les forces du mégaloensemble et leurs alliés s'en vont. Il est probable que l'ordre et la paix qu'il veut maintenir ne profiteront qu'à lui. Déjà, une organisation maffieuse de l'économie locale était sous sa coupe, à moins que ce ne soit le contraire. L'attentat a eu lieu tout près de l'hôtel *Sforza* fréquenté par des journalistes du mégaloensemble. Il pouvait se faire encore plus de publicité. Je tendis mes papiers, avec appréhension, à un jeune conscrit. Il l'inspecta longuement, en me dévisageant gravement. Quand je surpris son regard sur la poitrine de Tessa, il le détourna gêné et s'enquit des papiers de mon voisin. Le véhicule s'ébranla en grinçant peu, dès que la porte claqua. Bien que tous les passagers aient fermé les vitres, on pouvait encore sentir l'odeur de la fumée de la poudre et du sang des kilomètres plus loin. L'autobus avait pourtant contourné les ruelles attenantes à l'attentat. Le vent nous pourchassait sans doute. Le retour sur les pistes de campagne fut un soulagement, même si l'odeur mit du temps à s'estomper de l'autobus. Je restais longtemps la tête dans les mains, assis en tailleur sur le fauteuil, décidé à méditer un petit coup. Soudain, je sentis son odeur et elle apparut. *Thalassa, Thalassa !* il n'y a pas ailleurs une mer comme celle-là ! C'est la plus torturée et la plus majestueuse de toutes, m'exclamais-je, tout haut, comme sur un perchoir. Enfin, là voilà, elle ne peut disparaître ! Elle ne pouvait pas disparaître ! La voilà la mer des mondes. *Tessa*, enchantée de ma soudaine métamorphose, contemplait, ébahie. Revigoré, je me collais à la vitre et elle, la lèvre lourde, garda son sourire jusqu'à l'arrivée devant le chapelet d'îles.

Nous prîmes d'abord le traversier pour faire un peu de tourisme. Je tenais à voir les changements dans les environs, surtout l'île

de *Laskalu*. On y avait déguerpi la population afin d'exploiter de l'énergie géothermique. L'installation ingénieuse injectait de l'eau de mer froide dans les tréfonds. Elle la récupérait si bouillante, qu'elle pouvait maintenant alimenter en électricité une partie de l'archipel. C'était propre, non polluant, mais cher. On visita quelques autres îles. Ici, la nouveauté c'était le captage de source d'eau douce sous-marine. Une série de cloches de plexiglas, comme de gigantesques méduses, était visible de partout. La lumière du soleil les rendait presque jolies. Arrimées à des *pipelines* serpentant jusqu'au rivage, ces sortes d'entonnoirs siphonnaient les veines dans la profondeur des mers. À cause des installations de traitement sur les plages, on avait déplacé les populations de l'endroit. On pouvait quand même déguster l'eau dans de petits kiosques pour touristes qui venaient de loin voir les installations. Tessa voulait absolument y goûter. Elle était légèrement salée, l'eau de mer contaminant toujours légèrement le précieux liquide plus recueilli qu'extrait. Au bout de trois heures, de randonnées autour des îles, on retourna à quai. Je demandais une dernière fois à Tessa, si elle voulait vraiment aller à *Kilnylia*. L'île maudite, cachée sous une pudique voile de brume, avait mauvaise réputation. S'il n'y avait qu'une montagne hostile, des marais, des moustiques, les tests bactériologiques de l'armée et tant de petites choses qui la font détester, ce ne serait rien. Mais le lac maudit, qui crache sans crier gare son insidieux gaz mortel, dissuadait les visiteurs. Elle voulait coûte que coûte y aller. J'achetais alors un masque à gaz et le tendis à Tessa sans rien dire. Elle le mit dans son sac et se contenta de sourire, en hochant de la tête. Elle souriait tout le temps, même quand nous prîmes la tanguante pirogue après s'être aspergé de *Dankh*. *Dankh* le liquide visqueux sans lequel, paraît-il, on ne peut aborder lucidement *Kilnylia*. Tessa était en face de moi et je pagayais lentement, à mesure que nous nous approchions de l'île volcanique. À chaque coup de pagaie, je lui dévoilais un problème de l'île, espérant qu'elle change d'idée et que je puisse rebrousser chemin. J'insistais fortement sur le lac maudit qui tue silencieusement les habitants en pleine activité ou pendant leur sommeil. Récemment encore, l'échec d'une mission scientifique, qui s'était évertuée à installer un mécanisme de dégazage des eaux, avait

existera. C'est aussi eux qui secrétèrent une partie de l'atmosphère, les gaz carboniques, l'hydrogène et l'azote. Aux petits granules de poussières agglomérées de glaces, datant du début de la formation de l'univers, se sont donc ajoutées la vapeur et les fumées exhalées de la terre par ces volcans. Et quand ils se sont calmés et que la terre a refroidi, l'immense masse de nuages s'est mise à pleuvoir. Un déluge ma chère d'au moins trois kilomètres d'épaisseur s'effondra sur la terre, et créa les océans. Ces derniers se sont ramifiés en lagunes et cloaques où l'argile et le quartz ont permis l'éclosion de formes de vie primitive. Sans ces volcans qui t'effrayent tant, il n'y aurait pas eu les molécules, les macromolécules, les organismes cellulaires et finalement l'explosion de la vie. Les planctons océaniques et les plantes, dont tu raffoles, se sont mis à augmenter, au fur et à mesure qu'ils transformaient le gaz carbonique en oxygène. Et de cet oxygène la vie a fleuri, ponctuée de leurs éruptions et des tremblements de terre qui remodelèrent la planète. C'est à ces satanés volcans que nous devons toute cette beauté, autant à *Kilnylia* que sur le reste du globe. Et c'est l'humain, qui apparut bien après eux, qui est en train de provoquer plus de ravages que si tous les volcans du monde se réveillaient d'un seul coup. C'est encore l'humain avide qui se rue dans les entrailles de la Terre à la recherche d'or, de diamants, d'étain... Boulimique pulsion effrénée qui remplace la vie et rend la nature secondaire.

À mesure que je parlais, je m'énervais, je vociférais et je me rendis compte que j'avais dit tout ça, sur le ton de la protestation, postillonnant dans le visage de *Tessa*. Impassible, mais soudainement pâle, elle m'écoutait. Elle hocha la tête, et en me tendant un mouchoir me dit, en bâillant, qu'elle ne savait pas que les volcans pouvaient avoir été si utiles dans nos vies, et que le lendemain elle aimerait voir ceux de l'île. Le captif, étendu de tout son long, nous avait écoutés. Puis, se recroquevillant en chien de fusil, nous marmonna « bonne nuit ». Curieusement, *Tessa* ne partit pas se coucher dans l'autre cabane. Nous restâmes là silencieux, regardant le bric-à-brac et les fioles du captif. Après avoir jeté les vers, par l'embrasure de la fenêtre, j'entendis des nattes et sortis, suivie de *Tessa*. La voûte céleste miroitait de mille feux

dans un immense gouffre mat. Comme deux misérables vermisseaux, nous regardions dans toutes les directions, humant l'âpre et sauvage odeur de la mer, de la forêt que nous prodiguait une fraîche brise. Nous mâchions nos baies et n'entendions que le bruit de nos mastications ponctuées du silence relatif de l'île et de bruissements de sa faune et de sa flore. Cette soirée frugale me réconcilia avec l'existence du bonheur et j'avais l'impression que *Tessa* aussi goûtait à cette plénitude pour la première fois. Elle nous envahit jusqu'à ce que le sommeil s'empara de nous. Les nattes nous souhaitèrent la bienvenue. Curieusement, j'ai passé la nuit à me réveiller et à faire des cauchemars. Deux rêves qui portaient sur le suicide assisté. J'ai dû ramener de la mégapole cette liberté conditionnelle. C'est sans doute, une autre preuve psychologique de ma contamination aux valeurs de la conscience individuelle et de l'autonomie angoissée. Dans mon premier rêve, j'étais le médecin et le patient qui voulait en finir. Il n'y avait pas de morale. Les deux étaient maîtres absolus de mon destin. L'euthanasie comme affranchissement, comme liberté quoi ! Je me souviens plus vaguement de mon second rêve. Il semblait ressembler au premier. Je m'y dédouble encore et encore et je deviens une société qui me poursuit et m'interdit de me posséder. Tous me sautent dessus, me dépossèdent de mon corps. La mort assistée avait-elle été collectivement bannie ? Nous en avons tous peur.

À notre réveil, le captif n'était plus dans la mesure. Je tentais encore en vain de reconstituer mes rêves. J'étais convaincu que j'avais bien fait de revenir parce que j'étais anxieusement torturé. J'avais une soif de dromadaire et m'emparais d'une outre. Elle était vide. Je me ruais vers la source. Il y a si longtemps que j'avais fait ce chemin, mais je le refis spontanément par cœur. L'aube s'était levée, il n'y a pas longtemps. Il fallait passer par des sentiers embrouillés environnés de piliers de cendres. Ils s'étendaient dans une plaine sur près de deux kilomètres. Comme des phallus dressés, les piliers arboraient un capuchon de différentes textures et coloris. C'était une petite forêt de monuments millénaires, friables et taillés par l'érosion. Il fallait la franchir et on ressortait toujours les pieds gris. J'essayais les yeux fermés comme je faisais enfant, mais me trompais à plusieurs reprises, ce qui me

désola. En route, je repérais les fruits que je ramènerais. Je dus faire fuir un animal, car j'entendis un petit galop. Nulle part ailleurs sur l'île on ne pouvait prendre le risque de boire une eau qui surgit du sol. Les nappes phréatiques ont été contaminées par des bactéries ou des produits chimiques et autres cochonneries testés par les militaires. Mais ici, c'était unique, parce que c'est une source quasi invisible et au déversement infime et surtout complètement inconnu. Pour y accéder, il fallait s'insinuer dans des anfractuosités que seuls le captif et moi connaissions. Ensuite, je descendis par un trou banal qui s'agrandissait à mesure que l'on s'enfonçait dans le sol. L'eau était là, soudain troublée par ma présence au point de varier son débit. J'attendis respectueux, la contemplant. Elle reprit un peu de vigueur et une brève saccade dévoila une pureté fragile qui s'écoula délicatement avec parcimonie. Je bus l'eau à même la roche, collant mes lèvres avides sur la paroi. Cela me soulagea instantanément, comme un baume rafraîchissant glougloutant dans mon estomac vide, soudain inquisiteur. C'est de l'eau potable, non traitée, lui dis-je. Tu devrais t'en délecter comme moi, il y a longtemps que tu en as accueilli une si pure. Je lapais la roche polie avec délectation. Un moment exceptionnel où l'instinct animal et le réflexe d'enfance se mêlent. Je me souviens que le captif m'avait interdit de laper la paroi. Sitôt surgie, l'eau s'écoulait le long de la paroi et disparaissait immédiatement. Craintive, elle se terrait de nouveau dans une anfruosité sous la roche lisse, comme si elle savait qu'une plus longue apparition aurait pu lui nuire. Je m'emparais d'une longue feuille de bananier et la collais à la paroi, l'eau descendit dans ma bouche avec l'enchantement d'un toboggan de fête foraine. Combien de surêtres rêvent d'être à la place de ma bouche à cet instant ? Cette conductivité hydraulique des roches, ils l'auraient modélisée par ordinateur. Comme ces eaux souterraines sont plus riches en minéraux, ils auraient identifié ceux qui en sont trop prononcés et les auraient rééquilibrés. Ils pouvaient aussi savoir si des eaux de surface les contaminaient. Et une fois cela fait, ils t'installent leurs satanés pompes et te les siphonnent en un rien de temps. Heureusement que *Kilnylia*, avec ses infects marais, ses sables mouvants et ses surfaces accidentées, sa réputation de bouillon de culture de virus et de maladies bizarres issues des tests

militaires, les fréquents ouragans qui l'assaillent, son lac de gaz et toutes les superstitions colportées, avait de quoi décourager les intrus et curieux. Les autres insulaires amplifiant ces risques font tout pour dissuader les visiteurs. Pourtant beaucoup plus loin, quelques riches individus avaient acheté des îles entières et leurs yachts en baliseraient l'entrée dans des marinas lourdement gardées. Ces mauvaises pensées allaient me faire oublier l'essentiel. Je me rappelais donc notre déjeuner. Je fis un cône de deux feuilles de bananier. Les bananes n'étant pas mûres, j'escaladais un cocotier. J'avais perdu mon agilité. Mais, comme tout bon vieux singe, ça ne s'oublie pas. Arrivé au sommet, je me rendis compte que je n'avais pas de couteau et encore moins de ceinture pour me suspendre en enlaçant le tronc. Il était alors vain d'essayer de détacher des noix de coco encore vertes. Je redescendis penaud. Je pris des bananes vertes et deux bien mûres, que je n'avais pas vues auparavant, des papayes et des mangues, et les enfouis dans le cône. Je retournais à la minuscule source, car j'y avais oublié la gourde. Pour la remplir, il fallait plaquer une feuille de bananier sur la surface d'une main et de l'autre pincer l'extrémité en cône d'entonnoir sur le goulot. Le captif n'avait jamais voulu emménager dans cet endroit et y forer un tuyau ou quoi que ce soit. Ça n'aurait attiré qu'inutilement l'attention. Enfant, je trouvais l'argument absurde. Il avait eu raison. J'y lavais les fruits, à même la paroi en chantant à tue-tête, et repris plusieurs gorgées d'eau délicieuse. J'admirais les variétés de mousses là d'où elles jaillissaient. Mon estomac ne réagit pas. On s'habitue à tout, surtout aux bonnes choses ! Comme cette eau est limpide me répétais-je, incapable de chasser les images de tarissement d'eau, d'estuaires, de rivières, de fleuves et de marais affectés de par le monde. Je retournais gaiement avec mon chargement à ma cabane. Sans faire de bruit, je m'emparais du coupe-coupe accroché à un clou, et repartis en courant. Il y avait un cocotier plus généreux que l'autre que j'avais escaladé. Tu sais celui qui a une pente et qui tout d'un coup se redresse comme un cobra vexé. Je fis lourdement tomber les noix de coco, en me tenant lestement au tronc et en me demandant ce qui arriverait si je tombais ici à pareille heure. Je pouvais entrevoir la cabane qui semblait dormir. Dans cet angle, je pouvais aussi voir la rivière verte, celle

qui ne verra jamais la mer et qui finit dans le marais de la tortue. Je redescendis prudemment. Je repris le chemin du retour, en roulant du pied, une après l'autre, les noix de coco sur l'herbe, avec la candeur de l'enfance retrouvée. Le sentier avait presque disparu et on devinait encore ses traces. Il faudrait que je dise au captif de manger plus souvent des fruits. Il était un peu blasé sans doute. C'est que le captif avait semé toutes sortes de choses sur l'île. Une permaculture d'autosuffisance biologique, sans fertilisants ni pesticides, s'y épanouissait. Dans un joyeux désordre, diverses espèces de légumineuses côtoyaient des céréales ; des pommes de terre serpentaient entre des potagers, eux-mêmes traversés d'arbres fruitiers. Il n'y avait pas d'ordre particulier dans cet agencement. Plus le coup du sort, un coup de pouce de la nature qui éliminait ou permettait la complémentarité d'espèces. Plusieurs instituts d'agronomie auraient eu loisir de venir y étudier l'évolution de la terre et des plantes. Certes, le sol volcanique était pour beaucoup dans ce chef-d'œuvre discret et perceptible à un œil averti. Mais la sagesse du maître aussi participait de ce succès. Je déambulais un petit moment, roulant mes noix de coco, essayant de repérer les plantes qu'il m'avait déjà montrées.

Je revins content d'avoir pu compter une dizaine de plantes. Je m'arrêtais sur l'arête de la petite falaise qui domine la cabane. *Tessa* avait roulé de la natte et dormait à même le sol, la nuque sur son sac. Je me mis à la contempler par l'angle que dévoilait la fenêtre. Les cris des oiseaux et des animaux, l'odeur de la mer et de la cabane donnaient un contenu fantastique à ce réveil sans café. J'avais tellement attendu ce moment dans la grisaille de la mégapole. J'y avais pris la fâcheuse habitude, certains matins maussades, de faire bouillir une casserole avec des algues et du sel de mer, en faisant jouer une cassette ésotérique de bruits de vagues. De ma fenêtre, j'apercevais alors, s'il y avait quelques éclaircies, la mégapole *Newworld* et son dôme lointain surplombant la grande voûte. Telle une forteresse, elle trônait au milieu des quartiers huppés qui l'entouraient, villes dans la ville. Villes de toutes les nations. On pouvait bien admettre, en regardant cela, que la victoire du *Gondwana* c'est d'avoir pu réussir la séparation de l'État et de la nation, disons des nations. Les États-nations membres avaient

renoncé à une grande part de leur souveraineté nationale, en échange de l'accroissement de leur souveraineté transnationale. Mais dans cet échange, la coopération a été accaparée par la surenchère sécuritaire et l'effort de guerre qui ont tant miné les libertés et la démocratie. Ah, il n'empêche que rien n'égale Newworld ! Imagine une immense bulle de verre posée sur une montagne où sont fichés des pylônes géants. C'est ça. La verrière de la grande voûte on n'a pas à la laver, elle est autonettoyante. Si, si. Avec l'aide de la pluie et la buée de brumes et de la rosée d'abord, mais surtout avec son verre intelligent. Le verre bénéficie de photocatalyse. Dès que les rayons ultraviolets du jour arrivent et l'excitent, ses électrons, au contact de l'oxygène dans l'air ambiant, produisent des molécules. Celles-ci deviennent capables de dissoudre tout corps étranger sur la vitre. Que ce corps provienne de la pluie acide, de la poussière, de fientes d'oiseaux ou de chauve-souris. Fatigué de scruter l'immensité vitrée, je ramenaient toujours après mon regard vers ceux qui partageaient mon lot quotidien, avant de le perdre dans l'infini, vers ces masses sombres qualifiées injustement d'habitations défavorisées. Serpentaient, elles s'étendaient à perte de vue derrière notre gratte-ciel. Autant que nous, ceux qui y vivaient étaient reconnus par le ministère de la Solidarité sociale comme étant dans le besoin, à la limite de la pauvreté donc. Ce seuil était déterminé par leur incapacité hebdomadaire à se doter du panier de consommation essentiel à une vie honorable. Évidemment, ils ne mangeaient pas le label écologique et social. Avant même une alimentation nutritive, la vie honorable était garantie par la possession d'une foule d'objets durables. Ces objets, dits durables, qui vous autorisent à vivre dans l'enceinte de la capitale ne sont jamais frappés d'obsolescence. C'est que les compagnies qui les fabriquent vendent plus le service après vente, que le produit comme tel. En somme, la firme transnationale tire ses bénéfices uniquement du service toujours onéreux qui garantit que le produit reste perpétuellement au niveau technologique en vogue. Ces produits sont une foule d'objets désuets, mais essentiels à la commodité quotidienne. Par exemple, le télécran d'intelligence artificielle ; la brosse à dents électronique alertant de la persistance de plaque ; l'appareil photo ou la caméra numérique à divulgation 3d

; l'agenda numérique GPS ; le lave-vaisselle et la machine à laver à eau recyclable; l'automobile à navigation autonome à trajet mémorisé ; le climatiseur chauffage et ventilation intégrée à air traité ; le robot électronique multi-usage ; le réfrigérateur planificateur avec micro-ondes incorporé ; les consoles de jeux vidéo trois D holographique et l'accès au club de cinéma maison, etc. La liste des biens durables était longue et ne pas en disposer de quatre-vingts pour cent d'entre eux disqualifiait l'habitant. Il fallait être un consommateur minimum de gamme pour mériter le standing de citoyen. C'est lui qui fait marcher l'économie et mérite donc de vivre dans une zone privilégiée. Ne pas être reconnu comme citoyen consommateur, et on se retrouvait immédiatement confiné à l'espace des défavorisés.

Ce citoyen défavorisé avait un sort plus enviable que n'importe quel bougre, qualifié de très défavorisé qui pullule dans les périphéries du monde. Le mégaloensemble continuait de prétendre qu'il doterait du qualitatif progrès matériel et social, ces populations attirées par l'aura du mode de vie cosmopolite. Des décennies plus tard, il ne parvenait toujours pas à pas générer le changement économique et social que cela requérait. Mais quoiqu'il en soit, malgré leur *stress*, on peut retenir que le sort des gens qui vivaient ici était plus enviable que l'essentiel de l'humanité. Il y avait bien quelques vrais pauvres, dépourvus de tout, vivant par-ci, par-là, squattant ces espaces. Mais leur vie y était en permanent danger.

Me tirant de mes souvenirs de cet apartheid spatial, *Tessa*, se réveilla s'étirant comme une chatte. Cette diversion me fit du bien, c'est fou comme cette angoisse vous poursuit jusque dans les havres de paix. Je redescendis promptement. Un peu renfrognée, *Tessa* parcourut du regard la mesure, jusqu'à ce que très vite le calme de l'île lui rendit son sourire. Ces traits tirés lui donnaient une bienveillante gravité, qu'elle perdit dès qu'elle m'aperçut par la fenêtre. Elle s'extasia devant mes fruits et une immense fleur que j'avais mis par-dessus. Je lui demandais si elle souhaitait venir pêcher, elle ne répondit pas, trop occupée à boire le lait de coco qui lui dégoulinait sur la poitrine. La nature semblait d'une apaisante douceur, et après avoir fait sa toilette avec la

gourde d'eau, c'est avec entrain que nous partîmes à la pêche. Je me souviens qu'alors que nous avançons vers elle, la mer nous accueillait de couleurs extraordinaires, des symphonies de jets écarlates dans un rayonnement de pastels. *Tessa* fut hypnotisée par une sorte de lobélie gigantesque où s'agglutinaient de vrombissants oiseaux mouches qui se délectaient de son nectar. En faisant le guide, je pus me rendre compte combien l'île, que tant de monde s'accordait à dire laide et effrayante, comptait de fleurs uniques et fantastiques. Ici, l'inadéquation de notre relation à la nature était à peine perceptible.

Cette promenade restera à jamais gravée dans ma mémoire. Nous nous arrêtons à chacune de ses exclamations, soit, tous les trois à quatre mètres. Chemin faisant vers la mer, nous avons abandonné le projet de pêche pour une grande promenade. Nous avons dû marcher en grim pant les falaises au moins trois heures, s'émerveillant comme des jeunes urbains en visite à la campagne. Assez élevé sur l'un des flancs nord d'*Ayel*, un petit promontoire nous servit de retraite. J'y repérais discrètement mes initiales gravées dans la roche tendre, avec le tremblement de la poigne de l'enfance. La vue imprenable d'ici aussi était splendide. La côte se découpait au loin, et nous pouvions voir croiser de l'autre côté, dans d'éperdues cabrioles, des dauphins. Puis, ils affluèrent vers un point et il y eut un gigantesque attroupement et l'eau rougit. Ils avaient dû se venger d'un requin en l'assaillant en bande. *Tessa* était aux anges et, en même temps, estomaquée par la force de la nature, comme un touriste devant un toréador encorné. Elle parlait peu, appréhendant peut-être une cour où je ne sais quoi. Malgré sa beauté ses grandes qualités et nos nombreuses affinités, je n'avais aucune intention de flétrir cet instant. Pourtant, un frisson me traversa l'échine et je refrénaï l'envie d'un bébé frileux, de me blottir dans sa chaleur. Comme elle, j'eus plutôt l'impression d'être retombé dans une profonde et innocente enfance. Le soleil nous força très vite à redescendre. À mesure que l'on redescendait, on pouvait distinctement voir la mer respirer.

Dans la plaine, alors qu'elle contemplait la variété de la végétation, j'aperçus des traces de bottes qu'on était, en maint endroit, parvenu

à cacher. Je détournais l'attention de *Tessa* jusqu'à notre arrivée au campement. Elle était effrayée à l'idée que je la laisse là, pour deux heures, alors que je prétextais qu'il fallait que j'aie me recueillir seul sur la tombe de l'aïeul, sur l'un des flancs de la montagne. Elle me demanda d'aller vers le sens opposé voir d'autres sites. Je lui donnais alors rendez-vous, dans deux heures au même endroit, et la rassurais que tout irait bien et repartis plein d'appréhension.

Revenu sur les lieux, j'entrepris de retracer les pas. Le manque d'uniformité, entre les traces de bottes chaussures et sandales, dans le sable me réconforta. Ce n'était donc ni des policiers, ni des douaniers et encore moins l'armée, mais bien les nôtres. À moins que ce ne soit des chercheurs de soufre. Mais ce serait bizarre, d'habitude ils travaillent à la périphérie de l'archipel, et ils ne s'aventurent jamais par ici. Il paraît cependant que sur l'autre flanc de l'île voisine, à trente kilomètres d'ici, ils ont commencé à exploiter, au péril de leur vie, un jeune volcan. Ce n'étaient sûrement pas des chercheurs de soufre. Ils sont pourtant les seuls autochtones d'une ethnie particulière qui ne croient pas aux superstitions des insulaires et qui viendraient risquer leur vie pour prendre la méphitique roche jaune. Je suivis donc les traces qui me conduisirent à la vallée de la mort. On l'appelle ainsi parce que parfois, comme pour le sinistre lac maudit, des gaz s'exhalent du sol. Ils provoquèrent même une fois, il y a bien longtemps, la mort de plusieurs membres de la communauté. Cette zone était vraiment sauvage, mystérieuse comme une planète inconnue, avec ses amoncellements de cendres refroidies et ses termitières de roches aux mousses et aux coloris variés. Je ne fus pas surpris, au bout d'une heure de marche, de tomber sur des rebelles. Depuis qu'ils se sont repliés dans l'archipel, et que l'armée les cerne, ils se sont certainement rapprochés de *Kilnylia*, malgré mes consignes. Ils m'avaient repéré depuis longtemps et avaient entrepris de me couper le chemin à la cuvette. Je feignais d'être surpris de leur rencontre. Un jeune, à l'allure désinvolte, me demanda poliment de le suivre. Je le devançais en fait, et crus reconnaître l'un d'eux. Mais le temps a tellement passé que je ne saurais dire si je l'avais déjà vu dans un camp autrefois. Ils n'étaient guère bavards et nous arrivâmes très vite au campement. Ils étaient bien nombreux,

un détachement d'une vingtaine de gaillards, des jeunes surtout. Tous armés d'une sarbacane ou autres armes indécélables. Depuis que notre pays, se prenant pour la puissance régionale, avait accès au détecteur satellite de métaux, la guérilla avait opté pour des méthodes révolues. Elles étaient efficaces, mais exigeaient des combats rapprochés et toutes sortes de pièges à la fois complexes, rustiques et meurtriers.

Je fus surpris de voir qui les dirigeait. C'était ce bon vieux Pola qui m'étreignit et n'en finissait plus de me broyer les mains. Alors que j'allais m'enquérir de leur présence ici, il mit son index sur sa moustache touffue, et m'entraîna dans une des grottes. Là, j'appris que ce détachement avait été envoyé pour me chercher et me ramener dans les terres rencontrer l'état-major. Je ne parvins pas à cacher ma surprise. Il feignit de ne pas comprendre. Puis il m'apprit que, peu de temps après mon départ de la métropole, un de nos agents, que je ne connaissais pas, les avait prévenus de mon arrivée imminente. Alors que je cherchais qui cela pouvait être, il me proposa de repartir sur-le-champ avec l'un des deux zodiacs, laborieusement dissimulés dans des fourrés. J'ai dû lui avouer que j'étais avec une amie. Il m'annonça qu'il le savait et qu'elle était surveillée par l'un d'eux au moment où nous parlions. Je tressaillis à l'idée que *Tessa* le découvrit. Je trouvais le moyen de repartir, en empochant le rapport qu'il me remit, et en promettant de revenir une fois que j'aurai ramené *Tessa* sur la terre ferme, le surlendemain comme prévu. Il parut contrarié, et haussa les épaules. « On va devoir attendre tout ce temps, ça n'a ni queue ni tête ! » protesta un des jeunes. « C'est quoi, un eunuque décapité ? » « Silence ! » gronda *Pola*. Les jeunes grommelèrent quelque chose en se retournant, et *Pola* me poussa dans le dos en riant aux éclats « allez va au Diable et à après-demain. Je vais commencer par pisser un bon coup ». « Qui pisser loin ménage ses chaussures », lui dis-je, en guise de salut.

Sur tout le trajet du retour, je tentais discrètement de discerner un mouvement trahissant la présence de l'un de mes surveillants. Ils étaient si jeunes, pour la plupart, que l'on croirait qu'ils s'engageaient au berceau. J'exigerai de l'État-major que nous respections notre résolution de ne les engager qu'à 18 ans. Je tentais de les repérer en

vain, ils jouaient encore à cache-cache, camouflés dans leurs feuillages de fougères et cette perspective me réconforta. Lorsque j' apparus dans la baie, derrière *Tessa* qui regardait le coucher du soleil, je scrutais une dernière fois discrètement. Je crus voir bouger, au loin, un fourré. Elle ne paraissait pas avoir vu de rebelles non plus. La sérénité de son visage et les lueurs sur son corps me les firent oublier. Le soir tomba avec lassitude et nous passâmes un bref moment avec le captif qui s'affairait dans ses fioles. Je partis lire mon rapport, muni de ma lampe torche, en prétendant aller écrire près de la plage. Il ne m'apprit pas grand-chose, à part qu'ils étaient obsédés par l'idée de créer des bases d'appui un peu partout. Je déduisis aussi à sa lecture que les miens se méfiaient de moi. Le décalage horaire faisant ses effets. Je découvris, à mon retour, *Tessa*, somnolant les bras en croix près du feu. Elle avait rapporté plein de petits cailloux de couleurs différentes de son expédition. Elle sentait à plein nez l'antimoustique et s'était en plus emmitouflée sous une énorme toile de moustiquaire. Exténué, je m'endormis à côté, avec l'envie de tirer un bout de sa toile.

Le réveil fut brutal. Debout tous les trois, nos regards demeuraient captivés par une masse sombre qui s'approchait à grande vitesse de nous. Des rafales ébouriffaient les cocotiers et le maître s'élança vers sa pirogue. Il voulait traverser avant la tornade pour se retrouver, comme à l'accoutumée, sur la terre ferme à *Barkouj*. Je m'étais interposé, mais son sourire confiant m'avait une fois de plus décontenancé. *Tessa* lui vociférait de revenir alors que déjà la houle l'emportait. Je ne parvenais pas à détacher mon regard qui scrutait tantôt l'horizon sombre en train de s'abattre sur nous, tantôt pour apercevoir l'embarcation du captif. Il luttait avec brio contre les premières grandes vagues qui s'engouffraient dans le mince bras de mer. Mais le vent soufflait pour l'instant dans la bonne direction pour lui. Nous vîmes la silhouette du frêle esquif contourner la barrière d'îlots qui ferment l'accès à notre île et dévoilent la terre ferme. Je pris *Tessa* par la main et courus vers les grottes. Le vent s'abattit une vingtaine de minutes plus tard sur l'île, avec une vélocité enragée. L'ouragan frôla en fait *Kilnylia* avec une violence inouïe. Médusés, terrés dans la grotte de l'est, nous vîmes les cabanes se faire arracher l'une après l'autre. L'attirail du captif acheva

de s'éparpiller en quelques secondes, et le vent rassa la plage. Lorsque nous sortîmes de la grotte, tout le parcours du retour vers le campement n'était que désolation. Des arbres terrassés gisaient partout, certains avec les troncs et des racines en l'air comme des branches implorant le ciel. *Tessa* fut attirée par les plaintes d'un oisillon. Elle le découvrit, coincé miraculeusement, dans l'enchevêtrement de racines et de terre d'un gigantesque arbre abattu.

Le captif, paradoxalement tout souriant, nous retrouva en début de soirée à l'emplacement du campement à son retour. Nous étions là renfrognés et prostrés depuis quelques heures après avoir monté nos tentes. Nous avons retrouvé nos sacs ballottés jusqu'au pied de la falaise. *Tessa* reprit le contenant rempli de cailloux qu'elle avait sanglés à son sac au dos. Elle serrait nerveusement l'oisillon sur sa poitrine. Elle semblait le couvrir, comme pour une seconde naissance. Le captif n'arrêtait pas de grommeler, je ne sais quoi, planté au milieu de l'emplacement de sa cabane. Ses yeux fixaient le sol. Derrière l'endroit où il dort d'habitude, il se mit à creuser délicatement de sa paume. Une écuelle en ophite fin surplombée d'une voûte de verre apparut, fichée dans le sable. Elle était entourée, tel un rempart, par une fine croûte de pouzzolane. Il y avait dans l'écuelle une chose vert olive avec des reflets multicolores, une sorte de liquide d'apparence à la fois solide et visqueuse en son fond. Il était capable de bouger comme une gélatine lorsqu'on bougeait le récipient. Le captif s'agenouilla, balaya délicatement tout autour le sable de sa manche et souffla dessus. Il ramassa l'écuelle et dit seulement « ouf... ». En nous regardant ingénument, il la serra furtivement sur lui, comme une friandise dérobée par un enfant gourmand. Il marcha un moment avec. Puis, il se remit à genoux et entreprit de creuser à côté, le même petit trou. Il remplaça la croûte et y déposa l'écuelle de façon que son bord affleure le niveau de sable. *Tessa* et moi voulions bien sûr savoir comment un si fragile objet a pu échapper à l'ouragan. Le captif se contenta de sourire et commença à glaner ça et là, en sifflotant, des branches pour se construire par-dessus l'écuelle un abri de fortune. Il déclina l'invitation de partager nos tentes et refusa même qu'on l'aidât à reconstruire sa hutte. La perte ou la dispersion de ses fioles, poudres et accessoires, semblait

l'affecter, sans que pour autant cela ne paraisse vraiment sur son visage. Il ne nous adressa la parole, que pour dire qu'il allait voir pourquoi tu refusais de t'approcher plus près du campement. Il était planté tout habillé dans le ressac des vagues qui venaient lécher la plage. Je me souviens que je tendais l'oreille et j'étais fort intrigué par vos conciliabules. Il parlait, debout dans l'eau, jusqu'aux chevilles, et demeura longtemps ensuite à converser silencieusement avec toi. À ton regard, je vois bien que je ne saurais jamais ce que vous vous êtes dit.

Depuis l'ouragan, *Tessa* n'arrêtait pas de se plaindre des travers de l'île. Elle disait que nous avons vécu l'enfer cette journée. Je lui rétorquais que si l'enfer existe, il devrait être pire. Elle me dit en souriant que c'était évident, qu'il n'y avait rien de pire que le feu, et la perspective d'être un phœnix en perpétuel barbecue. Je soutins de mon côté, que si l'enfer existait, qu'il devait être froid, glacial même. Ça conserve mieux, indéfiniment, et la brûlure serait lancinante et insupportable. Je n'ai jamais cru à l'image de l'enfer que distille partout sur leur écran la théologie dégénérée de certains surêtres qui seraient demeurés religieux. Je n'avais jamais cru non plus aux rumeurs populaires voulant qu'ils y envoient les rejets humains de leur hiérarchie génomique. Tout le monde sait que c'est l'image de *Yo*, et sa combustion toujours ardente. Sur *Yo*, ma chère, les volcans sont en constante éruption. Non pas parce que c'est l'enfer effectivement, comme l'imaginent les monothéistes, encore moins du fait de sa propre énergie, ou parce que le soleil l'influencerait. *Yo*, dis-je à ma chère *Tessa*, serait en éruption constante à cause de *Jupiter* qui par sa force de gravité y produit un effet de marée.

Le captif était revenu et s'était joint à la discussion en riant. Il devint grave soudainement et nous raconta qu'il partageait ma version de l'enfer. Il expliqua comment durant la Grande Guerre, que son grand-père avait eu si froid que ses amis et lui désespéraient qu'il n'y eut plus les brasiers des bombes, puisque faire un feu hors des zones d'impact risquait de les faire repérer. L'un des leurs, exaspéré ou soudain dément, arracha un à un ses vêtements et, nu, sortit en courant du blockhaus. Le grand-père du captif et deux camarades

le poursuivirent, mais durent rebrousser chemin à l'orée des lignes ennemies. Le jeune homme continua à courir jusqu'à disparaître de la vue des siens. Dans le camp, certains espéraient qu'il sauta sur une mine ou qu'il fut abattu, d'autres disaient qu'il mourrait d'hypothermie et qu'il ne souffrirait pas longtemps. Cette nuit-là, aucune mine ne sauta et aucun coup de feu ne déchira le silence glacial. Le captif se tut un long moment, avant de reprendre. Il se racla la gorge et haussa un peu le ton. « Deux semaines plus tard, l'ordre fut donné d'avancer vers l'ennemi. Le combat fut rude, et très vite un flanc du front adverse céda. Le détachement de mon grand-père atteint le territoire inoccupé et, dans le tumulte, découvrit le garçon adossé, figé tout gelé à un arbre. Son étrange posture donnait l'impression qu'il courait encore. Son visage était pétrifié d'horreur, et son rictus glacé fascina tous ses camarades, qui dans un garde-à-vous d'automate le dévisageaient. Comme une statue, il vivait encore l'enfer. C'était encore le temps où il y avait un peu d'esprit chevaleresque à la guerre. Juste avant l'ère des batailles de drones d'avions et missiles et antimissiles téléguidés ; des leurres et des roquettes à têtes nucléaires appauvries ; et des flopees d'armes à visions de nuit qui permettent d'abattre l'adversaire dans le dos. De toute façon, chevaleresque, c'est une façon cynique de parler. Il n'y a de guerre ni juste, ni légitime, ni conforme à la loi, fût-elle divine. La guerre n'est que la revendication du droit, et c'est pourquoi, la déclaration du droit est en soi un acte de guerre. Et la guerre n'a pas besoin d'être déclarée pour exister ». *Tessa* frissonna et le captif sourit de son étrange sourire, et sembla vraiment désolé. Il dit, pour continuer sur le sujet, que le froid et le chaud restent souvent relatifs. Il ferait froid pour nous autres, primates, parce qu'un canal d'ions signalerait à nos neurones la sensation du changement de température. Le même canal repère le goût de la menthe, la traduisant en fraîcheur dans la bouche. *Tessa* dit tout simplement : Ah... ! Elle se mit à s'occuper de son oisillon. Elle demanda au captif quel genre d'oiseau c'était, avec une tête pareille. Il rétorqua que c'était un mégapode. C'est une espèce d'oiseau dont son collègue de Nouvelle-Zélande lui avait apporté plusieurs couples. Il avait réussi à les faire multiplier sur l'île, et n'arrêta pas de lui expliquer sa fascination pour cette espèce coriace.

La femelle dépose ses œufs sur les cendres tièdes des volcans pour les faire éclore. Elle sait reconnaître la bonne température. Et lorsqu'il n'y a pas de cendre chaude, demanda *Tessa* ? Et bien, c'est là qu'elle demeure encore ingénieuse. Elle trouve les roches sombres capables de garder le plus longtemps la chaleur du soleil, et sinon elle parvient à repérer des endroits où se poursuit une fermentation organique. Tout le monde s'accorda à reconnaître l'énigmatique beauté et perfection de la nature. On s'endormit sur les tonalités d'un concert sirénien. Il devait y avoir une soirée mondaine chez les lamantins.

Ce contretemps m'obligea, avant notre rendez-vous, à savoir comment *Pola* s'était tiré d'affaire avec cet ouragan. Sans zodiac, ma bande de rebelles était recluse sur l'île. *Tessa* avait décidé qu'elle irait explorer deux façades et une grotte à la recherche de petits cailloux pour sa collection. J'acceptais furtivement en lui recommandant la prudence. Il fallait que je retrouve mes gaillards, ce que je n'eus aucun mal à faire en retraçant les empreintes de pas et effets que leur imprudente panique avait provoqués. L'un des jeunes avait disparu durant l'ouragan, m'apprit *Pola*. Il avait, comme ses hommes, la mine déconfitée. Le matériel de transmission déjà vétuste avait été endommagé. *Pola* semblait davantage fasciné par ses recherches scientifiques que par le moral de ses troupes. Il nous révéla qu'en maints points, les roches sédimentaires cachaient des richesses fossilifères datant du précambrien. Microbes et bactéries fossiles et autres êtres unicellulaires que l'on ne reverra plus jamais. Il nous dit qu'avec les exemplaires de sédiments qu'il ramènera, il trouvera des embranchements insoupçonnés d'eucaryotes. Tout le monde se mit à rire, à la question de l'un de nous, de savoir si c'était au moins comestible. Pendant qu'il nous parlait et qu'il se rendait compte que personne ne partageait son enthousiasme, un hélicoptère sans pilote s'approcha en rase-motte de l'île. Il la survola brièvement à deux reprises et repartit vers la terre ferme. Et moi qui avais dit à *Tessa* qu'il n'y a pas de bruit d'avions ici. On ne put distinguer s'il s'agissait de l'armée ou des pouvoirs civils venus vérifier, de façon aérienne, au sens propre comme au figuré, l'état de désolation de la région. Ce n'était ni l'un ni l'autre. Le surlendemain, alors que *Pola* et ses hommes s'affairaient à creuser un arbre pour se faire une embarcation,

l'hélicoptère aborda sur le flanc Est de l'île. Ils durent alors suspendre leur travail, tout camoufler, y compris les copeaux. C'était la veille du départ de *Tessa*, et je dus retourner le plus vite auprès d'elle. Au préalable, j'avais demandé de nouveau aux rebelles de cacher tout signe de leur présence, et surtout d'éviter toute tentation d'escarmouche. Au fond, bien qu'éloigné de notre campement, le bruit régulier de leur machette aurait dû la surprendre. J'étais résolu à lui mentir, en invoquant les pilons de villageoises, dont le vent colportait l'écho sur notre rive.

À mon arrivée, *Tessa* faisait des ricochets, debout jusqu'aux chevilles, dans la mer. On se promena longtemps sur la berge jusqu'à un amas de rochers et d'algues où je n'étais pas retourné depuis belle lurette. Je me souvins alors que c'est bien près de cet endroit, qu'à l'âge de onze ou douze ans, j'eus une sacrée mésaventure. Je la racontais alors à *Tessa*. À cet âge, je traversais quotidiennement pour aller à l'école de la communauté. Je m'y étais fait quelques amis, assez ouverts d'esprit pour jouer avec moi, mais pas assez fou pour venir se hasarder sur cette île. Tous sauf *Clufdman*. Il voulait constamment venir avec moi sur l'île. Le captif me l'avait interdit, respectant la tradition locale, et cette dernière demeurait tenace chez les insulaires. Mais *Clufdman* voulait absolument venir pêcher de ce côté de la rive. Enfait, c'était un prétexte pour voir où j'habitais, comment j'y vivais. Moi je trouvais que les peurs des villageois étaient absurdes et qu'il n'y avait pas plus d'esprits à *Kilnylia* qu'il y en avait chez lui. Un jour, malgré ma réticence, il embarqua avec moi dissimulé sous une bâche et traversa. Je l'amenais exactement à cet endroit où le captif aimait à dire « ici ça mord ». Il n'avait plus d'appréhension et jetait sa ligne avec joie et amusement, alors que je répétais « ici mon vieux ça mord ». Je lui avais dit de ne pas trop s'éloigner. La petite anse était particulièrement crevassée et il se mit sur une plate-forme à cinq mètres de moi, me tournant le dos. Je sentis une prise et tout affairé m'employais à la ferrer quand tout à coup, j'entendis mon nom hurlé. Je me retournais, *Clufdman* avait disparu. Je croyais qu'il me faisait une blague, quand il hurla d'horreur. La voix parut amplifiée. Je m'approchais prestement de la paroi, et ne le vis toujours pas. La voix retentit de plus belle,

rivalisant avec le fracas des vagues sur la falaise. Une voix caverneuse creuse, je descendis en contrebas. Il était là gesticulant dans un trou béant sur la plate-forme des rochers. Un trou de cinquante centimètres de diamètre, trop exigü, pour qu'on puisse s'y mouvoir, et qui devait communiquer avec la mer, car chaque vague y faisait remonter l'eau dans un bruyant choc. J'y plongeais le pied en m'agrippant aux rochers environnants. Il s'y agrippa et monta aussi vite qu'un diable à ressort, tout haletant. Je cherchais une explication. Tout d'un coup, il s'affaissa, en soulevant ses pieds et ses mains. « Regarde, regarde », me bredouilla-t-il. Je découvrais alors ses pieds et ses mains tout ensanglantés. En remontant la paroi, il avait escaladé une colonie d'oursins. Il en avait partout, partout. De la plante des pieds aux mains, sous ses ongles, dans les genoux, les noires aiguilles s'étaient insinuées partout. L'adrénaline et la peur aidant, il n'avait rien senti sur le coup.

« Les esprits, les esprits se sont vengés » pleurait-il. Je ne sus que dire. Nous avions désobéi et voilà qu'il était puni. Il n'y avait rien à dire. Ses jambes tremblaient comme une feuille. Il fut incapable de marcher. Il essaya bien sur ces talons, en canard, mais c'était trop douloureux. Je dus le mettre sur mon dos. Il était plus costaud que moi et à plusieurs reprises je tombais. Un calvaire. Il avait peur de rentrer chez lui, appréhendant la raclée, et il ne voulait pas rester non plus, effrayé de s'éterniser plus longtemps dans l'île maudite. Je résolus de traverser et de l'amener voir le captif avant que ce dernier ne revienne sur l'île. Le captif nous écouta calmement et sourit gravement. Il fit asseoir mon infortuné camarade, extrayant ce qu'il put et enduisit le reste d'un puissant onguent. On ramena *Clufdman* à sa maison. Le captif le portait encore, quand il s'excusa personnellement auprès de ses parents. Le fait qu'il se soit déplacé et qu'il l'ait soigné excusait pratiquement tout. Son grand-père nous fit la morale et parla d'un avertissement et d'un précédent dangereux qu'il ne faudra plus transgresser, sous peine des pires conséquences. Je repartis penaud. Le captif démystifia le tout sur le chemin du retour, me faisant promettre toutefois de ne plus emmener quelqu'un de la communauté. Il m'avoua qu'il trouvait absurde que je ne puisse pas y amener mes amis. Tu es sûre que tu n'es pas quelqu'un de la communauté *Tessa* ? lui demandais-je en riant. « Mais si, il sont

REBELLE MENTISME

Deuxième partie



LEXIQUE DE MOTS RARES, INUSITÉS OU EN USAGE À CETTE ÉPOQUE

Amygdale : région de forme amande dans le système limbique du cerveau, captant les sens et orientant le comportement

anamnèse : remémoration, retour de souvenirs vécus ou oubliés

Ayel : super volcan surplombant l'archipel

cachexie : perturbations du métabolisme, signes de maladie manifestés par perte de poids, fatigue, asthénie

cathartique : purgeant le corps, déclenchant une solution à un traumatisme

cortisol : hormone sécrétée du stress physique ou émotionnel

crudivoriste : qui se nourrit exclusivement d'aliments crus

cryogénisés : conservés comme cadavres ou à l'article de la mort dans l'espoir d'une percée scientifique les ressuscitant

eisangélie : procédure de dénonciation pour trahison devant une assemblée

éboucleurs : éboueurs et recycleurs

fascia : membrane enveloppant les muscles, nerfs et les organes des humains

fétial : autorité en charge des formalités martiales et des termes de la paix

homodonte : qui ne possède qu'une série du même type de dents

ichtyol : huile goudronneuse provenant de schiste bitumeux

impesanteur : lorsque les effets de la pesanteur s'estompent, absence de gravité

Z Fall

insula : un des lobes du cerveau lié au système limbique et intervenant dans les dépendances

Ipséité : singularité propre d'une personne, ce qui la rend unique

Kinase : enzyme catalysant une molécule par l'ajout d'un ion

kinésiologie analyse du mouvement humain, détecte le muscle déséquilibré

limbique : ensemble de structures essentielles à la mémoire et le comportement

méglangue : langue hybride cosmopolite parlée dans la capitale fédérale

mentisme : trouble cérébral où l'individu, sans le contrôler, défile pensées et images troublantes

neutronique : division de la physique nucléaire étudiant les interactions des neutrons dans la matière et ses réactions

nirvana : concept de l'hindouisme et du bouddhisme, alliant extinction, la libération, l'achèvement, le paradis

obsidienne : roche d'origine volcanique d'un noir de jais, mais pouvant avoir différentes couleurs

Polygraphe : détecteur de mensonge, aux fins d'enquête déduisant physiologiquement des réactions

salicorne : cornichon de mer, plante

Saros: périodicité lunaire de 18 ans et 111 jours où le soleil, la terre et la lune reviennent à des positions similaires et où le cycle d'éclipses se répète

Sapientiaux : groupes de livres bibliques, sentences, psaumes et maximes

scavend : qui se nourrit de charognes

Smorgasbord : buffet, tablée suédoise remplie de poissons divers, hors d'œuvre

Vaticinateur : devin, personne prétendant prévoir l'avenir

soufreux: collecteurs de soufre

Technomorphes : hybride technologique de l'humain et les différentes formes qu'il peut prendre

Transgène : gène ajouté ou remplaçant un autre dans le patrimoine génétique d'un vivant

zygote : individu insolite et bizarre qui cherche à se faire remarquer



Hier matin, mon cher, mon téléphone satellitaire a fonctionné. Ne me demande pas comment, mais il a fonctionné. Je regardais le coucher de soleil adossé à la mesure. Il a sonné. J'ai d'abord cru que je rêvais. Je suis allé le chercher. Je me sentais tout ankylosé, d'être resté prostré si longtemps. Tu sais, j'ai été incapable de le retrouver. Il était soudainement aphone. J'ai fouillé partout, partout. Je n'entendais que ces satanés moustiques, et les saccades des vagues qui sonorisent le silence. Je ne me souvenais pratiquement plus de son existence et encore moins de l'endroit où je l'avais mis. Rien. Un tour des moustiques peut-être. Je l'ai supplié de sonner. Mais il ne voulait pas. Dire qu'on aurait d'abord inventé le téléphone pour transmettre l'opéra. Il était redevenu muet, vivant, mais muet. Muet, comme ces faux cellulaires que paraît-il certains achetaient au début du siècle dernier pour frimer, à l'époque où les vrais étaient encore rares. Ils clignotaient, sonnaient, mais ne servaient qu'au décorum de complexés faisant mine de converser et d'entretenir une trépidante vie sociale. Comme eux, j'ai senti ma solitude, jusqu'au tréfonds de mon être. Ce contact avec l'ailleurs m'avait ramené à la réalité. Comme le captif me manquait. Il n'avait pas dû aimer la fin de mon histoire. Je me souviens que deux fois de suite, cette soirée-là, il m'avait regardé bizarrement, comme il ne l'avait jamais fait auparavant. Pour une des rares fois qu'il assistait à notre tête-à-tête, il était tombé sur le dialogue cruel où je lui demande de me donner le remède. Il n'a jamais digéré, je crois, que je puisse y affirmer que je le tuerais s'il ne s'exécutait pas. Mais c'était du bluff, une histoire, comme tout le reste d'ailleurs. Il n'a pas cru cela n'est-ce pas, tu ne m'en as pas cru capable toi non plus, j'espère ? Remarque, avec l'âge, on peut avoir différentes attitudes devant la fougue ou devant l'imagination débridée. Maintenant, je me sens si seul, même si tu es là mon ami, mon frère. Écoute-moi donc encore. Je sais, je sais. On n'a pas deux langues et une oreille, car on doit

plus écouter que parler. Laisse-moi quand même continuer, car parfois, j'ai bien l'impression que j'ai une seconde langue qui pousse. Humm deux langues, ça fait plutôt langue fourchue. Plusieurs langues alors, à moins que ce ne soit que la même qui pousse. Ce serait pas mal, je pourrais faire comme l'Okapi me nettoyer l'oreille avec, et disparaître avant l'alerte. De toute façon, ici je suis bien caché. Heureusement que tu es là, il n'y a que toi qui es capable de m'endurer. Je me souviendrais toujours de ton arrivée, alors que j'étais dans l'adolescence. Tout délicat et tenant à peine debout, tu as brisé ma solitude sur cette île, comme un clown dans une pension de vieillesse. C'est terrible une pension de vieillesse parfois. Déshumanisée, la société moderne a inventé la garderie, au début et à la fin de la vie de ceux qui ne produisent pas. Et elle tente de les y égayer par tous les moyens. Moi, je n'ai pas connu la garderie, et j'espère que je ne connaîtrais pas la pension non plus. On dit que votre espérance de vie est plus courte que la nôtre, mais parfois, je me demande si je te survivrais. Enfin, on devrait peut-être s'éteindre ensemble, comme ça au crépuscule, partir avec le soleil vert. Comme je me sens seul, malgré ta fidélité. Ma solitude m'apparaît pesante comme un manteau mouillé. Ne trouves-tu pas que l'air est plus saturé d'humus que d'habitude, et qu'il se heurte à l'azote de la mer ? Tu dois mourir d'envie d'aller te tremper dans l'eau. Ne te fie pas à l'eau calme, car les eaux calmes sont les plus profondes. Ah, cette mer, elle nous envoûtera toujours ! Image féminine, maternelle, matricielle du placenta, royaume de l'eau. C'est là que l'eau rumine sa vengeance. L'eau domptée par l'hydraulique médiévale, la vapeur industrielle et maintenant le rêve d'un or bleu épuré joue les captives, pour mieux se venger des outrages endurés. Cette eau de mer, que j'observe les yeux mi-clos, absorbe si langoureusement les lumières. Contemple ces ricochets d'azur où quelques reflets trahissent les ébats de nymphes et de leurs invitées. Ce sont des naïades venues de loin. Tu peux parfois les apercevoir onduler, si tu sais voir, sans regarder. Le plus souvent on ne peut que deviner leur clapotis, car tout est ralenti et silencieux. Ce silence, ce silence à entendre voler les papillons. C'est curieux, parfois, je me demande si je ne suis pas sujet à la paramnésie. Cette scène est la même que la dernière fois où ce téléphone a sonné. Comme maintenant, tout d'un

coup je sentis plus fort que d'habitude l'azote. Une brise s'était frayé un chemin dans la torpeur jusqu'à moi. L'odeur de la mer m'apparut plus vivifiante, et je me mis à aspirer à pleins poumons, si longtemps et si fort à en avoir le tournis. J'avais dû rêver, avais-je bien entendu sonner. Je me suis mis à chercher le cellulaire frénétiquement, mettant la pièce à l'envers. Tu sais où je l'ai retrouvé ? Là où j'avais commencé à chercher. Mon cher, il était enveloppé dans un mouchoir, lui-même enfoui dans une poche de côté de mon sac de voyage. Il y avait aussi un livre minuscule acheté à l'aéroport. Je me souviens en avoir feuilleté quelques pages, avant mon départ, dans la salle d'attente. Mais il y avait surtout, coincé au fond, dans l'arête du sac, mon vieux porte-bonheur, l'aiguillon de raie. Tu te souviens comme je te poursuivais avec, te piquant dès que j'arrivais à te frôler. Et toi qui aurais pu m'assommer, si chevaleresque, tu t'enfuyais toujours plus loin, en faisant des zigzags.

Je partis, ce jour-là, me coucher près du sac. Je n'en revenais pas. C'était l'un des premiers endroits où j'étais allé voir, quand j'ai entendu la sonnerie et il semblait ne pas y être. Comme par enchantement, le téléphone s'était révélé. J'ai ouvert de nouveau le sac. J'ai ouvert le mouchoir et je l'ai actionné. Il y avait encore de l'énergie. Ces piles de lithium-ion sont géniales. Peut-être que la sonnerie entendue n'était que le signal que la pile faiblit ? Je l'ai quand même mis au soleil pour qu'il reprenne quelques forces. Bien sûr, j'aurais pu prendre un appareil plus sophistiqué. Il doit bien y avoir cent ans que la miniaturisation a permis d'avoir des téléphones interactifs, permettant de voir et de se faire voir de son interlocuteur. Ils pouvaient déjà avoir toutes les fonctions d'un ordinateur portable. Aucun problème à *mixer* de la musique, faire de la vidéo numérique et transférer l'image devant soi, en trois dimensions, sur un écran, ou dans une pièce à parois holographiques. Ces appareils pouvaient reconnaître le son de nos voix ou notre écriture et en exécuter les commandes fidèlement, dictant littéralement à nos cerveaux quoi faire. Ils sont aussi plats qu'une feuille de carton, et aussi minuscules que malléables. Leur réseau intelligent, sans fil, était capable de localiser sur l'écran tous les biens et services dans un rayon de trois cents kilomètres. Ils pouvaient même se connecter aux caméras de surveillance routière pour opter pour la circulation la plus fluide. Différents services de

localisation sont assurés, quel que soit l'endroit où on se trouve sur la planète. Malencontreusement en retour, on se fait aussi géolocaliser à quelques centimètres près. Mais toutes ces prouesses technologiques n'avaient aucun intérêt pour moi. Je suis resté archaïque, je voulais seulement un simple téléphone satellitaire rechargeable à l'énergie solaire couplé au lithium-ion. Il est devenu si rare, si désuet, une vraie antiquité en somme. Je l'actionnais encore. Une faible tonalité retentit. Je composais au hasard mon numéro. Je dus me tromper, car il se mit à sonner, lointain. Je ne me souvenais plus de mon numéro. Normalement, ça aurait dû sonner occupé. Je recommençais vainement et il n'y eut plus aucune réaction. Était-ce la pile qui me jouait des tours ? Mais tant qu'il y a de la tonalité, il y a de l'espoir. Je l'ai alors posé sur mon bas ventre. À l'attente du moindre frémissement. L'opéra ! Ce serait insolite d'entendre de l'opéra dans ce trou. Qui avait pu m'appeler ? Et si c'était le captif ? Mais il n'a jamais eu ce numéro. D'ailleurs, peu de gens ont eu ce numéro. Je ne l'ai laissé qu'à deux ou trois endroits, dont, tout de même, le répertoire confidentiel d'*Intelsat*. Qui d'autre a eu ce numéro ? Qui a bien pu me contacter ? *Tessa* ? Oh comme je voulais soudainement que ce soit elle ! La seule copine que j'ai amenée ici. J'avais trouvé ses démêlures dans un recoin de la pièce où je l'avais installée. J'en ai fait un personnage de mon roman avec un rôle ambigu. Elle était ambiguë aussi dans la vraie vie, mais si sympathique. Je me mis à penser à son sourire, dérangé constamment par ces misérables moustiques, jusqu'à ce que le sommeil, ou l'un d'eux me terrasse.

Je me suis réveillé en sueur, sous le soleil de l'aube tapant par l'embrasement de la fenêtre. Le cellulaire avait glissé sur le sable et gisait sous mon flanc. Je le pris délicatement et regardais son empreinte dans le sable. Identique. Et si j'appelais l'empreinte ? Je l'ai nettoyée. C'est fou comme ce sable est fin. Il s'était insinué dans les moindres recoins. J'ai porté le cellulaire partout pendant trois jours. Puis, dépité, je l'ai remis dans son mouchoir, placé entre les pages du livre, et finalement dans le sac. J'étais désespérément seul, et c'était d'autant plus insupportable qu'à ces moments, on se sent plus responsable les uns des autres, comme de la nature environnante. Ces jours-ci, il a fait insupportablement chaud. Ce soleil et son chapelet de planètes, des jours comme celui-là,

pourquoi ne sort-il pas de sa galaxie pour aller divaguer dans l'univers ? Ah, si seulement l'interface symétrique de notre univers, le halo sombre, rempli comme le nôtre de matière et d'antimatière, pouvait de temps en temps changer l'effet de gravitation ! Les conséquences fantastiques d'une telle projection me préoccupèrent longtemps, me distrayant un bon moment de ma condition. Il faisait si chaud, que tous les grains de sable avaient l'air collants, comme s'ils allaient se liquéfier. Même les crabes, les moules et autres bigorneaux faisaient la sieste. Goutte à goutte s'écoulait la mer, dans le bras de l'archipel. Goutte à goutte, l'eau modèle tout ce qu'elle touche. Même les gouttes de sueur sur mon front avaient l'air plus salées. La mer est en moi. Elle me possède, je la transpire en osmose. J'aurais voulu courir à elle, me rafraîchir, mais j'étais si fainéant et encore plus amorphe qu'elle. Dédaigneuse, elle n'avait pas même envie de m'envoyer un crachat d'écume. Je me sentais, désespérément, en train de figer dans le sable. Pas comme un sable mouvant, mais juste assez aspirant pour me confiner là, comme une partie du décor. La mer restait tout obstinément amorphe et, tel un monstre, digérait imperturbable. Lasse et cadencée, elle exhalait des nuées de vapeur au loin. Derrière, aussi loin que mes sourcils pouvaient se soulever, l'horizon était d'une rigidité cadavérique. Vautré sur l'arête ombragée près de la cabane, je regardais donc tantôt le varech à la lisière de la plage, tantôt le milieu de l'océan huileux. *Kilynlya*, l'île maudite méritait bien son nom. Si elle avait été peuplée en cet instant, elle serait tout aussi silencieuse. Les superstitions, ses marais et leurs moustiques, les ouragans, ses volcans, ses terrains accidentés et dangereux l'ont rendu peu fréquentable. Ses anciens habitants vivent maintenant parkés sur le continent et le reste de l'archipel. Ils découragent par tous les moyens quiconque souhaite s'y établir, en dehors du captif et des siens bien sûr. Moi, je m'imaginai, dans des moments comme cet instant, que l'île est peuplée. J'interpelle mes voisins et j'interprète les cris des animaux et du vent comme des réponses. Au début, je trouvais ça ridicule, mais c'est surprenant comme on peut converser. C'est thérapeutique contre la dépression, tant qu'il n'y a pas vos semblables qui vous traitent de fou. Beaucoup d'autres êtres vivants réagissent aux stimuli. Il suffit de créer l'habitude. Les macaques, les oiseaux

et les grenouilles sont mes plus fidèles interlocuteurs. C'est exagéré de dire qu'on communique, mais il se passe tout de même quelque chose. J'imites leurs sons et ils réagissent. Je dialogue aussi avec mes fantômes, même s'ils n'existent pas. Je fais parler dans ma tête tant d'illustres personnages et j'assume mon imagination bizarre. On en a enfermé pour moins que ça, tu me diras. Je me sens tout de même bien dans mon archipel. Je sais que les surêtres croient qu'eux vivent la *dolce vita* dans leurs archipels d'abondance et d'opulence. Que ces archipels soient sur terre ou dans l'espace, ils n'égaleront jamais celui-ci. Je sais aussi que les classes moyennes s'accrochent aux plateformes continentales et aux mers intérieures, avec la hantise d'être aspiré vers le courant. Ce courant qui draine inexorablement vers l'océan. Oui, je sais, je sais que l'océan de misère c'est pour tous les autres. Mais les surêtres ne pourront pas imiter ce monde parfait qu'est mon petit univers. Archipel-océan ou oasis-désert, peu importe. Ici au moins, je sais que je ne suis pas captif de leur phare, mais d'un autre, bien plus puissant qu'eux. *Ayel*, mon seul et vrai maître, une redoutable force tranquille. Eux, leur force, c'est quand ils se ruent et convergent dans les mêmes endroits, là où la frénésie de la croissance, de leurs marchés et de leurs consommations les agglomère, les cristallise. Une nébuleuse d'archipels et leurs satellites qu'ils prétendent mondialisée. Ils y sont si assistés et donc, pour cela, ils sont bel et bien vieux ne leur en déplaît. Je les plains, momies ambulantes.

Ce jour-là, je marmonnais donc ce genre de pensées et ce type de dialogues. Je tentais de discerner des réponses chuchotées. Les fantômes semblaient eux aussi amorphes ou fatigués. Ils ne devaient pas aimer le thème de mon propos. Je pestais contre notre ère post-technologique qui n'avait plus de vision sociale et si peu d'imagination. Je pleurais l'utopie assassinée. Une société sans vision du monde sans rêve collectif est appelée à s'éteindre. Je leur disais que nous étions tous dans une prison, mais que dès qu'on en prenait conscience on était un peu plus libre. C'est pourquoi, on était aussi libre de la réintégrer, que de continuer à tenter de lui échapper. Dans ce dernier cas, on cherche désespérément ses semblables afin de se consolider et d'aller délivrer les autres. Mais, même si on en trouve une poignée qui nous ressemble,

on ne peut libérer les autres s'ils ne sont pas libres dans leur tête. C'est pourquoi la révolution demeure nécessaire, quoiqu'impossible, et donc nécessaire. Vois-tu, la révolte est facile, c'est pérenniser la révolution qui est laborieux et totalitaire. Une fois le système renversé, soit le peuple soutient la marche forcée, et lui en intime le rythme, soit un élan volontariste, des dirigeants, tente d'entraîner le peuple. Celui-ci devient de plus de plus intolérant et critique. C'est que sa libération économique, politique, psychologique, culturelle et spirituelle apparaît de plus en plus lourde à la génération des révolutionnaires. Ils réalisent que ce n'est pas elle qui bénéficiera des retombées de la lutte. De l'hostilité de l'environnement extérieur, comme des frustrations de l'élite dirigeante jaillissent alors les contradictions, les convoitises et les luttes de pouvoir. La tragédie se corse alors et la révolution se repaît cruellement de ses enfants. Je suis conscient de tout cela et je persiste à jouer l'« intellectuel-masse » d'arrière-garde. Je ne sais pas comment te dire, c'est plus fort que moi cette obsession organique de la révolution. À la limite, c'est irrationnel, une sorte de sentiment de participer à une œuvre grandiose pour la liberté et pour la justice. Mais en même temps, lorsque vous vous y attendez le moins, ces valeurs se liguent contre vous pour vous priver de leurs attributs. Un paradoxe que l'on justifie au départ par le mot sacrifice, puis par l'habitude et enfin par l'admission que c'est une seconde nature de la révolution. C'est cyniquement absurde.

Dégoûté, je me remis ce jour-là à scruter les fantômes dans les nuages alors que des sillons de lumières s'y infiltraient, et je revenais sur mon nombril. Un temps fou avait dû passer car la marée était montée. La mer s'était réveillée, verte grisée et avec des rouleaux plus rythmés... Elle ne s'assoupit jamais longtemps. Le choc des vagues sur les rochers, métronome d'écume me berçait. J'avais soif, mais j'avais la flemme, de me lever pour boire. Et toute cette eau en face de moi. Tant d'eau qui altère et qui ne peut me désaltérer. Il y a des rumeurs qu'on va envoyer sous peu une plateforme pomper au large une source marine d'eau douce. À cent kilomètres d'ici, il y a déjà un forage en opération. Il alimente un *pipe-line* d'une compagnie qui embouteille vers le mégaloensemble. Mes paupières étaient lourdes comme des

coquillages, mais je n'avais plus sommeil. À force de regarder le miroitement des lumières sur l'eau, j'eus l'impression de voir passer un train au loin. Ah, ah, un train à vapeur, qui passe à toute vapeur. La berlue, ou la mue-méninges, comme on dit ici, commençait à faire son effet. Il n'y a donc pas que dans le désert qu'il y a des mirages. L'eau, immensité immobile aux déplacements constants, circularité infinie qui vient de partout et va partout, demeure la voie. Et une fois de plus, elle m'égarait. J'aime bien cette torpeur, où au fil des intervalles des sentiers de l'eau, la longueur des sens nous déconstruit le réel, où nous le signifions de façon si sublimée et fantasmagorique. La vie est le reflet de ce réel. Elle n'est pas ce que l'on croit. La vie est faite de mort, comme le va-et-vient incessant des vagues.

Je me souviens parfaitement que c'est dans ces circonstances que ma vie bascula. Te l'ai déjà raconté ? Sans doute, tu permettras que je te le raconte de nouveau, en prenant encore à témoin cet appareil. Ma vie bascula, lorsque je vis donc se matérialiser ce mirage. C'était ce maudit jour de mousson. Au soleil lourd avaient fait place de sombres nuages graves. Je ne les avais pas vus venir, mais une brise lente et déterminée les avait placés devant moi. Le soleil devait bien essayer de se faufiler, mais ils nous tenaient en respect. J'en ai profité pour alléger mes paupières et me préparer de quoi manger. J'étais revenu m'asseoir au même endroit. À peine avais-je commencé à entamer mon repas, que d'un coup, le soleil creva la densité de leur masse compactée. La lumière éblouit toute la façade de la mer devant moi. Comme la levée de rideau d'une tragédie. L'inimitable saccade de l'eau semblait elle même tétanisée. Je revis alors mon mirage, puis il s'estompa et un long moment passa, alors que je me frottai les yeux. Puis, comme par enchantement, alors que je me morfondais sur ma solitude, et que le soleil s'éclipsait, exténué derrière un nuage épais comme un mucus, une frêle embarcation se profila toute agitée dans le bras de mer. Celui-ci s'était tout d'un coup animé, comme s'il se disait « enfin quelque chose à faire ». Je me disais bien, me dis-je, en me redressant, que j'avais vu quelque chose. Mais la chose disparut vite de nouveau derrière un îlot, comme happée par l'immensité bleue. Je crus à un plaisancier égaré. La mer se manifestait comme si elle cherchait à m'alerter du

- Que faites vous donc Monsieur ?
- Je plante des chaussures pour éloigner les dinosaures.
- Mais il n’y en a pas ici
- C’est normal, puisque j’ai planté mes chaussures.

Il se rassit par terre. J’attendis longuement, observant aux alentours. Un autre monsieur à l’air loufoque et jovial, dans la cinquantaine, entra dans le jardin. Il m’observa de la tête aux pieds, me salua de la main et me fit signe de le suivre à l’intérieur. Il me regarda fixement, puis parcourut brièvement mon dossier, en allumant constamment sa pipe. Il me demanda calmement :

- Avez-vous déjà séjourné dans un asile Monsieur ?
- Je ne suis pas fou. J’ai perdu la mémoire. Je rêve, des cauchemars, surtout depuis que je suis ici, c’est tout.
- Quel genre de cauchemars ?
- Je coule avec un cheval, il essaye de me sauver, mais je coule. Je me réveille en sueur avant d’arriver au fond, et avant de recevoir le cheval sur la nuque. C’est comme une chute dans le vide et une compression à la fois. C’est déstabilisant... c’est...
- Oui ça doit. Pour le cheval aussi d’ailleurs. Mais c’est une histoire de fou, ça mon brave. Connaissez-vous celle-là. Deux fous conversent. Le premier dit : « c’est au pied du mur qu’on voit le mieux le mur, va voir au fond du jardin si le mur est bas qu’on puisse s’évader ». Le second part et revient en disant. « On ne peut pas s’évader, il n’y a pas de mur ». Lequel est le fou, selon vous ?
- Je ne sais pas Docteur.
- Moi non plus, mais je crois que le fou c’est le mur. Enfin... Et si on essayait l’hypnose, hi hi hi, si on essayait l’hypnose et la kinésiologie, ça vous dirait ? Ou vous voulez croupir là-bas, comme vos congénères ? dit-il en inclinant malicieusement la tête vers la sortie.

— Ki quoi ? Heu l'hypnose alors, bredouillais-je.

« À la bonheur ! Venez alors mon brave, je suis le Professeur *Hagan* » dit-il, en refoulant comme un paquebot sa fumée âcrement parfumée.

Son bureau était curieux et sentait la cendre froide. Bienvenue au *Smorgasbord* s'écria-t-il en gloussant, ici on sert de tout. L'immense bureau était rempli de trophées, d'affiches et de centaine d'accessoires hétéroclites. Avaient-ils été laissés par ses patients ? À moins qu'il ne les collectionnât pour ses expériences. Je m'attardais sur un crâne d'éléphant, puis sur des coquillages dans un aquarium vide, en passant par des bâtons de golf aux manches fichées dans une chaise, des préservatifs multicolores dans un vase, plusieurs pots de confiture remplis de babioles, un martinet plutôt dégarni et un pistolet d'enfant. Le docteur *Hagan* avait un tic, une sorte de tremblement de la lèvre supérieure vers la gauche qu'il accompagnait d'un rictus souriant, comme pour s'en excuser. C'était fréquent, bref, machinalement rapide mais toujours inattendu. Il me parla rapidement en se relevant les manches :

— Intéressant la kinésiologie. Vous verrez, hi hi hi. Certes, il y a des machines qui font ça maintenant, mais moi je fais ça, au toucher, après les séances d'hypnose. Le corps garde en mémoire toute votre histoire, depuis votre naissance, voir avant ça, hi hi hi. Avec le test musculaire, la kinésiologie permet d'accéder aux zones qui ont gardé en mémoire les événements traumatisants. Mais avant d'en arriver là, il faut hypnotiser. Hi hi hi..Tendez la main mon brave et gardez là rigide comme ça, là, la plus tendue possible, là comme ça, bien ! On dirait que vous avez déjà fait ça. Elle est tellement tendue que vous ne pourrez la déplier ensuite. Vous la sentez lourde, n'est-ce pas. Sentez les picotements, les tremblements, elle est lourde, ankylosée, vous ne pouvez, ni la soulever, ni la plier. Voilà très bien. Vous ne pourrez pas la plier. À moins que je ne vous le demande. Voilà... gardez-la tendue.

— Je vous dis que je ne suis pas fou, je peux très bien plier ou déplier mon bras, je ne suis pas fou.

— Je ne vous dis pas que vous l'êtes, je veux vérifier si vous êtes hypnotisable, c'est tout. Ce n'est qu'un test. Détendez-vous. Voilà. Bon

concentrons-nous. Reconnençons. Serrez le poing. Gardez le bras droit, ferme et bien tendu et ne le dépliez surtout pas, faites plutôt le contraire. Tendez-le, s'il se raidit, s'alourdit. Sentez-le, comme une canne tendue. Voilà très bien.

Un long moment passa, pendant lequel je l'entendais farfouiller dans ses papiers et dans sa mallette. Je me concentrais sur mon bras, et lui il anticipait ou justifiait mes réponses.

— Docteur j'ai mal au bras et j'ai des fourmis dans les doigts.

— Ce n'est rien mon brave, c'est juste que vous commencez à ne pas pouvoir plier votre bras, c'est normal. Vous allez le sentir de plus en plus lourd et de plus en plus raide, comme une barre de fer. Je suis hypno-analyste vous savez. J'utilise la méthode cathartique depuis trente ans. Hi hi hi. C'est de la psychanalyse et de l'hypnose, hi hi hi.

— Je peux plier mon bras, je ne suis pas fou !

Il se planta devant moi et me dit impérativement :

— vous n'êtes plus capable de plier votre bras, il est lourd et rigide.

Je le pliais. Il était un peu ankylosé, mais je le pliais et le dépliais, avec des picotements qui trituraient tous mes doigts. J'avais une irrésistible envie de lui asséner sur le crâne ma poignée de fourmis tenaces et me ravisais vivement, de peur qu'il n'ait lu ma pensée. Il haussa les épaules et partit se rasseoir. Il ralluma sa pipe, en même temps que son tic, et dit :

— Votre moi est délicat, sensible. Vous résistez et n'êtes pas très coopératif. Vous avez subi un traumatisme crânien sévère qui vous a dérangé, mais on peut arranger ça. Il faut que vous me donniez l'information que vous n'êtes plus capable de donner en état de veille, vous comprenez ? Et à ce moment-là, en revenant sur vos rêves, sur vos souvenirs dérangeants et conflictuels, on se fraiera un chemin vers la restructuration de votre personnalité. Il faut se prêter de bonne grâce à l'exercice. Décontractez vos mâchoires, décontractez-vous. Voilà !

J'attendis, observant son front perdu dans ses papiers. Je ne sais pas ce qu'il cherchait, mais visiblement, il faisait sa routine tout en cherchant son papier. Il levait alors, avec attention, son regard sur moi pour évaluer ma décontraction. De temps en temps, sa tête se relevait pour son rictus et replongeait dans son fouillis. Je résolus que je décrierais ma personnalité à chacun de ses tics. Je relâchais donc ma mâchoire à chaque fois davantage, desserrant l'étreinte de mes mandibules dès qu'il relevait la tête et grimaçait. Je me pris au jeu. Il m'interrompit, sans me donner la joie d'essayer encore une fois.

— Alors jeune homme, on refait l'exercice ?

— Ecoutez lui dis, je suis fatigué, éreinté, je ne sais pas ce que vous me racontez. J'ai sommeil et je veux m'en aller d'ici. Je ne suis pas fou. Je ne veux pas me prêter à cet exercice, je suis fatigué, confus mais pas fou !

— Mais votre rêve obsessionnel ? Votre amnésie ?

— Je n'ai jamais dit qu'il était obsessionnel. Je me souviens de certaines choses, je dois être troublé par les médicaments et les traitements de choc de votre satané hôpital, c'est tout. Foutez-moi la paix, je n'ai plus envie de jouer au cobaye. Laissez-moi partir.

— Nous pouvons trouver un palliatif à vos angoisses, saisir dans votre subconscient l'origine de l'obsession, retracer des pistes de votre identité.

— Mais de quelle obsession parlez-vous. Charognard de l'oubli, allez-vous me laissez repartir bon sang, je n'ai pas besoin de vous, c'est vous qui avez besoin de moi. Vous n'avez pas le droit de me séquestrer.

Docteur laissez moi partir, je n'ai rien à faire ici. C'est une méprise, un accident. Je n'ai pas d'obsession. La vie est injuste...

— Imaginez la mort. Allez, ça arrive à tout le monde, une méprise, un accident » dit-il en riant et en sonnait sur un bouton sur la table.

« Je n'ai pas que ça à faire, espèce de zygote » enchaîna-t-il froidement.

« Débarrassez-moi de cet énergumène » tonna-t-il. « Il ne faut pas scier la branche sur laquelle on est à scie, ah ah ah à scie, hi hi hi ».

Il se leva bruyamment, mit hilare sa tête et son avant-bras sur sa fenêtre, revint prendre sa pipe alors que faisaient irruption les deux armoires. Sans résistance, je laissais les deux infirmiers se saisirent de moi et me sortir par les aisselles. Je voyais petit à petit disparaître le front du docteur et sa foule d'objets insolites. Je n'eus pas le temps de revoir son tic. Les brutes me remirent à l'envers à destination d'une autre aile, juste au moment où je croyais qu'il l'aurait eu. L'un dit :

— Penses-tu que le docteur est encore saoul ?

— Je ne sais pas, il peut tout se permettre, c'est une sommité.

— Mieux vaut un ivrogne reconnu, qu'un ivrogne anonyme » abonda l'autre.

On parcourut d'interminables couloirs blanchâtres et déserts. J'ai eu froid un moment et pourtant je suis. Le couloir s'arrêta devant une porte épaisse et lourde, où l'un d'eux cogna.

« Mettez-le avec les rebuts du Professeur *Hagan* » dit-il, ironiquement, à une infirmière poilue aux oreilles.

C'était une géante, style sportive. Elle me serra la main d'une poigne de fer, et me fit entrer. Elle me fit revêtir une blouse. Elle me montra ma chambre, les toilettes. Je m'y attardais au miroir. Excédée, elle frappa fort à la porte et ouvrit. Puis, on prit un couloir et soudain elle ouvrit une petite porte. « Voici votre groupe monsieur, à bientôt » me dit-elle .

Des rebuts du Docteur étaient dans une bruyante salle. Chacun s'affairant à quelque chose, souvent silencieusement ou alors marmonnant, en se parlant ou en hurlant à des fantômes. Leurs blouses mauves me firent prendre conscience de la mienne. Elle était plus mauve, sans doute parce que plus neuve. Certains avaient remarqué mon arrivée et s'étaient rapprochés prudemment. Je restais calme et n'osais toujours pas faire un pas de plus. Ils m'encerclèrent calmement. Je tournais la tête, implorant l'infirmière. Elle n'était vraiment plus là. Une éternité

passa. Devant l'air béat d'un jeune homme qui bavait, en me regardant fixement, je fondis chaudement en larmes. Aussitôt, une dame, aux cheveux hirsutes et chauve sur une tempe, me mit tremblante la main sur l'épaule. Elle me demanda : « Vous, vous êtes artiste, ça se voit tout de suite. Il faut rendre à César ce qui est à ces arts » Puis, elle éclata d'un rire cristallin. Hoquetant, je sentis une autre main sur mes cheveux, alors qu'un nain se mit à crier, vociférant devant moi des mots incompréhensibles, tout en mimant une scène que je ne saisis pas. Un homme, à l'air respectable, me fit comprendre en haussant les épaules que le nain vendait un dentifrice pour les poules. Un ventru, à la mine débonnaire, me serra la main et la garda longuement en la secouant mollement. Puis, il se ficha devant moi et entreprit de se racler l'aisselle et rapidement m'enduisit le nez de sa main moite et puante. Je tentais de m'échapper en me réfugiant vers une autre aile. Il y avait une colonne. Je m'y adossais, en m'y cachant. Il fallait que je sois seul. Être seul, c'est ne pas exister. Mais la paix fut de courte durée. Le même groupe se retrouva silencieusement devant moi, mais un autre quidam remplaça mon farceur malpropre. Il me souhaita la bienvenue et se présenta respectueusement comme l'abbé *Samueli*. Il dit une prière dans un recueillement total. Il sortit de sa poche un quignon de pain et s'écria déférent : « Alors il prit le pain, le rompit et dit : Passe-moi le beurre ! » La dame aux cheveux hirsutes qui le suivait comme son ombre fut pliée en deux par un rire irrépressible. Il y eut deux ou trois autres rires stridents. Puis, il y eut soudain un grand silence. Quelqu'un me caressait de nouveau les cheveux. Je me retournais. C'était un grand escogriffe à qui j'arrivais au sternum. Il avait le regard absent, et sa main continua à caresser l'endroit où j'étais, alors que j'avais fait un pas en arrière. Mis à part le comité d'accueil qui, en passant, était réellement une bande de copains bouts en train qui adoraient les blagues, j'ai des souvenirs désagréables de cet endroit sinistre. En même temps, je sais que certains de mes camarades d'infortune m'y prodiguèrent les seules marques d'affection spontanées dont je puis me remémorer. J'ai un impérissable souvenir de l'un d'eux que tous appelaient *Détritus*. Il était sale, refusait de dire son vrai nom ou, comme moi, ne s'en souvenait pas. Étrangement calme, on entendait sa voix seulement

lorsqu'il hurlait. Ça n'arrivait que lorsqu'on le molestait pour prendre une douche ou se faire tondre. *Détritus* m'avait adopté. Il ne parlait jamais, me tenait compagnie silencieusement. Nous dialoguions par regards, fuyant les bruyants et les vicieux, nous réfugiant dans notre gamelle ou notre sieste. Le Directeur passait irrégulièrement voir les patients, escorté d'infirmiers. C'était un homme de taille moyenne, avec d'immenses oreilles décollées. Il se tenait comme un pingouin, car il gardait constamment ses mains dans les poches de son sarrau. Je n'ai jamais su son nom. Il m'avait froidement regardé le premier jour, avait marmonné quelque chose à mon sujet, à un interne qui l'accompagnait. J'avais bien essayé de comprendre ce que l'interne avait répliqué, en se penchant vers son oreille, mais j'avais été distrait par la taille de cette dernière. Je me souviens qu'il me fit grande impression une fois où, alors que nous étions dans la cour centrale, l'un des patients réussit à monter au balcon du cinquième étage. De là, il menaçait de sauter dans le vide et de s'envoler. « Venez, approchez, je vais enfin m'envoler, je vais m'envoler » disait-il, debout sur le rebord du balcon. Le Directeur s'était frayé un chemin dans la foule de patients, qui attendaient le cou levé, le menton droit. Il avait demandé le silence, puis avait crié, les mains dans les poches. « Tu sais, tout le monde sait sauter et atterrir. Le plus difficile, c'est de décoller. Montre-nous plutôt, si tu sais faire ça ! ». Il y eut un suspens, à couper le souffle. L'homme redescendit peu après, penaud, mais disposé à prouver son savoir-faire. Hélas les infirmiers lui appliquèrent un rayon tranquilisant, sans qu'il ne fit un geste. Le Directeur, tourna le dos, haussa les épaules qui touchèrent presque ses oreilles et repartit prestement, les mains dans les poches. Je crois que je l'ai admiré et détesté à la fois. J'ai dit à *Détritus* : « Tu vois, le Directeur, il doit être capable de décoller tout en gardant les mains dans les poches ». *Détritus* se mit à rire. Il riait si rarement que d'autres accoururent. On répéta la blague. Elle provoqua une grande hilarité. J'étais persuadé d'une chose, dès mon arrivée ici. Il n'y avait pas que des fous et des folles ici, ou en tous cas, beaucoup semblaient l'être plutôt devenus en y séjournant. Que de visages souriants ou crispés, d'oisiveté affairée, de révoltes cassées, de mémoires vides. Les jours passaient, intensément affolants. Mais je n'ai jamais été aussi lucide. Je voyais bien ce qui leur

était arrivé, m'acheminant irréversiblement vers leur destination sans retour. Il y avait heureusement quelques prisonniers politiques parmi les résidents comme ils se désignaient. C'était d'anciens détenus d'opinion qui avaient disjoncté pour la plupart, mais aussi d'autres, plutôt rétifs, qu'on avait envoyés ici sans escale. On les reconnaissait facilement. C'était soit les plus bavards, soit les plus secrets, mais en tout cas les plus meurtris. Ils avaient le plus conscience de ne pas être à leur place, ils avaient plus de conscience tout court. Il y en a qui sont devenus fous en séjournant ici aussi. Pour un groupe d'entre eux, j'étais un objet d'intérêt. De temps en temps, ils venaient me poser des questions sur mes allégeances, sur la situation que j'avais laissée dehors. Mais mon amnésie ne fit qu'ajouter à leur scepticisme et ils perdirent leur intérêt pour moi, alors que le mien grandissait. Ils arrêtaient de parler sitôt que je m'approchais, me prenant sans doute pour un agent double ou je ne sais quoi d'autre. Cela m'embêtait beaucoup, car ils discutaient souvent de choses intéressantes, sur lesquelles j'aurai souhaité dire quelque chose. Mais quand j'essayais de le dire dans ma tête, je n'en étais pas capable, comme paralysé. Une pensée fuligineuse qui me rebutait autant qu'eux. Alors ils changeaient de place, me fuyant constamment. Moi aussi j'aurais aimé en faire de même. Une infirmière m'apprit qu'il y avait dans l'enceinte d'autres politiques, plus rétifs. Ils étaient confinés dans des ailes plus closes, en solitude permanente et traitements spéciaux. Eux, si je pouvais les voir, peut-être m'accepteraient-ils ? Il y avait en tous cas un halo vide de monde devant leur aile du bâtiment aux couleurs défraîchies. Comme si tous ces insensés avaient bien conscience qu'il valait mieux ne pas trop s'en approcher. Moi je m'en approchais souvent candidement et essayais d'en repérer une vie quelconque. Mais il était silencieux comme une morgue. Peut-être est-ce pour cela que j'aimais m'en approcher, parce qu'on y avait un silence apaisant et déroutant à la fois. À ce moment-là, *Détritus* me faussait compagnie. Il disait non violemment de sa tête et allait se réfugier sous un escalier. Il s'y recroquevillait en chien de fusil. D'autres pensionnaires étaient des toxicomanes impénitents qui avaient disjoncté, comme on disait ici. Ils aimaient s'attrouper autour de cet escalier. Souvent ils l'embêtaient. Aussi ne le laissais-je jamais longtemps tout seul.

Nous étions tous sous la tutelle de l'office de l'hygiène mentale. Une de ses délégations effectuait une visite hebdomadaire, s'assurant de l'évolution et de la surveillance des patients. Elle était conduite par une dame hystérique, autant que je m'en souviens. Elle arrivait toujours après la séance d'autosuggestion, mettait des gants rouges et ajustait ses lunettes. Nous étions, au cours de cette séance, sanglés, sous médication, avec un casque d'écoute sur la tête qui nous infiltrait un message reconstituteur d'identité, et selon les cas, la fameuse méthode révolutionnaire. Cela était tout aussi douloureux que les faradisations. Elle nous regardait méticuleusement, ajustant constamment ses épaisses lunettes et demandant à voix basse et à grand renfort de gestes, des informations au personnel. Moi, je ne me souviens que vaguement de ce que l'on tentait de m'inculquer, ayant opté pour une résistante permanente, avec l'énergie du désespoir. Pour un patient, j'étais pour le moins impatient et j'eus la chance de ne pas y séjourner trop longtemps. Un des médecins en poste se livrait à toutes sortes d'expériences. Je l'entendis même dire, en riant, qu'il avait fait composer un poème à un épileptique pendant sa crise. Au bout de je sais combien de jours de son traitement neuropsychiatrique, je retombais gravement malade et fus transféré d'urgence dans le premier bâtiment.

Ma cachexie ajoutée à leurs « sévices » m'avait mis au bord de l'agonie. Je ne sais pas combien de temps j'y passais. Je me suis réveillé, une nuit, dans une chambre à huit lits. C'était dans une aile de l'hôpital que je ne reconnaissais pas. Sur ma table de chevet, il y avait une petite enveloppe contenant mon aiguillon de raie grise. Je ne savais qu'une chose c'est que cela m'appartenait, sans que je puisse pour autant dire ce que c'était. Je m'endormais en le serrant dans la main. Complètement perdu, je me réveillais, me rendormais, me réveillais en sursaut. Je voyais souvent hébété, comme à travers un voile, mes co-chambres sans en reconnaître aucun. Je rêvais de blouses mauves dans la mer qui coulaient comme des méduses. Je rêvais de moi en funambule, fuyant en éperdues poursuites deux pachydermes en blouse blanche armés de clystères. J'ai rêvé aussi d'un cheval qui voulait tout le temps m'hypnotiser. Le reste du temps, je me demandais si j'allais mourir, pourquoi et pourquoi pas, cherchant, dans la lueur des yeux

« Moi aussi je me souviens de toi adolescent, on est donc quitte. Allez, laisse tomber Lasmo, c'est déjà compliqué de penser au passé. La guerre et la misère nous ont séparés. La famille n'existe plus et nous sommes seuls, mais nous nous sommes retrouvés par miracle. Voilà ! je me satisfais des gouttes de bonheur ». Je me demandais si *Beckaar* n'était pas fou, ou s'était inventé une histoire pour se consoler, pour avoir un compagnon à sa merci et pour briser sa solitude. Je me ravisais de ces pensées, car après tout, c'est lui qui m'endurait et j'étais à sa charge. Tout indulgent, il m'écoutait tentant de reconstituer mes souvenirs. Lui, il me parlait de sa famille, de la nôtre, de son patelin, le nôtre, de son père, le nôtre. Mais je ne souvenais de rien et plus il en parlait et plus j'étais persuadé que je n'avais rien à y voir. J'insistais. Je suis *Kder*, un rebelle, père d'une petite fille, qui est tombée malade. J'ai été battu, agressé, on m'a pris un organe. Je parle méglangue et j'ai vécu dans la capitale. Adolescent, je suis déjà venu dans la vallée, et j'y ai retrouvé *Esmonalia*. J'ai des bribes de mémoire, et elle se révèle plus langoureusement que le développement d'une photo dans une chambre noire. J'ai une identité. J'étais si persuadé de mon ipséité, que mes tourments pour retrouver ma personnalité m'apparurent un peu plus supportables. Sans doute, les relents des traitements commençaient à faire effet, à moins que ce ne soit l'affection de *Beckaar*. Je reprenais espoir, dès que des agrégats resurgissaient soudain, comme ça, au fur et à mesure que je pérorais. Toute la journée durant, je parlais tout seul. Pour la plupart des gens, c'était normal, la preuve que j'étais simplement fou, ou un traumatisé de la guerre. Mais moi j'accueillais des miettes, des caillots, des paquets de données et de souvenirs. Je faisais un effort surhumain pour réapprendre à être capable de retenir, de reconnaître, de me souvenir, de me rappeler. Je parlais, de tout de rien, chantonnant constamment en fixant un miroir, un fantastique entraînement amnésique. Oui, parler frénétiquement, se rappeler, puiser dans l'océan d'informations et brandir à chaque fois celle que l'on cherche ou qu'on découvre comme un trophée. Il fallait que je retrouve mon intelligence, mes connaissances, mon affectivité, mon imagerie mentale. Tant pis qu'elle ne soit pas intacte, émiettée et parcellaire. Pour *Beckaar*, mon délire, ma folie étaient une distraction après ses journées

de labeurs pénibles. Il trouvait que j'avais beaucoup d'imagination. « Maman avait vu juste, elle avait raison, tu as toujours eu beaucoup d'imagination *Lasmo*. Si elle avait été là, elle t'aurait convaincu de qui tu es et tu recouvreras la raison ».

J'ai toute ma raison. Je n'avais aucun souvenir d'une mère. Peu importe, je vivais, c'était le principal. J'étais ici une larve parmi les cafards, mais *Beckaar* m'aimait. J'étais son frère, et il m'aimait non pas comme une larve, mais bien comme son cafard de frère.

Les soufreux les plus à l'aise s'étaient installés près de leur entrepôt. Là était stocké le soufre rapporté des flancs d'un volcan immense qui dominait l'est de la ville. La soufrière était dangereuse. Elle servait néanmoins de gagne-pain à ces centaines de miséreux qui s'y tuaient pour un revenu de misère. Certains venaient du dépôt municipal où ils vivaient en permanence. Leurs enfants sont des *scavend* et, s'ils survivent, deviennent adolescents, des éboucleurs, contractions d'éboueurs recycleurs. Ici, tout le monde considérait que les droits humains étaient restrictifs et discriminaient les enfants, au niveau civique comme économique et social. Certes il y avait bien les droits de l'enfant, mais ils étaient considérés bourgeois et pour les privilégiés. Ici tous les mêmes travaillent dès qu'ils marchent. L'enfant était responsable, il naissait et s'il survit on lui demandait d'être utile. Il a peu de droits et surtout des devoirs. Il n'y a rien d'anormal de croiser des filles-mères à 13 ans, des préadolescents politisés capables de voter, ou des travailleurs avec autant de mois d'expérience que leurs boutons d'acné. Opprimés et redoutablement féroces entre eux. Ils sont pratiquement immunisés à tout. Ils disputent aux rats les restes des décharges grouillant de vers. Parfois, une ribambelle passait triomphalement tenant dans les mains des grappes de rats par la queue. Certains de ces éboucleurs trouvaient que le soufre était plus payant que le recyclage et venaient aussi se joindre aux soufreux. Les deux groupes de travailleurs se côtoyaient à l'infirmerie. Il y avait là, à l'entrée de la localité une équipe de médecins bénévoles et caritatifs, qui se relayaient pour s'occuper d'eux en priorité. Quand on y allait, il fallait bien reconnaître que l'immunité de ces gens est déficiente. La condition de tous ceux qui prolongeaient leur existence dans ces bagnes puants était pitoyable. La grande tente

où ils étaient installés était située à une centaine de mètres de la cabane de *Beckaar*. Elle avait, de là, l'allure d'une barque à la voile gonflée de vent. Quand on s'en approchait, on finissait par voir un petit écriteau. Fiché dans l'entrée, il désignait la tente comme « le radeau des médusés ». J'y traînais souvent et devins un familier. C'était aussi un carrefour de divers groupes communautaires et caritatifs qui venaient à l'improviste soulager cette misère infrahumaine. Beaucoup de ces organisations sont des usufruitières de nos malheurs. Mais toutes ne vivent pas de notre misère. Certaines, certes rares, étaient sincères et dévouées. L'une d'elles avait envoyé un médecin qui me trouvait sympathique et cultivé. Ce jeune médecin m'apprit que j'étais frappé d'amnésie, mais qu'elle régressait vite. En voyant ma paroi abdominale, il m'ausculta et s'enquit de mon état de santé. Je lui dis ce que j'en savais. Il me fit des tests et conclut que dans mon rein restant, des éléments cellulaires du néphron avaient considérablement augmenté de taille. Il m'estimait visiblement. Il me donnait des médicaments pour la vascularisation cérébrale et pour stimuler mes neurones ; du riz génétiquement modifié enrichi aux vitamines. Occasionnellement, j'avais même des bouteilles d'eau qu'il me demandait de boire en cachette, car il n'en avait pas pour tout le monde. Je l'aidais du mieux que je pouvais. Comme son personnel, il semblait surpris de mes connaissances médicales au fur et à mesure que je recouvrais de la mémoire. J'en étais surpris moi-même. Au début, ma propre condition était le plus clair du temps apathique. J'observais en silence, tous les faits et gestes des soignants. Dans mon imagination, je constatais que bien des fois j'avais les bons gestes d'assistance pour certains malades. À un moment, je m'étais convaincu avoir été médecin. Mais c'est plus de choses du ressort de la biologie qui m'apparaissaient quand je sondais mes connaissances. Pour moi-même, je ne réclamais aucune aide, je me contentais de m'asseoir à l'entrée, aidant parfois les patients à s'installer, ou portant leurs effets. D'un côté, les patients qui arrivaient ici étaient trop en piteux état pour que l'on s'attardât sur mon cas. Et de l'autre, mon petit bénévolat ne semblait déranger personne. Au contraire, après un temps, *Gunitier* le médecin en question m'accordait ses moments de pause. Il me donnait, avec une tasse de café, des vitamines et des stérols parfois. Il m'interrogeait souvent. Il était persuadé que j'avais dû au moins

être infirmier ou étudiant en médecine dans le mégaloensemble. Il me tendait un masque pour se protéger, puisque je tenais tant à rester parmi eux. Je le portais et il me regardait dans les yeux avec bienveillance en m'encourageant dans mes efforts de recherche. Puis il retournait vaillamment à la tâche. En plus de son soutien moral, ses pilules furent un solide appoint à ma pauvre alimentation. Les soufreux qui restaient trop longtemps sous la tente étaient surtout des mourants, qui venaient s'éteindre sur un lit pliant, dans un semblant de dignité. La plupart avaient des maladies pulmonaires, nerveuses, ou toutes ensemble. Ils y avaient aussi sporadiquement des cas de choléra, de dysenterie, de paludisme et de tuberculose. Tous les intervenants redoutaient la peste, ou une récurrence du B14 qui aurait pu définitivement achever cette humanité souffreteuse. C'est curieux tout de même, tous ces rats et pas de peste me dit un jour un infirmier volontaire. La peste devait elle-même avoir peur de séjourner en un tel enfer, répliqua un autre. De toute façon, sans les volontaires médecins, les fréquentes épidémies ne seraient jamais stoppées et surtout contenues à la zone des brumes. Elles déferleraient comme un éboulement sur la ville. C'est pourquoi ces organisations sont subventionnées et postées là avant tout. Beaucoup parmi les médecins volontaires qui venaient ici percevaient leur salaire de la confédération. Ils avaient tout de même une conscience sociale élevée. C'est ce qui explique que, malgré la surcharge de travail en bas, ils cumulaient les postes et montaient en se relayant de temps en temps. Ils en avaient aussi peut-être assez de traquer les indicateurs du risque d'infarctus, de soigner des cardiaques, de bombarder des cancers et de rattraper des victimes d'apoplexies. Toutes ces maladies résultant de mode de vie caractérisée par la haute pression sanguine, la malbouffe, la pollution, le stress aigu détonaient avec les maladies infectieuses d'ici.

Les camps de travail des soufreux dont provenaient leurs patients étaient pratiquement tous les mêmes. On n'y voyait que des jeunes hommes à l'allure vieillie, pâles et fatigués. Peu ou presque pas de femmes et rarement d'enfants. De temps en temps, un détachement de militaires, masque ou foulard sur le nez, les sillonnait à la recherche de rebelles. Mais les rebelles n'y auraient pas fait long feu. Il paraît qu'ils envoient, de temps en temps, des leurs s'approvisionner en soufre. Ils

fabriqueraient des sortes de dynamites avec des tiges de bambous. Le docteur *Guniter* m'a expliqué que depuis que leurs caches d'armes peuvent être détectées par les satellites, ils recourent à des techniques traditionnelles. Pièges divers, lances, flèches empoisonnées et ces fameuses dynamites, risquées pour eux-mêmes. Ces armes obligent les rebelles cependant au combat rapproché, ce qui serait de moins en moins possible d'ailleurs. Ces temps-ci, ajouta-t-il discrètement, les rebelles sont mal en point. L'Etat aurait reçu du mégaloensemble des mines intelligentes. Ce sont des mines qui se déplacent vers les cibles humaines par détection thermique. Elles se jouent des obstacles, se réinstallent dans des terrains déminés, ou à la place de celles qui ont déjà explosé. Elles se déplacent par bonds, roulent, s'enfouissent. Elles évitent aux soldats de l'armée régulière de s'aventurer dans les zones contrôlées par les rebelles. J'appris aussi que certains rebelles viennent se cacher et se faire soigner momentanément dans les abris dispensaires comme le nôtre. C'est pourquoi des patrouilles de soldats fouinaient jusque dans la tente médicale, où ils interrogent longuement le personnel, et scrutent les malades. Parfois, ils bivouaquaient même plus bas, un jour ou deux. Comme ce jour, lorsque je vis arriver une patrouille effectivement. Je bondis sur mes jambes, avec une énergie que je ne me connaissais pas, dis avec aplomb, en tendant la main à l'un des soldats :

— Bonjour je suis *Kder* le rebelle, le père de

Il releva sa visière et me regarda avec dégoût, de la tête aux pieds et haussa les épaules. J'en fis de même. C'était une armure ambulante, bardée de la tête aux pieds de gadgets et de protection. Je me demandais si sa combinaison, capable de détecter un gaz de combat, se fermerait à l'air puant qui sévit ici. Son dédain me fit davantage prendre conscience de mon identité. Le docteur *Guniter* s'interposa en marmonnant quelque chose, du genre, « c'est un malade mental, il divague ». Mon identité de rebelle était floue mais je m'y attachais passionnément sans raison. Mes habits civils étaient immondes, et n'avaient rien d'une tenue de combat. L'attitude de ce militaire ne m'avait pas dissuadé que j'étais un rebelle. Depuis ce jour, je harcèle davantage *Beckaar* et le

docteur *Guniter*. Je demandais tous les soirs à mon bienfaiteur, où sont les rebelles ? Il fallait que je les voie, que je retrouve les rebelles. Mais lui, souriait et dodelinait de la tête :

— Encore une de tes lubies *Lasmo* soupirait-il tristement, les mains sur mes épaules. Ne parle pas de ces gens-là ici, tu ne feras que t’attirer des ennuis.

Je me débattais alors en criant en larmes, je suis *Kder*, je suis *Kder*. Docteur *Guniter* lui était plus compréhensif. Je parlais ouvertement de la rébellion avec lui. Il semblait être au courant des moindres développements. Tout en chuchotant, il était surtout intéressé à savoir comment la rébellion pouvait gagner devant une telle armée ? Comment le noyau insurrectionnel entendait utiliser des conditions, de moins en moins réunies, pour un soulèvement urbain ? Certes disait-il, l’armée se bat contre un ennemi diffus, voire invisible. Ses troupes, bien dotées pour une guerre conventionnelle, sont démoralisées. De plus en plus, elles recourent constamment à la technologie pour éviter des pertes sur le terrain. La rébellion, elle, utilise quand elle le peut, des contacts rapprochés. Ça cause une grande mortalité dans ses rangs. Elle use d’armes vétustes et rustiques, comme des sarbacanes, des lianes en levier et toutes sortes de pièges efficaces et cruels qui ont l’avantage de ne pas être détectables par les satellites. Elle excelle dans le sabotage d’installations logistiques plutôt que stratégiques. Le docteur aimait répéter que la guerre était trop importante pour la laisser aux militaires. Il était constamment intrigué de savoir, si l’élite révolutionnaire était capable d’achever un tel combat. À toutes ces questions, je répondais dogmatiquement toujours la même chose, seule la lutte est la réponse. Et lui excédé répliquait : Mais encore ? Petit à petit, j’en vins à dialoguer presque naturellement avec lui. Mon discours de propagande fleurissait comme par enchantement, à sa grande surprise et à la mienne. Je m’animais à ses pauses café. Il m’écoutait, attentif, de plus en plus sceptique sur mon identité. Je soutenais, par exemple, que seule la lutte accouche d’une société nouvelle, éprouve et distingue les révolutionnaires des contre-révolutionnaires. Qu’il n’y aurait plus de guerre, cette forme extrême et suprême de la lutte, que dans des sociétés

sans classes. Or ces dernières sont des utopies réalisables que sous des conditions populaires dictatoriales, voire martiales. Celles-ci requièrent un rapport de classe. D'où le paradoxe, la contradiction, faisant de cette paix armée, une sorte de guerre permanente. Une transmutation qui fait donc de la paix, l'arme du combat. La paix de l'occupant du pouvoir. J'insistais aussitôt que seule la guerre révolutionnaire pourrait mettre un terme à la guerre contre-révolutionnaire. Mais que la rébellion est plus fiable que la révolution, ce moment où les armes des opprimés peuvent devenir ceux de l'opresseur et de ses dogmes. Il riait alors nerveusement, se tapant les cuisses, tu n'es probablement pas *Lasmo*, tu n'es pas *Lasmo*, mais *Kder*. Le fait qu'une personne comme lui me croyait, me galvanisait. Je déblatérais ainsi de plus en plus longuement, la plupart du temps tout seul. Oui tout seul, me justifiant constamment. Par exemple, j'étais certain, sans pouvoir le prouver, que je n'ai jamais tué personne et ne le ferais sans doute jamais. Je suis végétarien et je ne supporte pas la vue du sang et déteste la viande. Beaucoup de gens me croyaient fou dès lors que je disais cela, tout en tenant un discours révolutionnaire. De même, comme le médecin, je ne croyais guère aux descriptions de la société nouvelle que la propagande urbaine véhiculait, répercutant le cosmopolitisme « glocal » du lointain coeur du mégaloensemble. Je criais au Docteur ma haine de cette société sans âme, cynique et qui avait capitulé. Cette prétendue société qui ne vit que pour satisfaire l'urgence de l'heure, qui se complaît dans l'immédiateté et qui, aveugle, a renoncé au sens et à l'histoire, n'ayant plus de repères. Un jour que nous discussions ainsi, à ma grande surprise, *Guniter* larmoyant m'apprit que son frère cadet avait joint la rébellion. Il avait été arrêté et condamné à mort sans jugement. Il avait été torturé avant de recevoir une injection de potassium chloride qui fit arrêter net son coeur. *Guniter* n'a pu obtenir le droit de voir l'exécution, ni même récupérer le corps. Il ne reçut qu'un certificat de décès, où on mentionnait « mort naturelle » qu'il gardait dans son portefeuille précieusement. Cet évènement lui avait fait quitter son hôpital et lui avait fait rejoindre cet ordre médical caritatif, en charge de la condition infrahumaine. Comme *Guniter*, je restais convaincu, que la lutte contre l'injustice et pour l'égalité valait

la peine de mourir, mais j'en avais une intelligence réduite, voilée et surtout confuse. Pour me donner congé, il me dit :

« Tu sais ces sùrêtres comme ceux qui les servent, ils ont beau s'asseoir sur un piédestal dans de hauts lieux inaccessibles, ils le font par derrière comme tout le monde » ! Puis il m'offrit, en riant, un flacon de pastilles de chlore pour purifier l'eau. Je lui avais auparavant appris que j'avais été invité, avec *Beckaar*, au baptême qu'organisait un de ses amis éboucleurs.

J'arrivais un peu en retard à la baraque, me demandant si cela valait la peine de raconter à *Beckaar* ce que le docteur m'avait dit. *Beckaar* silencieusement m'écouta sans broncher. Il était déjà habillé, et il raccommoiait un vêtement. Il l'avait sorti d'un sac en plastique. C'était un pantalon. Quand il termina l'ourlet, il me le tendit accompagné d'une chemise propre. Mets ça, me dit-il joyeusement. Je m'habillais frénétiquement, comme un enfant invité à un évènement important. Les évènements joyeux étaient rares dans cet univers de misère. Il ferma à double tour sa porte branlante qu'une simple claque aurait pu défoncer. La crainte du vol existait jusque dans le plus dénué des enfers.

L'ami de *Beckaar*, *Kouroulin*, habitait sur une des façades jouxtant le dépotoir. C'était un terrain accidenté, boueux qui se transformait en charnier à la moindre inondation. Pour que les invités ne se salissent pas, on avait mis des bouts de planches et de cartons sur le sentier gluant qui menait à sa demeure. Elle ressemblait aux autres aux alentours, s'enfonçant dans la fange. Les fenêtres étaient presque au raz du sol, les portes, comme des entrées de catacombes. Il y avait une petite foule devant sa maison où pendaient des guirlandes de fortunes. Des adolescents faisaient éclater des pétards qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Je remis à *Kouroulin* la bouteille de pastilles de chlore, et *Beckaar* offrit un peu d'argent. Cette bouteille était précieuse ici. Elle permettait à certains de désinfecter l'eau autant que les déchets que l'on trouvait au dépotoir. Il me remercia et me sourit. Sa femme, chétive et édentée, était entourée de quelques amies, dont l'une avait sur ses cuisses le poupon. C'était leur troisième et ils espéraient que lui au moins survivrait. Une sono jouait, en grésillant, des airs populaires. Soudain, il y eut

des cris, un départ joyeux quasi collectif des convives. *Beckaar* et moi, sommes restés un bon moment surpris, avant que je ne me décide à suivre la cohue. On avait signalé l'arrivée d'une benne à ordures qui provenait d'une zone aisée. Je pus escalader un petit promontoire pour mieux voir. En quelques minutes, les convives s'étaient joints à ceux qui étaient déjà sur le site. Ces derniers, plus que de coutume, leur avaient fait de la place, pour l'exceptionnelle occasion de la fête. Tous s'étaient agglutinés, quasiment sous la benne qui, impassiblement, déchargeait les immondices. Il y avait au-dessus d'eux un tournoiement de charognards, incapables de faire les oiseaux-mouches. Je me mis à descendre doucement vers la putride décharge. L'odeur était des plus poignantes à chaque pas. De loin, on pouvait voir des nuages de mouches s'écarter sous les pas et les tiges de fouille de ceux qui y étaient déjà. La fouille à l'allure désordonnée était méthodiquement organisée, avant que les charognards n'en disposent. Première priorité, les produits périssables encore récupérables, légumes, fruits, céréales, viandes. Certains, organisés en bandes, reconnaissaient l'origine socio-économique et géographique du camion. Ils étaient de mèche avec les chauffeurs qui le leur déchargent à des lieux convenus m'expliqua *Beckaar* qui m'avait rejoint. « Ils nettoient les produits et nous les revendent. D'où pensais-tu que provenaient les légumes que je t'achète, le végétarien ? D'autres se sont spécialisés dans la préparation de mets des poubelles. Des recettes surprenantes ont vu le jour sur ce dépotoir ». La chaîne de récupération se sophistique ensuite avec les recycleurs. Le plastique, le papier, le verre, le carton, l'aluminium, le fer, le matériel électronique déconstruit à la vis et au boulon près, et surtout le plus important, les métaux non ferreux qui ne prennent pas à l'aimant et enfin les produits chimiques. Tous sont l'objet d'un véritable marché, structuré et sans merci. Les convives revinrent très vite, en riant, rabaissant l'ourlet de leurs pantalons et de leurs jupes. Ils brandissaient chacun quelque chose. Curieusement, aucun d'eux ne semblait s'être sali. Certains, qui étaient venus sans cadeau, l'avaient trouvé à ce moment. Ils avaient aussi drainé d'autres gens. La fête connut un regain d'animation, de gens qui mirent tout en commun et il y eut même un petit festin, grâce à l'arrivage du camion aux immondices

frais. Certains produits à peine entamés ou qui avaient perdu de leur fraîcheur trônaient sur la table improvisée. Il y avait même, pour le bébé, un biberon et un petit cheval de bois à trois pattes et aux couleurs vives, et un fichu, curieusement propre, pour la mère. On mit un peu plus fort la sono. Devant la baraque décorée s'entrelaçaient des cotillons endiablés. Des enfants faisaient encore sauter des pétards, alors que des adolescents avaient ajouté au braséro des morceaux de plastique dont ils inhalaient les vapeurs toxiques, comme une drogue. J'étais captivé par un soufreux bossu, vieilli et aux yeux malicieusement ridés. Un peu plus loin des danseurs, il avait réussi à se créer une poignée de spectateurs. Il était doué pour les blagues. D'une voix nasillarde, il les enfilait l'une après l'autre à une assistance suspendue à ses lèvres. Je partis comme d'autres, après celle-ci : « Un génie apparut un jour d'un rejet jaunâtre de soufre et dit aux soufreux. J'offre à chacun de vous la réalisation d'un vœu. Mettez-vous en rang. Toi que veux-tu ? Je veux devenir surêtre. Aussitôt dit aussitôt fait. Et toi que veux-tu ? Je veux devenir surêtre. Aussitôt dit aussitôt réalisé. Suivant... Un soufreux qui était au milieu de la queue changea de place et se mit au dernier rang. Il n'arrêtait pas de se tordre de rire, à chaque miracle adjugé. Quand vint son tour, le génie demanda et toi que veux-tu ? Il répondit en s'esclaffant, moi je veux qu'ils redeviennent tous soufreux ».

Je suis rentré avec *Beckaar* bouleversé. Lui avait retrouvé une meilleure humeur. Il était tout guilleret, avait bu de l'alcool frelaté et dansé avec la grand-mère et une voisine. J'aurais voulu lui parler de ce qui bouillait en moi, de l'avenir de ce bébé, de ces gens, de ce qu'on mangeait, de notre condition de... Mais il s'assombrit. Le problème est que, contrairement à *Guniter*, *Beckaar* ne voulait pas parler de société nouvelle, ni de lutte révolutionnaire, ni de politique. Il disait sans appel : « la politique c'est un pouvoir pour les malhonnêtes. L'honnêteté des politiques, c'est leur fidélité à ceux qui leur paient ou croient en eux ! » Il faisait semblant de m'entendre et persistait à trouver que tout ce que je disais était du délire. Je déraillai, je délire c'est vrai, mais pas au point d'inventer une certitude qui me hante. Ces bribes de mon identité ne sont plus le fruit de mon imagination. Je voyais bien que pour lui, ma mémoire que je redécouvrais, n'était que la persistante

manifestation de l'imagination fertile d'un malade délirant. Il semblait surpris de mes discours enflammés et parfois, me demandait qui, dans cette longue période où nous serions perdus de vue, j'avais bien pu fréquenter. Tu as dû te faire endoctriner par un rebelle. C'était pour lui la seule explication pour parler de « choses aussi étranges, dangereuses qu'insensées ». Puis, devant ma mine excédée, que je brandissais comme la preuve de mon identité, et mon incapacité de répondre, il me réconfortait :

— Ce n'est rien *Lasmo*, ce n'est rien tu guériras, tu finiras bien par me reconnaître, me disait-il confiant.

— Je ne suis pas *Lasmo*, *Beckaar*, je suis *Kder*. Dès que j'aurai la force de marcher longtemps j'irai à la recherche de rebelles, et à la recherche de *ma fille*, fut-ce à *Newworld*.

Tous les soirs, dès qu'il revenait, il partageait avec moi sa pitance, sans s'être lavé les mains. Il m'aidait à me lever, à me laver. Il me parlait de sa famille, de lieux et de personnes que j'ignorais. Il prenait le bambou, qui lui servait à ramener son soufre, et partait chercher deux seaux d'eau, pour notre toilette, à une source saumâtre à deux kilomètres de là. En revenant, il s'arrêtait prendre son bidon d'eau buvable à la "Ceupérative". Les soufreux, du moins certains de leurs caïds avec l'aide d'une organisation de développement faisaient de l'argent avec ça. L'eau revenait chère, mais elle avait bon goût. Les propriétaires de la « ceupérative » avaient installé des pylônes garnis de gigantesques filets de nylons sur les parois où le vent précipitait la brume à l'aube ainsi que les nuages gorgés qui se hasardaient plus bas parfois. Les gouttelettes dégouлинаient le long des mailles jusqu'à des réceptacles et des rigoles. L'eau limpide quasiment potable était soigneusement recueillie et filtrée. Dans d'interminables queues, mais sans cohue, chaque habitant avait droit à un verre d'eau gratuit une fois par semaine. C'était généralement, le samedi soir, moment d'allégresse puisque beaucoup de soufreux venaient de recevoir leur pécule de leurs protecteurs. Le conseil des caïds veillait à ce que chaque membre de leurs bandes ait une plus grande part. Ce n'était pas grand-chose, juste symbolique soit un petit sachet d'eau équivalant à un autre verre. Mais

il faisait des jaloux et incitait à l'enrôlement dans la bande. Le conseil prélevait au passage sa propre portion, dont la quantité était inconnue des simples soufreux. L'essentiel de l'eau semblait être vendu sur place et une partie des bénéfices servait à ériger de nouveaux filets. Mais on chuchotait qu'il y avait des fuites ; tout un réseau de vente parallèle vers la bourgade en bas. La compagnie privée des eaux, qui de toute façon ne fournissait pas les pouilleux de la montagne, s'assurait martialement qu'aucune contrebande du précieux liquide ne se fasse dans les municipalités attenantes aux montagnes des soufreux. *Beckaar* me faisait toujours boire de sa bouteille, dès que je rentrais. *Beckaar* vieux frère, je te serais éternellement reconnaissant. Tu es l'étincelle de la bonté dans l'enfer immonde *Beckaar*.

Un jour, dans la fraîcheur de l'aube, je fus réveillé par *Galas* l'éboucleur accompagné d'un jeune *scavend*. *Beckaar* était parti sans bruit, peut-être plus tôt que d'habitude. *Galas* me demanda de venir vite. Des gens de la ville et des étrangers étaient arrivés sur le campement. Certains parlaient la méglangue me dit-il. Il y avait des miliciens des robots et des soldats avec des chiens. Les nôtres leur aboyaient de plus en plus fort. Depuis que j'étais convalescent, mes réveils sont lents. J'avais toujours du mal à marcher immédiatement en sortant du lit, sinon tout s'embrouillait devant moi. *Galas* me tira, je retins son épaule et sortis tout endolori et sans chaussures. La fraîcheur du jour me gifla et les effluves du dépotoir me ramenèrent à notre méphitique réalité. J'éternuais longuement et eus envie de retourner me coucher. *Galas* le sentit et me tira fermement, me soutenant à m'en faire décoller du sol. Je ne me souviens pas avoir marché jusque là. Mais arrivé, je devinais dans la brume la description qu'il m'avait faite des intrus. Le chemin étant impraticable, leurs véhicules s'étaient stationnés sur le flanc, plus en contrebas. Un attroupement de soufreux commençait à se faire devant les intrus. Que veulent-ils demandais-je à *Galas* ?

« Ils veulent nous faire partir », répondit quelqu'un. » « Ce n'est pas la première fois qu'ils viennent, viens, viens », me dit rapidement *Galas*, « rapprochons-nous, il faut que tu viennes pour t'assurer que ce que l'interprète dit est exact ». Descendre la pente, à pareille heure,

vide, tentant d'oublier les crampes qui me crispait le ventre. Comme si je faisais abstraction de tout, pour une solennelle observation de moi et du tout. Pour cela, il n'y a que l'amour qui est capable d'aider à le faire. L'idée de l'amour m'envahit, m'obsédant, irrationnelle, indicible ventriloque. Là était la panacée à ma peur, au rejet de ce que je fuyais. Je résolus encore plus calmement de m'observer, sans tenter de voir le passé et l'expérience, me libérer de tout ce j'avais récemment connu. Tant pis si c'est une énigme, un moi fragmentaire que je découvre. Je dois réapprendre à m'aimer et à aimer. Je dois commencer à me débarrasser de la haine, du ressentiment contre ceux qui m'ont fait du mal. Le rocher m'apprit que je ne dois plus leur pardonner. Pardonner campe la confrontation, différencie, révèle la rancœur et prétend la dissimuler en instaurant la tolérance. Et d'ailleurs cette dernière n'est que le visage compatissant de l'intolérance. Le rocher n'est ni l'un ni l'autre, et je suis désormais le rocher. Pour ça, il ne faut plus avoir ni peur ni haine, et juste appréhender, saisir ce que l'on ne veut pas. Alors, me dis-je, je dois mettre à profit que je suis déjà perdu. J'ai l'avantage sur la plupart des gens. Ils ne peuvent plus se distancer d'eux et de tout. Alors seulement, j'eus le sentiment que je pouvais m'explorer et explorer. Je saisissais, je percevais qu'il valait mieux admettre que nier que l'on change, demeure bien le chemin pour rompre avec la fin de ce qui exista. Cette pensée trop complexe me fit mal à la tête. Je me réfugiais alors dans l'image innocente d'*Uisis*. Ainsi l'amour m'envahit, comme une vague timide, mais résolue. Un mouvement tout neuf. Je pouvais l'observer, la contempler dans toutes ses manifestations involontaires, et je me sentis enfin libre, totalement libre et en paix. Une petite fourmi passa près de mon nez, en remontant résolument en zigzaguant vers le haut du rocher. Je la suivis du regard jusqu'à la perdre. Je me mis à respirer à grands poumons avec espoir; je surmonterais l'obstacle comme l'a fait la fourmi. En levant ma tête dans un ciel infini, le vol compliqué d'une hirondelle me conforta de ma nouvelle sagesse.

REBELLE MENTOR

Troisième partie



LEXIQUE DE MOTS RARES, INUSITÉS OU EN USAGE À CETTE ÉPOQUE

anamorphoses : déformations d'une image projetée sur un plan non perpendiculaire

bœuf de Kobé : variété de bœuf tajima du japon réputé pour sa chair et son prix exorbitant

capharnaüm : espace d'amas d'objets hétéroclites et désordonnés

égrotant : maladif, souffreteux

électronarcose : procédé électrique d'étourdissement de l'animal avant de l'abattre par "souci de son bien être"

malabar : homme très fort de grande taille, issu des côtes de l'Inde

Mnémosyne: Déesse grecque de la mémoire, fille du ciel et de la terre

mégabunker : immense construction souterraine et blindée

métamphétamines : drogue de synthèse stimulant fortement le mental et la tension artérielle

Opisthotonos : contracture du corps en arrière, générée par le tétanos, caricature des zélés

palilalie : trouble de la parole occasionnant une répétition involontaire de mots ou phrases

polyacrylamides : gel polymère visqueux utilisé en agriculture et en diverses transformations

polyarchique : pouvoir négocié détenu par divers groupes d'intérêts et élites concurrentes

Polymorphe : qui se présente sous diverses formes et changeantes selon les contextes

populicide : ce qui tue le peuple, action de le détruire

sfumato: contour vaporeux et imprécis notamment en peinture

subduction enfoncement d'une plaque océanique sous une plaque continentale

Z Fall

thug: assassin, bandit, hors la loi, originellement confrérie bhowani de l'Inde

télékinésie : mouvement de la matière mue par la pensée ou sans une énergie observable

valium: médicament anxiolytique et sédatif

Zaïñ cheval pur sang , noir de jais, dont la robe n'a aucun poil blanc

J'avais abandonné mon rocher salvateur sans me retourner. Serein, je franchis la lisière de la petite ville. Je me retrouvais dans une sorte de bourgade qui avait encore un cachet campagnard. Un fou débarque en ville diront les gens, c'est sûr, pensais-je. Je croisais quatre personnes âgées, assises cordées sur un tronc. L'une m'apostropha. « Hé le jeune, attrape-nous cette poule ! ». Il dut me le répéter deux fois. J'étais déjà essoufflé et m'exécutais. Deux pattes plus petites que les miennes, et me faire tomber autant de fois. Peine perdue ! La poule a dû avoir pitié de moi. Elle s'arrêta, me regarda, reculant pétrifiée. Je la coinçais, par cette chance, dans un petit réduit et l'amenais triomphant au vieux. Il tira une plume, et la donna à son voisin, puis une autre et ainsi de suite. La tête de la poule demeura stable curieusement et elle disparut en protestant. Un vieux me glissa délicatement, d'une main tremblante, une pièce de monnaie dans la paume, sans me toucher, en disant :

— Tu dois être un *vomito negro*, hein ? On ne les aime pas beaucoup plus loin, méfie-toi.

— Un quoi, répondis-je ?

— Un soufreux, un *vomito negro* !

Je ne répondis pas. J'apprendrais plus tard, que cette expression espagnole, désignait la fièvre jaune. Les gens l'appliquaient, en dehors de son sens à ces fiévreux jaunes, c'est tout. Je restais là, à les regarder. Ils avaient, de leurs doigts tremblants, chacun méthodiquement enlevé chaque nervure de la penne, sauf le sommet qu'ils laissèrent en forme de V dans leur bouche, à l'angle de leur joue, ils la sucèrent. Ils faisaient un bruit étrange, crachant de temps en temps. Allaient-ils siffler ou quelque chose du genre ? Dans leurs joues creuses, qu'ils creusaient

davantage à chaque mouvement, ils léchaient, humectaient la tige, suçant et crachant. Puis l'un après l'autre, ils se la mirent dans l'oreille et roulant entre le pouce et l'index, firent jouer la tige. Leurs jambes se relâchèrent, leur séant aussi et la jouissance emplit leur visage, qui du coup m'apparut moins ridé. L'effet calmant était contagieux, et j'eus envie de rattraper la poule. Mais elle aussi devait observer la scène, bien cachée. Je restais là longtemps à observer leur jouissance, jusqu'à ce que l'un d'eux me fit, d'un las signe de sa main, de partir. Je repartis, calmement, en me retournant souvent. Un proverbe me revint : « la bouche du vieux pue, mais ce qu'elle dit est bon ». Qu'en est-il de son oreille, on dit bien que le vieux est dur d'oreille, pensais-je?

J'avais repris mon souffle et redescendais vers la ville, en faisant sauter ma pièce d'une main à l'autre. Je vis un groupe de jeunes filles qui se hâtaient. Des bonnes. Elles devaient arriver à leur emploi après les premières lueurs de l'aube. Je les suivis. Elles marchaient vite d'un pas léger, sans parler. Elles étaient cinq. L'une se détacha et bifurqua par une ruelle. Je suivis les autres, qui firent tour à tour la même chose et finis par suivre la dernière. Elle marcha seule quelques rues plus loin. Elle m'avait repéré. Elle était gracile et me jetait de temps en temps des coups d'œil inquiets. J'avais du mal à les suivre avec ma cheville, et mon état général d'ailleurs. Ma hanche me faisait mal et j'avais un douloureux point de côté. La ville s'animait tout d'un coup. En suivant les bonnes, je savais que j'arriverais à la zone résidentielle plus aisée. Les lampadaires y étaient encore allumés. J'aperçus un café. Je regardais partir la bonne, traversant pour mieux voir l'embranchement de la rue où elle s'engouffrait. Elle traversa un poste de garde et disparut dans une maison cossue. Je fixais alors le café. Il y avait là sûrement des habitués qui devisaient ou lisaient leur journal, en déjeunant avec indolence. À voir l'air qu'ils m'ont fait quand j'ouvris la porte, je n'étais pas le bienvenu. Il y avait si longtemps que j'étais rentré dans un café. Quelle odeur agréable que celle du café, de ces œufs, du tabac. Ça change du pâté de haricots et des fades morceaux de *tofu* dans nos gamelles brunies, vendues par cet empoisonneur de *Hetkir*, tous les matins. Je pris deux bols de café au lait et une miché de pain. Avec délectation, je la dévorais en la tartinant d'un beurre fondant. Les habitués me regardaient, pas

trop hostiles, mais plutôt surpris et dégoûtés. La serveuse m'avait demandé de payer avant de consommer. Mon accoutrement de *soufreux* n'était pas compatible avec l'endroit. Un charmant jeune homme vint me demander si j'avais fini, car il valait mieux que je parte, avant que plus de clients n'arrivent. Ma présence importunait certains des clients matinaux, dit-il discrètement. Un halo de chaises vides m'entourait pourtant. J'avais envie de leur crier que je ne suis pas le personnage de ces haillons, que moi aussi, je me souviens avoir déjeuné, en lisant et en me délectant de mon café. Mais je ne me souvenais plus de ces dits cafés ni dans quelle ville je les avais pris. J'étais un autre, je doutais de qui j'étais. Je fermais les yeux et pensais au rocher. Je m'approchais ensuite de l'un des clients que j'observais depuis un moment. Il sentait le parfum et était rasé de près. Un journal fraîchement déplié, lui cachait à présent la vue. Le tabloïd était grand et si différent des coupures sales venant du dépotoir. Je me mis à lire les gros titres, sans qu'il s'en rendît compte, jusqu'au moment, sans doute, où je dus m'approcher trop près. Il baissa son journal, eut un effet de surprise, entreprit de le relire puis se ravisa et recula sur son siège. Je compris comment est regardé un fou. Il m'a pris pour un fou errant. Je tendis la main vers le journal et le pris, sans qu'il n'opposât de résistance. Il me fit un geste de sa main, pour que je parte avec lui et enfonça ses lunettes. Comme pour se débarrasser de moi, il recula davantage sa chaise. Je restais là planté, à lire les gros titres et à le dévisager. Je ne me souvenais plus que j'aime tant lire. Le garçon revint, insistant poliment pour que je parte. «Les mendiants ne sont pas admis Monsieur ». Je suis donc un mendiant, pas un fou n'est-ce pas, lui demandais-je ? Le journal sentait le monsieur. Je regardais ses doigts délicats et soignés et je vis les miens. Mes ongles aux stries sales, mes paumes et ma peau ravagée qui froissaient son journal sali.

Je partis avec son journal, en laissant un gros billet sur la table devant le garçon interloqué. Je m'arrêtais à un carrefour de rues de tailles disparates. Au bout de l'une, il y avait une guérite et un garde de sécurité pour accéder à une sorte de cité. Un mur, des grilles et des caméras isolaient le quartier, qui m'apparut de plus en plus imposant, à mesure que je m'en approchais. Une cité imprenable se tenait là, défiant les indésirables. Je contemplais ce ghetto de riches emmurés dans leur

confort. Je me dirigeais alors vers le seul endroit qui semblait béant de l'enclave cossue. L'endroit où j'avais perdu de vue la bonne. En face d'une grande place, se dressait la maison de la bonne que j'avais suivie en dernier. C'était bien là qu'elle était entrée. Je m'assis sur le bord du trottoir. Elle apparut à une fenêtre. Le soleil éclairait la façade et je la vis plus distinctement, alors qu'au balcon d'une immense terrasse, elle claquait une nappe. Je m'assis à terre, adossé au mur et repris la lecture de mon journal. De plus en plus de passants circulaient, le mouvement de leur genou me donnait le tournis. Je ne fis pas longtemps attention à eux et lus en entier la première page. Puis, je le mis à mes pieds. Une dame me cria de retourner d'où je venais. Un homme me marmonna quelque chose que je ne compris pas. Peu de temps après, une pièce y tomba, puis une autre. Un couple s'arrêta et l'homme furtivement me dit : « Partez, on les a vus, ils ne sont pas loin, ils vous captureront ». Puis ils repartirent, comme si ce lourd secret les compromettait. De qui parlaient-ils ? Je regardais de nouveau les chaussures de gens pressés qui passaient devant moi. J'étais donc vraiment devenu un mendiant. Je me relevais et traversais vers la guérite. Elle était encastrée dans le mur. Le garde y était retourné et s'affairait à je ne sais quoi. Un camion arriva en se dirigeant vers la porte télécommandée. Je courus et m'assis derrière sous le marche-pied et accompagnais le véhicule jusqu'au poste d'entrée. Je ne sais pas si la caméra m'a vu, mais probablement aucune vigile n'avait repéré la scène. J'entendis le garde parler au chauffeur. Mon cœur battait aussi fort que le moteur. Le garde vint vers l'arrière, je me rangeais furtivement sur l'autre côté du véhicule et me mis à genoux. Je vis sous le véhicule qu'il passait un appareil sous le véhicule. C'était un détecteur à explosif muni aussi d'un miroir. Il tourna l'angle, je passais sous le véhicule en me plaçant le plus rapidement possible vers la zone qu'il avait inspectée. Je vis la lentille du miroir, mais le garde frôlait la base du véhicule à la recherche d'armes aussi peut-être. Il inspecta ensuite la cargaison, et je l'entendis marcher dans le véhicule. Je me mis immédiatement à mon point de départ à droite, mais en restant à moitié sous le véhicule. Il referma la porte et parla au chauffeur. Dès que le moteur ronfla, je me roulais et me couchais alors sur le marchepied de tout mon long en m'accrochant

à ses extrémités. Il entra calmement, sans suivre le rythme de mon cœur et bifurqua en longeant le mur, ce qui me permit de sauter. Je passais promptement derrière un massif odorant. Puis, après avoir constaté qu'il n'y ait aucune réaction de détection, je me mis à courir vers la maison de la bonne. Je me plantais devant la porte vitrée de la maison. Mon image se refléta sur la vitre teintée. Elle me confirma que j'étais un mendiant dans cette zone résidentielle de la petite ville industrielle et commerçante. Je ne reconnaissais pas ce visage, cette barbe jaunâtre et ce teint pâlot. La douleur et la souffrance se lisaient sur chacun de mes traits, sur chacune de mes rides crevassées. La porte s'ouvrit. Je cachais de mes mains mes meurtrissures, puis me ravisais. Elle fit un pas en arrière, regarda une caméra au dessus de la porte que je n'avais pas vue et posa de nouveau son regard sur moi et s'en fut prestement. Elle avait l'air surprise, mais je crois pas que je lui fis peur. La bonne referma la porte avec assurance et me contourna, en se dirigeant d'un pas leste vers l'autre rue. Je restais planté devant mon image. Elle revint très vite, avec deux miches de pain de la boulangerie. Elle me regarda attentivement cette fois, et me contourna plus longuement pour ouvrir sa porte. Puis, elle se retourna pour s'assurer que je n'avançais pas et dit : allez-vous-en, sinon ils vous captureront. Et elle s'engouffra aussi vite qu'elle referma le battant et la serrure. Elle pouvait sans doute me voir de son côté. Moi je ne la voyais pas. Mais je la devinais. Allait-elle alerter un gardien, son maître ? Je restais planté devant mon image et la sienne peut-être. Je repartis las. Je repérais un bouton interrupteur. J'eus juste le temps de courir pour passer la grande porte coulissante qui se refermait. Le visage de la bonne était gravé dans ma mémoire et je m'en souvenais plus que du mien. Je devais être un miasme ambulant. Il fallait que je me trouve des habits propres et un barbier. Les habits avant le barbier. Le barbier me refuserait et les magasins aussi d'ailleurs. Il faisait trop tôt de toute façon pour l'un comme l'autre. La circulation commençait à être plus dense.

J'étais fatigué et me rassis sur le bord du trottoir sur mon journal. Je vis quelques manœuvres qui passèrent avec des gamelles et la mine sombre. Je traversais pour voir où ils allaient. Mais ils marchaient trop vite. Je retraversais pour reprendre mon journal. Je longeais des

murs de quelques ruelles, puis des rues. La cité était d'une propreté luxuriante. Je me choisis un carrefour et m'assis. N'étais-je pas devenu mendiant. Amusé par mon nouvel emploi, je me rassis dans la même position. Je dus y passer des heures, car je m'y suis assoupi. Quelqu'un me réveilla d'un coup de pied et s'apprêtait à m'en donner un autre, quand la personne avec qui il était lui dit : « allez viens, ils l'auront bientôt de toute façon. ». Près de mes pieds, je remarquais qu'il y avait un sandwich de posé. J'avais justement faim. Alors que je l'entamais, une dame posa délicatement un fruit sur le gros titre, et peu de temps après, une autre dame ralentit et en disant « fuyez pendant qu'il est encore temps » me lança une pièce. La pièce tinta et avec souplesse roula jusqu'à mes chaussures. Alors que je me penchais pour la prendre, je vis deux petits souliers plus sales que les miens qui venaient vers moi. Un petit bonhomme qui ne devait pas avoir six ans s'arrêta et me dévisageait. « On vous observe depuis longtemps. Vous avez gâché notre journée. C'est notre place » dit-il calmement.

Je relevais la tête. Ils étaient trois. Trois jeunes mendiants, portant des pots de conserves en guise de contenants qui se balançaient sur de petits cordages. Ces derniers striaient leurs mains menues et souillées. Ils étaient maigres mais semblaient déterminés. Flanqué derrière mon revendicateur, un bambin en béquilles. Il lui manquait une jambe. Presque suspendu à sa béquille, le troisième. Il était aveugle. Leurs haillons et les miens dans un magasin de vêtement, dès l'ouverture ce serait sympa pensais-je.

— D'accord, dis-je au jeune, tu as probablement raison, c'est votre place. Où se trouve la rue des commerces, des habits et des barbiers?

— C'est tout près, répondirent-ils en chœur. C'est notre place, on a un certificat de la municipalité pour être là. Nous sommes des saltimbanques et on ramasse aussi la moindre saleté qui traîne. Les gens nous jettent de l'argent.

— Voilà, leur dis-je, prenez.

Je leur laissais chacun un billet en leur faisant promettre de ne pas se disputer et surtout de ne pas les donner à leur maître. Beaucoup de

ces jeunes sont sous la protection d'un tuteur ou d'un parrain. Celui-ci trouve d'abord le moyen de faire passer les jeunes de la rue dans un programme d'insertion professionnelle. La ville laisse ainsi quelques exceptions entrer et sortir du riche ghetto, comme pour exorciser la délinquance et ne pas s'aliéner tous les paumés. Un peu comme pour prouver qu'elle réhabilite certains reclus et n'exclut pas tous les indésirables. Les tuteurs en profitent au passage et arnaquent les enfants les plus doués, tout en les défendant des autres requins. La ville a un programme visant à transformer en saltimbanques des victimes de la guerre devenues jeunes de la rue. Ce ne sont pas les maisons de redressement dans lesquels on parquait les plus irréductibles. Les pauvres exclus y sont dressés en hordes disciplinées, mais à l'attente de la moindre brèche revancharde. Mon trio lui venait d'un projet communautaire, animé par des stars déchues du show-biz recyclées dans les œuvres sociales et la politique communautaire. Elles œuvrent pour la protection de l'enfance. Je me demande si la société tente de protéger le jeune de lui-même, ou si elle tente de se protéger de lui. Les deux sans doute. On les formait donc dans cette sorte d'école du cirque et d'amuseurs publics. Aux plus doués et aux moins rebelles, on laissait ensuite la possibilité de rentrer et de ressortir à des heures précises des *gated house communities*. À condition qu'ils n'y commettent pas de larcins, et se cantonnent dans les zones où on leur assigne leur tâche. Seul l'un de mes trois mousquetaires avait eu le privilège de cette formation professionnelle. Et de toute façon, il ne semblait plus en règle, sa carte bien conservée qu'il arborait sur la poitrine était périmée depuis quelques semaines selon ses propres dires. La circulation se faisait de plus en plus dense. Son bourdonnement me donnait l'envie de remonter dans la montagne. Je me relevais péniblement devant les enfants encore paralysés par mon don. Peut-être devrais-je remonter, habiter avec *Galas* ou m'excuser auprès du squatter de *Beckaar*. Je n'aurai pas de mal à lui rembourser la miche, les deux cafés et les trois billets des enfants. Après tout j'avais la liasse de *Beckaar*. Mais, je revis la vallée accueillante, le rocher, la fourmi, le visage jouissant des petits vieux, la bonne et son pas leste, le soleil qui luisait différemment, ces gens qui allaient et venaient autour de moi, et surtout le sourire reconnaissant de ces enfants. Ces

enfants, quoi qu'on dise, m'avaient l'air plus en santé que les *scavend* du dépotoir qui se hasardaient parfois dans les dédales des campements des soufreux. Je leur dis au revoir et partis. Ils voulurent me suivre. Je ne savais pas alors à ce moment qu'ils risquaient leur vie ici, car la présence des deux autres était illégale. Prétendant aussi être des enfants de la rue recyclés dans le programme professionnel municipal, ils pénétraient dans la cité par les égouts et se joignaient à leur copain. Ils se débrouillaient dans la cité, jouant un mortel cache-cache avec les paramilitaires et les agents de sécurité, et repartaient le soir. Je ne savais pas tout cela à ce moment, ni combien ma propre présence était illégale. Je sentis seulement un besoin soudain de repartir et promis que je reviendrai les voir un jour. L'unijambiste me demanda gravement :

— si je vous rends votre billet, pourriez-vous me rendre ma jambe arrachée par une mine antipersonnelle ?

Il y eut un long silence, et la sirène d'une ambulance cacha ma réponse que je leur balbutiais en leur tournant le dos. La journée avait passé trop vite. Je ne voulais pas que le crépuscule tombant me piège là. L'unijambiste m'apostropha encore : « Même si vous n'êtes pas un ange, vous n'êtes pas d'ici. Si vous ne voulez pas vous faire prendre, évitez les endroits réservés et interdits. Dans toutes les zones où vous voyez les gens circuler dans un sens, allez avec eux et jamais en contresens. Et surtout ne restez jamais immobile plus qu'une minute ou deux dans un endroit. Sinon les caméras vous repèrent et vous serez poursuivi et capturé. Ils vous prendront, vous auriez beau vous cacher, ils vous auront, surtout si la caméra biométrique, en embrassant votre visage, ne vous reconnaît pas dans son fichier.

— Quel fichier ?

— Mais, celui de tous les gens qui ont le droit de résider ou de travailler ici pardi ?

— Et vous, vous êtes là-dedans ?

— Moi oui, mais pas ces deux-là. C'est pour ça qu'ils se cachent tout le temps. Mais, comme ils sont avec moi, c'est moins grave. Et

puis, ils suivent les mêmes conseils que je vous ai donnés, et ils ne se sont pas encore fait prendre.

Je les remerciais et les abandonnais près du mur où nous discutions. J'avais longtemps marché en levant la tête à la recherche de ces caméras et en évitant les gens. Ne pas m'arrêter. Mais j'étais fatigué et m'étais réfugié dans un parc très boisé. Je l'avais aperçu du haut d'une rue qui semblait surplomber la cité. J'avais couru d'un trait vers lui, comme une oasis. Je humais le parfum des arbres et me réjouissais de leur bruissement. Je passais d'un tronc à l'autre. Ils avaient l'air d'avoir le même âge. Sûrement l'œuvre des paysagistes qui ont figolé la finition de la cité. Certains troncs portaient des marques, des entailles et de petits messages et autres graffiti. J'évitais soigneusement les promeneurs. De loin, j'aperçus soudain un garde de sécurité qui se dirigeait vers moi avec un chien. Je grimpais prestement, mais difficilement, sur l'arbre le plus gros à ma portée. Il était vraiment jeune et finalement pas si gros. Je ne pouvais pas grimper plus haut que les trois mètres où je devais me situer, au risque de briser ses branches. Heureusement, le chien marqua son territoire sur le tronc et le garde tirant sur sa laisse emprunta une autre allée. J'attendis un bon moment. De là-haut, je repérais un banc public plus discret que les autres. J'attendis que tout soit désert de nouveau. Je m'y dirigeais avec appréhension. Le banc était fait en une sorte de plastique à l'apparence métal. Je m'y assis, et peu à peu, finis par m'y vautrer, puis par m'y recroqueviller. Je dormis ferme sur ce banc public, près d'un réverbère qui ne fonctionnait plus. Les premières lueurs du jour m'y surprirent. J'eus l'impression que le banc public m'appartenait. Je m'éloignais avec regret de lui, pour aller me dégourdir les jambes. Trois sportifs passèrent en trombe devant moi. J'essayais de courir derrière eux, mais mes quelques enjambées furent si douloureuses que je m'arrêtais subitement. J'avais faim et soif. Je devais absolument retourner à mon banc. J'y trouvais un couple enlacé. J'attendis, caché derrière un bosquet, avec une envie d'aller leur dire que j'y avais dormi et que j'aimerais encore y dormir. J'avais erré plus longtemps que je l'avais souhaité, comme ça, pour rien, déterminé à ne pas aller de nouveau me hasarder en ville. J'avais sommeil, et épiais leur départ. Ils avaient dû veiller toute la nuit.

Les amoureux avaient l'air de discuter de leur projet de vie, vissés sur le banc comme des sculptures. C'est sûr que si j'y allais, ils partiraient dégoûtés. Mais comment interrompre pareille idylle ? J'étendis mon journal à terre, et le visage dans les mains, les contemplais. Le garçon promenait langoureusement son doigt sur l'ourlet des lèvres de sa compagne qui la couvait des yeux. Je finis par m'assoupir. Une pluie fine me réveilla. J'étais transi. Des oiseaux s'étaient donné rendez-vous au-dessus du seul immense arbre du parc et planifiaient bruyamment leur journée. Je marchais vers lui et décidais d'en faire de même, aveuglé par un rayon de soleil qui mit fin à l'ondée. Je lui offris mon dos humide et courbaturé. Il fallait rompre au plus vite avec ce banc public et ce parc. Je ramassais mon journal mouillé et froissé et partis, ingrat, sans même lui jeter un dernier regard. Il vaut mieux ne pas s'attacher. Je ne pus m'en empêcher cependant de le faire et vis qu'il était de nouveau occupé. Pourquoi ce banc est-il plus accueillant que tous les autres ? Je revins sur mes pas, histoire de vérifier qui était cet autre moi. Il y avait là un homme qui n'avait pas l'air d'un clochard, ni d'être le jeune homme du couple. Il était complètement affalé sur le banc, un bras pendant dans le vide. Je me demandais s'il vivait. Je remontais son bras sur sa poitrine et il glissa de nouveau. L'homme manqua de suivre son bras dans sa chute, alors que je m'évertuais de l'empêcher de tomber. Il était lourd. Je parvenais à l'empêcher de tomber, mais pas à le repousser au fond du banc. C'est dans ces circonstances qu'il se réveilla. Il fut surpris de me voir autant que lui dans cette posture. Gêné, il s'assit douloureusement, en me fixant, perdu. Il promena son regard dans le ciel, puis dans le parc. Il me regarda de la tête au pied. Il se leva, ajusta dignement sa cravate, frotta son costume et se rassit. Il grommela quelque chose, alors que son regard se perdait vers mon front. Puis, tout d'un coup, il fut pris d'un irrépressible sanglot. Une sorte de râle profond le secoua, alors qu'il tentait vainement de vomir. Je ne savais pas quoi faire, pendant toutes ces minutes. Il se rassit, défit le nœud de sa cravate. Il me regarda fixement les yeux embués, se tritura les doigts puis, brusquement, se jeta dans mes bras, sanglotant, en suffoquant. J'ai tout perdu, tout perdu, renifla-t-il. Je le serrais fort, lui tapotant l'épaule. Il sentait l'alcool et le tabac.

Il se défit de mon étreinte brusquement et sortit de sa poche un flacon et écœuré le jeta au loin. C'est de la merde ce médicament, s'écria-t-il. Il se mit à m'expliquer en sanglotant qu'il prenait, depuis un bon moment, ce médicament pour joueur pathologique et compulsif. Il avait commencé à aller mieux, avec le traitement. Il jouait quand même de chez lui, de temps à autre, de petites mises sur le *net*. Il pouvait se faire la main sur la bourse, le sport, toutes sortes de jeux. Mais la veille, il avait bu et avait craqué et était allé au casino. La soirée avait bien commencé. Il avait même gagné, et commencé à sentir de nouveau, cette euphorie qui gonfle son rythme cardiaque. Le risque le galvanisait, le stress le gardait alerte malgré l'heure tardive. Tout lui souriait, puis petit à petit, il commença à perdre. Il gagna de nouveau et convaincu que c'était son jour de chance, il avait misé gros sur un coup imparable. Raté. Puis il avait misé sa maison cossue. Puis sa pension de vieillesse. Mais le sort s'était acharné. Le vainqueur, chevaleresque, lui avait offert un cigare. Il le lui avait même allumé. Il en avait pris une bouffée qui l'avait fait vomir. Il partit de là en courant droit devant lui. Il avait tenté de courir en ligne droite. Mais il était comme dans un tourbillon et avait fini sur ce banc. Le jeu est une roue qui tourne indéfiniment, mue par l'illusion, le gain éphémère et la perte sournoise. Un cercle vicieux dont on se sort difficilement que pour mourir, conclut-il. Il se leva et, sans me regarder, partit vers le levant. J'eus envie de retrouver son médicament dans le parc, et partis à sa recherche dans la direction où il l'avait jeté. Quand je l'ai retrouvé, l'homme avait disparu de mon champ de vision. Je rapportais le flacon vers le banc, au cas où il reviendrait.

Je fus moi aussi pris d'une nausée subite. Il fallait que je m'en aille d'ici au plus vite. Je marchais un bon moment et finis par retrouver le magasin de vêtements, que j'avais repéré la veille. J'attendis longuement sur les marches l'ouverture. L'employé me fit signe brutalement de m'écarter pendant qu'il levait son rideau. Alors que je m'apprêtais à rentrer, il aboya sèchement en me repoussant :

— retourne à ta porcherie !

— Mais, quelle porcherie lui répondis-je ?

- La seule qui fait empester cette ville, retournes-y. Va- t- en !
- Mais j'ai de l'argent...
- Retourne à ta porcherie !

Je repartis penaud avec mon journal froissé et humide. Je demandais en vain le chemin de la porcherie aux passants. La plupart me contournaient, et parfois même portaient leur main au nez. Finalement, une jeune femme bien mise m'écoula. Elle sortit de son sac une sorte de calepin électronique, tapa porcherie. Une liste de porcheries apparut. Elle me demanda laquelle c'était. Je ne connaissais pas son nom. On dit qu'elle fait empester la ville lui dis-je. Alors c'est celle-ci, dit-elle, en me la montrant sur une carte routière à l'écran. Mettant son index sur l'itinéraire fluorescent, elle m'expliqua, à deux reprises, comment m'y rendre. Je la remerciais avec beaucoup d'entrain, et elle me sourit pour toute réponse.

C'était loin, en fait à la sortie de la petite ville. Je hâtais tant le pas que je manquais de me faire renverser par un camion. Il transportait de l'eau. Sur son flanc, un immense panneau publicitaire où un chat angora prenait son bain dans une eau cristalline. Il disait « d'habitude dans l'eau minet râle, mais dans celle-ci, il se régale ! » Le conducteur m'abreuva d'injures alors que je contempiais l'image. Ce chat me rappelait quelqu'un, mais qui ? Je continuais mon chemin et sortis à l'autre bout de la cité. La grille était fermée. Je me plantais devant. Le garde, médusé, ne tenta pas de me retenir, mais se mit à m'insulter en me poussant dehors. J'arrivais exténué aux abords d'une forteresse barbelée. Au début, je n'en sentis pas l'odeur, mais très vite elle surpassa la mienne. Devant la porte, je demandais au gardien si je pouvais entrer. On m'a conseillé de retourner à la porcherie lui dis-je. « Va voir le contremaître *Dotheu*, il vient d'arriver dans la voiture verte ».

Le contremaître débonnaire me toisa et me regarda de la tête au pied en s'esclaffant :

- Tu veux être plus sale que tous les porcs réunis ou quoi ?

— Non-monsieur !

— Si tu veux travailler sache qu'on n'accepte pas les fainéants ni les malpropres ici. Qu'est-ce que tu sais faire ?

— Un peu de tout monsieur, dis-je, hésitant

— Bon, on te prendra à l'essai comme homme à tout faire et surtout accompagnateur de cochons.

Je ne savais guère ce que cela signifiait, mais très vite je fus mis à contribution pour toutes sortes de besognes dégradantes. Accompagnateur signifiait que je séjournerais constamment avec les cochons dès leur naissance jusqu'au départ vers l'abattoir. J'ignorais la suite. Au début, je trouvais que l'atmosphère de la porcherie empestait plus que le camp des soufreux. Il était rempli de gaz toxiques, d'ammoniac... Cela ne me dérangeait pas trop et, au contraire, me rendre utile me fit retrouver davantage le sourire. J'étais d'ailleurs bien le seul à sourire dans un tel cloaque, car, contrairement à mes collègues je ne portais pas de masque. Je souriais, parlais tout seul, malgré ce que j'endurais dans mon labeur astreignant, au point que les employés m'appelaient le fou. Mais ceux qui devenaient fous ici ce sont les porcs. La porcherie industrielle était un enfer pour ces bestioles. Seuls les porcs qui étaient élevés dans le département destiné à la médecine de pointe avaient un train de vie différent et une hygiène de vie remarquable. D'ailleurs, ils avaient l'air souriants leurs porcs. On nous les envoyait vieux, ou lorsqu'ils étaient irréversiblement atteints. En principe, ils étaient tués sans finir à l'embouche. Leur bâtiment était basé à plus de trois kilomètres du nôtre. Les employés que je voyais parfois passer en voiture, devant nos unités, portaient des masques et des combinaisons pour y travailler. Pour ne pas contaminer les bêtes paraît-il. Le gardien *Casaguin* m'avait décrit leur condition de vie. Cela contrastait beaucoup avec ce que moi je vivais et notre cadre de travail. Moi, ce que je côtoyais c'était des porcs d'embouche. Ils étaient parqués dans d'immenses installations bétonnées. Elles n'étaient pas pourvues de fenêtres, et l'aération laissait à désirer. Les bêtes, recluses dans des espaces étroits, peuvent à peine s'y mouvoir. Elles grossissent donc plus vite. Les truies mettent bas

dans leurs excréments, qui côtoient ce qu'elles mangent. Leurs portées y sont nourries quelques jours, puis on castré les mâles, leur taille les dents, et on leur enfle leur numéro de série dans l'oreille. Enfin, on leur coupe la queue. Je n'ai jamais su pourquoi. Parfois, j'essayais de les soulager, de ramasser au plus tôt leurs excréments. Je les bichonnais un peu, au grand dam du contremaître. « On ne t'emploie pas pour les caresser, travaille, sinon dehors », criait-il. Sa voix dominait le brouhaha des malheureux quadrupèdes, et faisait relever de peur la tête des porcelets. Ce contremaître était une ordure. Il espionnait tous les travailleurs, s'assurant qu'aucun ne puisse y développer de revendications syndicales. Il rapportait tout au patron et chassait tous ceux qu'il soupçonnait de velléités de résistances. Il n'y avait aucune augmentation salariale, peu de sécurité de travail et personne n'osait rouspéter. Moi, j'avais un sort peu enviable par rapport aux employés et je regardais plutôt les cochons, fascinés par leur intelligence et résistance. Les porcelets avaient un, je ne sais quoi, d'attendrissant dans les yeux et dans le comportement. J'avais eu le malheur de m'attacher à plusieurs d'entre eux. Ils me reconnaissaient, j'en suis sûr quand je passais avec ma brouette, mes râdeaux. Je m'arrêtais, les caressais, leur parlais. Je fus si impuissant à empêcher qu'ils grandissent si vite et que leur sort soit différent de celui de leurs congénères. Heureusement que la douceur des porcelets disparaît très vite, cédant la place à des yeux tragiquement mornes et traqués. Ils survivent dans cet enfer, avant de cuire comme lardon et autre filet au déjeuner des urbains. Seul le code barré change au fond. Les porcelets nourris au fourrage concentré, bombardés de vitamines, d'antibiotiques et autres stéroïdes grossissent à vue d'œil. Vers 6 ou 8 mois, ils sont déjà remplacés par d'autres. C'est le départ vers l'aile de la mort. C'est là qu'intervient mon rôle d'accompagnateur en compagnie d'un doyen cochon qui a vu grandir et partir maintes générations. Il se trouve que dans le stress de leur départ, les cochons, s'ils sont trop énervés peuvent en mourir ou alors auront une viande au goût pisseux. Contre ça, on pouvait leur administrer du tranquillisant genre *valium* avant le départ, ce qui a le désavantage de rester dans la viande. Ou alors, les amener en compagnie de l'accompagnateur et du doyen cochon. Apparemment, notre présence familière les tranquillisait. Mon compagnon, une immense

bête, les accompagnait d'un pas lourd et blasé et revenait toujours aussi indifférent. Les pauvres bêtes sont acheminées, au pas de charge, dans un étroit couloir en pente. J'ai toujours l'impression qu'ils sentent ou pressentent quelque chose à ce moment, et ma présence ne changeait rien à la chose. L'hystérie collective du troupeau qui ne peut plus freiner ni retourner en arrière est indescriptible. À son arrivée, ils sont alignés à coup de piques électriques, avant-goût à l'électronarcose qui les assomme parfois. Et là, ils montent au paradis des cochons. Si, si, je n'ai pas pu assister à la suite qu'une seule fois. Ils montent les pauvres, ils n'ont jamais décollé du sol avant ça. À cet endroit, il n'y a plus un seul être humain pour témoigner, rien que des machines, comme si on avait cherché à nous prémunir de l'horreur. Soudain, une patte est aspirée vers les airs où la sanglante mécanique de la mort les attend. Encore frétilants, ils sont saignés et ébouillantés, dépecés en coupes différentes et emballés dans des étuis immaculés. « Les urbains ne peuvent pas douter, un seul instant, de leur condition avec un emballage si reluisant, alors arrête de les bichonner, c'est pas du bœuf de *Kobé* » disait le gardien *Casaguin*.

Sacré *Casaguin* ! C'était, il y a une vingtaine d'années, la plus fine lame de la ville, un boucher hors pair, dont la dextérité et la productivité étaient enviées de tous. Il était spécialisé dans la tranche particulière séparant les côtes levées du lard-bacon. Un moment délicat où, beaucoup de bouchers, surchargés par ces milliers d'animaux défilant si vite, se blessaient. Ils furent un jour remplacés par une machine intelligente, sous le prétexte de réglementation de sécurité au travail. Elle coupait avec autant de dextérité, plus vite et sans risque et surtout était plus productive que cent *Casaguin*. Il avait essayé de comprendre ce qui se passait. Le Directeur compréhensif l'avait amené devant la machine. Émerveillé, il lui avait expliqué, la main sur son épaule, qu'un laser et un ordinateur transmettaient l'information au robot. Il se relevait et replongeait sur chaque carcasse scannée au millimètre près, la taillant si précisément qu'on croirait qu'il avait des dizaines d'yeux et plusieurs mains. Il resta des heures devant, épiant une erreur, un faux pas. La machine ruisselante et étanche exécutait méthodiquement sa tâche sans férir. Elle dégoulinait, mais pas de sueur comme lui, mais de

jets d'eau auto-nettoyant. Il comprit que c'était fini. Ses collègues sont partis, lui ils l'ont gardé. Il n'avait que la porcherie dans son existence et il en était le fleuron. Il accepta amèrement un poste de gardien, mais avait gardé dans sa chambre toute sa panoplie de couteaux. Il en était fier. Il les dorlotait, les aiguisait en marmonnant des insultes contre son rival de robot. Moi je passais du temps à l'écouter pester le soir et je pensais à tout cela, et souvent aux soufreux. Mes insomnies persistaient. J'avais souvent mal à la tête et au bas des reins. *Casaguin* riait de moi car j'étais végétarien, et que j'étais parfois réduit à manger des poignées entières de moulée pour porc. La nuit dans les dortoirs, je rêvais, insérant dans d'atroces cauchemars des étapes de la vie des porcs. Mes collègues ne me fréquentaient pas et rentraient d'ailleurs tous en fin de semaine chez eux. Seul *Casaguin* restait là. Nous faisons alors du jardinage. J'adorais ça. Ma tâche principale était de tailler les massifs et de mêler à la terre une sorte de polyacrylamides. C'était un produit chimique biodégradable et non toxique qui avait la fascinante capacité d'absorber l'eau comme une éponge et de le relâcher à mesure que la terre se dessèche. Ces granules horticoles économisent l'eau et le temps d'arrosage. En s'étirant et en se rétractant, elles aèrent le sol. La porcherie s'offrait ainsi des haies entières fleuries et odorantes qui, selon le vent, pouvaient même camoufler la pestilentielle odeur de nos installations. *Casaguin* s'assurait de la compacité du sol avec attention. Puis, il s'absentait ce jour-là quelques heures, pour aller, disait-il faire un virement bancaire. Il ne semblait vivre que pour cette journée-là. Il versait à une secte sa contribution pour le « grand départ et la grande colonisation ». Sa secte prétendait que dans environ dix-sept ans, un astéroïde de cinq cents mètres de diamètre et filant à 120 000 kilomètres/h s'abattra sur la terre. L'amas rocheux avait été baptisé *2137 uu63*. Il disait son nom avec déférence et frayeur en écarquillant les yeux. L'astéroïde libérera lors de sa collision une énergie thermonucléaire inimaginable. Elle endommagera une portion de la terre, contaminera la plupart du reste, n'épargnant qu'un seul endroit. Ce site n'est connu que des initiés membres de sa secte qui y retournera après le cataclysme. Où était-il ? C'est un secret, qu'il ne fallait pas éventer. D'ailleurs, il l'ignorait, et en serait averti, juste avant l'impact. Il se joindra alors aux autres pèlerins qui afflueront de partout

vers la terre promise. Ils s’y réfugieront et bâtiront leur nouvelle cité. En prévision, *Casaguin*, comme les siens, engrangeait les moyens pour le grand voyage. Il fallait fuir notre bonne vieille terre désormais fichue. À l’entendre, le dérèglement climatique y avait libéré des microbes anciens et des zoonoses et déchaîné des pandémies contre lesquels vaccins et antibiotiques étaient inopérants. L’extraction effrénée des ressources minières essentielles et de l’eau avait aggravé la pollution à un point de non-retour. Les rivalités des puissances extractives ont enclenché une cascade de guerres que fuient d’interminables hordes de déplacés. L’intelligence artificielle n’avait qu’aggravé la situation en exigeant toujours plus de données énergivores en ressources et en prétendant changer de paradigme. Le fameux nouveau paradigme reproduit sous la forme durable la même insatiable boulimique croissance. Le monde des nantis et leurs zones axènes sont les seules disposant d’assurances et le bien-être n’existe que pour eux. Les inégalités sociales sont devenues tellement insupportables que seule la résignation à cette injustice te permet de consentir à vivre désormais comme un écoanxieux. Entre colère et résignation, je reconnaissais avec lui que la tragédie de notre obsédante et compétitive ère entrepreneuriale, saturée de bavardages stériles et de chiffres supputant sur l’issue de l’exploitation éhontée du vivant, laissait peu de place à la vision sage. L’humanité a été dressée, domptée par un *habitus* si aliénant que sa condition lui paraît naturelle, au point que le robot n’est pas que la machine, mais bien nous. Il protesta, « non, non, nous ne sommes pas encore des machines ». Bref il n’y aurait pas d’autre contrat social salutaire que le sien, l’option salvatrice. Et Casaguin répétait :

« Viens dans notre monde de coopération, où loisir et travail sont combinés. Dès que tu auras cumulé ton salaire, viens avec nous, tu verras, tu t’y plairas. Moi je pourrais reprendre là mon métier et il n’y aura plus de machine pour me remplacer. Viens, tu seras bien chez nous ».

Moi, je me demandais où c’était chez moi. Je n’avais ni l’envie ni les moyens de fuir cette catastrophe annoncée. De plus, il fallait de l’argent. Le contremaître m’a expliqué que cela ne le gênait pas de m’en

chis, mais avaient un je ne sais quoi de douloureux. Comme si chaque fissure tentait de me dire quelque chose. Je vis passer furtivement deux fourmis. Elles ne s'éternisèrent pas. C'était une espèce que je n'avais jamais vue avant. La grande porte s'ouvrit en même temps que je descendais de ma table. Un capitaine entra et me demanda courtoisement mes papiers. Je commençais à lui expliquer que je n'avais que ce sauf-conduit et que j'étais un employé de monsieur *Fudel*. Je lui débitais un récit sur mon sort, mon agression, l'hôpital. Il ne m'écoutait pas, faisant les cent pas autour de la table. Il pressa sur un commutateur qui était sur un des pieds de la table. Je me demandais comment je ne l'avais pas vu avant. Aussitôt, la lourde porte s'ouvrit et deux cerbères firent irruption, synchronisés. Leurs brodequins résonnaient en écho dans l'immensité de la pièce. D'un circonspect signe du menton du capitaine, ils s'emparèrent de moi et me dévêtirent sans ménagement. Je fus nu en un clin d'œil. Avec une grande civilité, le capitaine me demanda de décliner de nouveau mon identité.

— *Alix* est celui sous lequel je suis connu chez Monsieur *Fudel*, mais je crois que mon vrai prénom est *Kder*. Je suis désolé, confus, mais je ne me souviens plus de mon nom. J'ai été frappé d'amnésie à la sortie de l'hôpital et je. .

— Le capitaine s'assit sur le bord de la table, ouvrit le tiroir devant lui. Il déploya un ordinateur et pianota sur le clavier.

Je n'avais pas remarqué qu'il y avait un tiroir non plus, pensais-je.

— Il n'y a pas de *Kder Alix* ni de *Alix Kder* dans mon ordinateur Monsieur me dit-il en souriant. Faites un effort. Quand et où êtes-vous né ? Nom de vos parents ? Ou êtes-vous allé à l'école ? Avez-vous des amis ou des connaissances en ville ? Avez-vous fait votre service militaire ? Avez-vous été vacciné ? Avez-vous un autre papier que ce sauf-conduit pour votre cité ?

Je n'avais aucun de ses papiers.

— Votre patron n'est pas censé vous employer sans ces papiers.

Ah ces pontes, ils se croient décidément tout permis.

Je ne me souvenais guère avoir eu ces papiers et restais silencieux. Je regardais l'horloge qui s'était aussi arrêtée. Elle aussi cherchait son passé, pour garantir son futur. Je me mis à scruter l'endroit où j'avais vu une des fourmis. Je n'en revis qu'une et me mis à chercher l'autre, puis me rabattis sur la première, souriant à ses pérégrinations, escomptant qu'elle me guide dans ce labyrinthe. Avec une bienséance exquise, le capitaine me répéta la question et me demanda pourquoi je souriais ainsi. Je lui répondis que je trouvais que cette fourmi était ravissante et me demandais ce qu'elle faisait ici. J'en avais vu une similaire qui m'avait donné le courage de venir dans cette ville. Il me demanda où elle était. Il avança timidement, s'arrêta devant elle. Il y eut quelques secondes, interrompues par l'horloge qui avait soudain repris sa cadence. Mon regard allait de la fourmi aux cils du capitaine. Il me regarda tout souriant et marcha calmement sur elle, et ne bougea plus. Je ne pus détacher mon regard de ses chaussures, attendant qu'elle ressurgisse. Elle ne reparut pas non plus. Il y avait des chances qu'elle soit dans les reliefs de sa semelle. Peut-être était-elle montée calmement sur ses bottes luisantes et serait déjà camouflée dans ses pantalons, tentant de se frayer un chemin dans cet uniforme si hermétique. Ce serait marrant qu'elle lui rentre dans les dessous, qu'elle lui chatouille les testicules. Il se déshabillerait lui aussi. Ce serait marrant. Il y eut un bruit de talons derrière moi. Je regardais aussitôt les brodequins des deux cerbères. Il devrait y avoir plus de fourmis. Il y eut comme un sérieux courant d'air frais ou peut-être ce fût un haut-le-corps. Je me mis à éternuer bruyamment. Mes lunettes tombèrent. Monsieur *Fudel* me les avait fait commander, lorsqu'il s'aperçut que j'avais de fréquentes migraines, quand j'aidais les enfants dans leurs travaux. Un des cerbères mit ses brodequins là-dessus. Le capitaine fit le même signe du menton et j'entendis les verres craquer sous sa lourde plante. La fourmi au moins avait été silencieuse. J'attendis de revoir mes lunettes en vain. Le capitaine enchaîna avec un sourire de saurien :

— Monsieur *Kder* Alix, j'ai le regret de vous dire, que les brodequins de mes agents pourraient vous briser malencontreusement, comme ces lunettes, si vous ne coopérez pas. Je dois enquêter sur ces

événements, et mes supérieurs m'ont donné carte blanche pour mâter toute tendance insurrectionnelle dans notre ville. Vous auriez asséné un coup de cruche sur la tête d'un policier et incité les gens à l'émeute monsieur *Kder Alix* ?

— Non, je n'ai fait que distribuer de l'eau à un groupe de femmes qui le réclamaient.

— Foutaises !

— Écoutez, la maison est munie d'une caméra, elle a dû enregistrer la scène devant la porte. J'étais devant elle et je n'en ai pas bougé...

— Foutaises !

Ma vulnérabilité m'apparut soudain comme une évidence. Le fardeau de la peur faisait son effet. J'eus envie d'uriner alors qu'un irrépressible frisson me traversait régulièrement l'échine.

— J'aimerais uriner s'il vous plaît. ?

— Oui à condition que cela vous fasse recouvrer la mémoire.

Connaissez-vous le check-up de notre section chacal ?

Je fis signe que non.

— C'est curieux, toute la ville connaît le traitement de la brigade chacal, et vous vous l'ignorez ? Vous ne devez pas être de la ville alors ? Même des organisations des droits de la personne du monde entier en traitent pour ses raffinements de torture, et vous, vous ne la connaissez pas. Mais d'où sortez-vous ? Je vous présente donc deux de ses illustres membres. Le caporal à votre droite est surnommé le chiropraticien et celui à votre gauche le chirurgien dentiste. Le Caporal *Chiro* et le caporal *Chiru* sont des spécialistes de grande renommée et d'expérience. Ils ont bien étudié la discipline à l'université, mais ont dû interrompre avant terme, car ils étaient déjà trop doués. Disons qu'ils étaient plutôt doués pour les travaux pratiques. Caporal empilez les vêtements de Monsieur *Kder Alix* devant lui, qu'il puisse se soulager. Allez, allez, mon ami faites, faites.

J'en étais incapable. Un coup de pied violent au derrière, me fit tomber sur mes habits. C'est à ce moment que j'ai le plus senti dans ma vie que j'avais perdu un rein. C'est comme si on me l'avait de nouveau extirpé, à froid.

— Décidément, vous êtes incorrigibles, vous êtes incapables de relâcher un minimum d'information civile, ni un minimum d'urine. Vous distribuez de l'eau, mais ne distribuez pas d'urine, vous êtes pourtant un spécialiste du boyau non ? Je ne voudrais pas vous brusquer, mais je dois incessamment faire un rapport à mes supérieurs. Préférez-vous continuer cet entretien avec l'un de mes subalternes ?

Je les regardais alors. Ils étaient impassibles. Ils se ressemblaient presque. Deux brutes épaisses, identiques, la même moustache taillée avec soins, le même front en bulbe et des muscles qui menaçaient, à tout moment, de rompre leurs treillis que finissaient des mains d'étrangleurs.

L'incertitude m'envahit. Ma pensée était déformée et j'essayais de mettre de l'ordre dans la confusion de mon esprit. Peine perdue. La pensée est vieille, reste vieille et flétrie. Je dois penser neuf, me dis-je. Je dois comprendre les enjeux de ce qui m'arrive. Mais j'étais paralysé. J'essayais d'expliquer, de façon rationnelle, mon dilemme et ma situation au capitaine. Mais il me coupa raide en tapant du poing sur la table :

— Assez de discussion byzantine monsieur *Alix*, check up!

J'avais le choix entre mes deux cerbères, j'eus les deux. Ils me traînèrent, chacun d'un côté, la main sous l'aisselle. Mes orteils raclèrent le ciment froid et nous traversâmes la pièce qui m'apparut soudain avoir l'envergure d'un terrain de basket-ball. La lourde porte s'ouvrit, et mes ongles tournèrent vers la gauche. On me dirigeait vers un bâtiment attendant dont la lourde porte s'ouvrit seule sans grincer. Mes ongles heurtèrent le pas de la porte qui s'ouvrait sur un espace capitonné et immaculé. Le caporal *chiro* m'envoya valser à terre d'un coup de brodequin dans le flanc. Avant que je ne reprenne mon souffle, il s'était assis à califourchon sur moi. J'essayais de me débattre. Mais

il pratiqua une clef experte qui me neutralisa. Avec son genou et son coude, il entreprit d'explorer ma colonne vertébrale. La lancinante douleur m'arracha un long cri. L'acoustique impeccable me le renvoya feutré. Avec méthode, l'autre me maintenait la nuque de son immense chaussure alors que caporal *chiro* martelait avec dextérité mes nerfs. Je ne sais pas combien de temps j'ai été ainsi cahoté. Ils me laissèrent péniblement me relever. J'avais l'air d'un pantin désarticulé. Je n'avais aucun saignement, aucune bosse. Extérieurement intact, mais mes articulations, mes os, mon sang avaient été bien ébranlés. J'avais l'impression d'être passé sous un train de marchandises. Je me rassis, à terre, effondré de douleur et de là, je voyais leurs mandibules de cachalot mastiquer tranquillement leur gomme.

Je voulus les insulter, mais à ce moment la porte s'ouvrit. Le capitaine me demanda, candide, si j'avais apprécié l'échauffement, et si je me souvenais des questions qu'il m'avait posées. Je répondis que oui.

— À la bonne heure s'écria-t-il une mémoire sélective, et quelle est la réponse à mes interrogations ?

— Mais puisque je vous dis que...

— Dites la vérité !

Il me semble qu'un aphorisme me traversa l'esprit. Seuls les enfants, les souïards et les déments disent vrai. Je suis dément, je dis vrai. Le menton anguleux du capitaine chassa mon image. Il fit encore signe du menton et tourna les talons, dont le miroitement de leur surface noire cirée jura avec la blancheur de la pièce. Les brodequins s'avancèrent dans la même cadence, les mains arrachèrent du sol le pantin désarticulé que j'étais devenu. Encore plus que la première fois mes cliniciens employèrent distension, pression, écartèlement, brutale acupression avec une grande compétence. Cette fois-ci, mon solide massage a dû durer une éternité, et quand ils s'arrêtèrent eux aussi suaient. Moi je ne sentais plus rien de mon corps. Je n'étais que douleur de la nuque aux orteils. Ce n'était plus un train, mais un rouleau compresseur avec des dents agrippantes. J'essayais de me relever, en vain comme paralysé.

J'essayais même de bouger mon auriculaire. Il demeura figé. Je voulus le insulter, mais aucune injure ne me vint à l'esprit.

Je n'entendis pas le capitaine entrer, mais vis ses souliers vernis qui brillaient plus que la première fois, avec une petite vapeur qui s'en dégageait.

« Vous ne vous agitez guère pour un agitateur. Car vous êtes un agitateur, monsieur *Kder Alix*, un agent provocateur pernicieux qui incite les foules à devenir des meutes d'assassins comme vous. Vous êtes un dangereux rebelle Monsieur *Kder Alix*. Je préfère encore vos camarades qui nous combattent les armes à la main. Vous, vous infiltrerez insidieusement, lâchement dans la population et vous semez votre nauséabonde propagande sur notre grand pays et nos *leaders*. J'aurais sous peu vos aveux signés. Je vous laisse souffler cinq minutes et reprendre vos esprits. Sinon le caporal *chiru* essayera sa méthode. Elle est moins brutale et plus raffinée » dit-il en sortant.

À ce mot flatteur, l'intéressé sourit comme un rhinocéros enrhumé. Il était donc capable de sourire. Les cerbères avaient repris leur souffle et m'observaient calmement. J'essayais de leur expliquer, mais ma voix semblait éteinte, tellement j'avais crié. De toutes les façons, je ne savais pas quoi leur dire. Les cinq minutes durent passer aussi vite qu'elles avaient commencé. Le charmant capitaine entra bruyamment.

— Monsieur Alix j'ai le regret de vous dire que monsieur *Fudel*, que nous avons rejoint, ne s'est point porté garant de vous. Il m'a ajouté, qu'il vous a engagé sur le gage de votre bonne foi sans aucune référence, contrevenant ainsi à la loi. Mais après vérification, et à sa décharge, en raison d'anomalies administratives indépendantes de sa volonté puisqu'il attendait toujours que vous receviez vos papiers d'identité de votre province natale-nous nous sommes montrés cléments. Il s'est d'ailleurs estimé heureux que nous ayons pu vous saisir à temps, avant que vous ne perpétriez chez lui un des forfaits, dont vous avez le secret.

— Mais quel forfait ? Je suis le percepteur de ses enfants, je n'ai jamais rien fait de mal.

— Avez-vous d'autres références Monsieur *Kder*, car l'honorable ami de votre patron dont vous nous avez donné le nom, et chez qui vous avez aussi pu vous infiltrer ne s'est pas non plus porté garant de vous. Connaissez-vous quelqu'un dans cette ville qui puisse se porter garant de vous? Nous n'avons pas trouvé de dossier médical sur vous, ni aucune trace d'analyse biométrique. Vous êtes donc un rebelle n'est-ce pas ?

Des références. Il y avait bien mes trois camarades mendiants, mais je me ravisais. Les extrémistes de la police militaire se transforment la nuit en escadrons de la mort et les tirent comme des lapins. Il aurait été inutile de parler d'eux. Encore moins d'*Esmonalia*, ils auraient fait le lien avec *Pola*. Je n'avais tout simplement pas de référence. J'étais fait comme un rat. Je n'avais aucune référence, pas d'identité.

— Quel est votre camp *Kder Alix*? À quelle section du mouvement rebelle appartenez-vous ? Où sont tapis vos autres cafards de camarades, et quel est votre plan d'action précisément ? Je veux tout savoir ? ! Vous avez vingt-quatre heures, pas une de plus pour sauver votre peau.

Il y eut un long silence. Ils s'assirent, je restais debout. Une bonne heure avait dû passer. J'avais des fourmis dans les jambes. J'avais soif. Ils me regardaient calmement, sans animosité. Je soufflais comme un aveu : je ne suis que *Kder*, un rebelle incapable de retrouver sa base.

— Ah enfin, voilà du bon sens. Je le savais bien. À quelle faction appartenez-vous et quel est votre plan d'action ?

Je ne sus rien dire, le fixant bêtement.

— On va vous aider à mieux vous souvenir, me répondit de nouveau le capitaine.

Il dut faire signe du menton. Je fus arraché du sol par les aisselles, transporté dans la pièce attenante, envoyé valdinguer dans un fauteuil et solidement harnaché. L'image pâlotte et fantomatique de la pièce capitonnée, que j'avais gardée, se mua en une sorte de cabinet de dentiste. Le fauteuil bascula et le caporal chirurgien dentiste mis des gants,

des lunettes sur son front et s'approcha calmement de moi. Son collègue, qui n'avait rien d'un hygiéniste dentaire, servit à son tour d'assistant. Il enserra ma tête dans une sorte d'étau. Ils ouvrirent ma bouche avec une sorte de tenaille à l'envers qui la maintint béante. J'attendis stoïque et désorienté. Mes fesses nues collaient au caoutchouc du siège. Mes orteils repliés sur mes pieds croisés anticipaient la douleur.

Le capitaine entra et me demanda poliment.

— Alors Monsieur le précepteur on s'est pris un instant pour *Erostrat* ?

Je me demandais, en bougeant mes paumes en signe d'incompréhension, qui était ce type ?

— Vous savez *Kder*, il incendia à *Ephèse* une des sept merveilles du monde, le temple d'*Arthémis*. Comme vous, il voulait être plus immortel que ce lieu splendide. Il haussa les épaules et sortit en disant : les gars, je compte sur vous, je veux des aveux complets. J'entendis pour la première fois la voix rauque du caporal chirurgien :

— *Kder Alix* allez vous avouer, ou vous voulez cracher et avaler une purée de dents, de tissus, de nerfs et de gencives ?

Il me posa une sorte d'électroencéphalogramme, me questionna longuement et prit une goutte de mon sang. Le rhinocéros sonna. Un type entra. Amenez-nous ça au labo susurra-t-il.

Même si j'avais voulu répondre je n'aurais rien pu articuler. Il porta ses lunettes de dentiste. Je devinais son air sadique, alors que le bruit d'une fraise déchira l'air. Je n'ai jamais aimé aller chez le dentiste, même pour un nettoyage. Mais ces brutes allaient visiblement m'en priver pour le restant de mes jours. Si je sors d'ici, ce sera avec un dentier. La fraise sur ma molaire à froid juste ouverte exposa le nerf. J'entrevis ensuite une sorte de seringue avec un agent amplifiant, et de l'air pimenté insufflant simultanément un courant froid et une décharge électrique. La sensation est un mélange brûlant et glacé qui se répand de votre tête à vos orteils. Dans votre champ de vision tourmenté de

torrents de larmes et de sueurs froides, la main de votre tortionnaire et ses lunettes qui le protègent des éclats, ont l'air de grandir démesurément. Je toussais à en fendre l'âme. La bouche vous sort de la tête, vos oreilles bourdonnent, vos tempes tambourinent, comme si un troupeau de bisons tentait d'échapper au vacarme des cris à gorge déployée.

Je n'entendis pas non plus cette fois le capitaine entrer. On desserra lentement l'étau sur la bouche. Il me regarda sereinement et s'enquit de ma réponse. Que dire ? J'essayais de sortir un son de ma bouche ankylosée, j'avais l'impression que l'étau me la maintenait encore béante. C'était tragiquement absurde. Je n'avais pas de souvenir ni ne savais quoi dire. J'avais si soif et si mal. Ils mâchaient tous les trois de la gomme, et chaque mouvement de leur mandibule éveillait ma douleur. Il refit son signe du menton. Les étaux furent reposés sur mon visage implorant. La main lourde saisit l'instrument. La fraise déchira le silence et s'attaqua à une autre dent. Mon instinct de survie m'intima la réflexion rapide, malgré la souffrance. Mais j'en fus incapable. Je ne sais pas si je me suis évanoui, mais j'ai eu conscience une dernière fois qu'il fallait trouver un palliatif et vite. Une fuite advint que je ne m'explique toujours pas. Spontanément, je sacrifiais mon corps, sans m'en rendre compte, et m'évadais. Mon esprit se perdit dans l'image floue d'une plage, qui m'apparut de plus en plus réelle. J'y courais éperdu dans les vagues. Je n'habitais plus mon corps. Un bon moment, j'ai senti que je l'avais abandonné. Lâchement sans doute, mais par je ne sais par quelle dérobade cérébrale. Mais une douleur explosive me rappela que je ne pouvais pas le renier si vite. J'eus tout d'un coup de la haine contre ces gens qui avaient même pu me chasser de mon corps, alors qu'ils s'y acharnent. Je leur crachais de mes cris et de mes yeux que j'étais *Kder* le rebelle, mais que je n'avais aucun souvenir d'une base. Puis, petit à petit, avec la douleur j'ai construit un scénario. J'étais *Kder* le rebelle et j'avais infiltré une maison de riche. Je m'étais faufile dans la cité au portail télécommandé et à l'allure de forteresse. J'avais investi une demeure imprenable, puis une autre et j'avais essayé de tourner la foule contre la cité. Je me résolus à leur dire ce qu'il voulait entendre. Qu'avais-je à perdre de toute façon, j'étais pris. J'eus la force d'agiter mes doigts meurtris. Peine perdue, ils firent encore et encore

la même chose, la même chose ailleurs. Je ne sais pas si je m'évanouis de nouveau, mais sa main semblait recommencer et recommencer la même danse implorante.

Le capitaine entra de nouveau. Je fus libéré de l'étau, et tout tremblotant hochais nerveusement de la tête.

« À la bonheur ! Je savais qu'on pouvait s'entendre », me confia le capitaine toujours chaleureux. L'ordinateur du labo vient de me confirmer, à partir du peu que nous savons de vous, un irréfutable profil criminel. Il est clair que si nous avions eu en banque biométrique votre profil, comme tout bon citoyen, nous aurions pu anticiper vos agissements et vous neutraliser. Vous avez les tares physiologiques et génétiques d'un psychopathe et vous ne les avez jamais rapportées aux autorités, en connaissance de cause. Mais tôt ou tard, la justice vous rattrape. C'est beau la science, hein ? Bon on va interrompre le traitement, si vous voulez bien venir me faire votre déposition. Vous la signez et nous prendrons congé de vous.

Je les suivis incrédule, titubant jusque dans la première salle. Il m'y posa des questions et y répondait en même temps. Il me lut et me fit signer un papier qui m'apparut démesurément long. Les oreilles encore bourdonnantes, j'en retins que je reconnaissais que j'étais un des agents infiltrés dans la cité cossue, pour semer la confusion et préparer une attaque rebelle. Je protestais à ce passage. Il sourit calmement. Il y avait d'autres chefs d'accusation, comme homicide volontaire, destruction de biens publics, agression d'agents en exercice... Le juge d'instruction veillerait à ce que je les comprenne, me rassura-t-il. Dès la signature paraphée, le capitaine se leva et me regarda froidement partir traîné par les aisselles. Il ne me dit pas au revoir, mais en me retournant, je crus déceler un air de pitié dans ces yeux taciturnes.

Je fus projeté sur une sorte de brancard et transporté dans un dédale de couloirs, dont je ne voyais que les plafonds, jusqu'à une cellule. J'étais nu comme un vers dans cette minuscule pièce, humide. Si humide qu'il y avait de la mousse à terre et sur les murs. En face de ma cellule, il y avait une autre d'où sortait périodiquement un râle. Je

du m'évanouir ensuite car je me suis tout d'un coup réveillé. L'autre râlait toujours. J'avais soif et froid. Je me tâtais pour voir si j'avais du sang une blessure. Je ne sentais que mon épiderme gonflé à bloc de toute part. J'avais la certitude d'avoir encore le brodequin sur la tête, et d'entendre le bruit lointain de la fraise qui se rapprochait comme un moustique géant. Je ne sentais en réalité aucune partie non endolorie de mon corps et toutes les positions étaient douloureuses, surtout près de mon ancien rein. Dire que notre pays a ratifié la convention sur la torture. L'autre râla encore, s'éclaircit la voix et me demanda qui j'étais. Je n'eus pas la force de répondre. Je sentais ma langue enflée, les joues gonflées et un goût de sang partout dans la gorge. Je croyais que je n'avais plus de bouche. J'essayais de rassembler mes souvenirs. J'essayais de me recroqueviller pour me réchauffer, mais la posture était insupportable. Petit à petit, le goût de sang dans la bouche et dans tout mon corps me sembla aussi fétide que l'endroit. À l'aube, un geôlier ouvrit prudemment la porte, puis la referma brutalement. Peu après, un médecin vint ensuite m'ausculter brièvement. Il grommela quelque chose et dit tout haut : ce sont des sauvages, pourquoi pas une glossotomie tant qu'à y être. Je me demandais ce que ce terme signifiait, mais j'avais trop soif pour lui demander alors qu'il repartait. Je me forçais alors à articuler « je veux de l'eau, une couverture et mon aiguillon de raie grise ». En réponse, la porte se referma avec fracas, je compris « ce n'est pas un hôtel, Assassin! » et un éclat de rire. Seule l'eau apparut longtemps après, par une meurtrissure étroite qui s'ouvrit au bas de la porte. La première gorgée m'arracha un cri. Mes nerfs dans ma bouche étaient à vif. J'y mis un doigt et frôlais les cavités. Les salauds n'ont pas dû me faire de plombage. Il fallait que je survive, que je réfléchisse, que je sorte de ce mouvoir. L'embrasure de la porte s'ouvrit et on y glissa une gamelle de gruau pâteux et sans sucre. Je voulus voir la main dans la meurtrissure, mais elle se rétracta si vite. Je suçais lentement le gruau, évitant tout contact avec mes dents. Mon voisin me redemanda qui j'étais. Il s'identifia comme *Renfre*, membre d'un mouvement rebelle, dont le nom ne me disait rien. Il ajouta :

« C'est vrai, notre mouvement est récent et vous est peut-être inconnu. Mais nous luttons aussi comme vous, contre le mégaloensemble.

Ce dernier sera de plus en plus condamné à se battre contre un ennemi diffus, dans toutes sortes de conflits asymétriques. De quel mouvement êtes-vous » ?

Je ne comprenais rien à ce qu'il racontait. Son nom ne me disait rien et le mien non plus après tout. Je souffrais atrocement à tenter de réfléchir sur mon état. Le troupeau de bisons semblait revenir, alors que l'autre continuait à me poser ses questions.

J'espérais que monsieur *Fudel* interviendrait, me sortirait d'ici, que ses enfants lui diraient combien je fus bon pour eux. Il a des relations, il me sortira d'ici. Il veut me laisser un moment moisir ici pour que cela me serve de leçon, mais il me sortira d'ici. Mais les jours passèrent sans que je n'eusse de notion du temps. La lumière vive éclairait de nuit comme de jour et aucun signe de l'extérieur n'était visible. On me transféra un jour. Mon voisin s'enquit une dernière fois de mon nom, réalisant que je parlais, et je lui hurlais *Kder* ! Depuis ce moment, je marmonne constamment mon prénom, le crie à plein poumon, le dit et le répète comme atteint de palilalie.

À partir de ce moment, il y eut un changement drastique d'attention à mon égard. Un vrai dentiste me fit des plombages, avec anesthésie. Mes gencives étaient si sensibles que je me demandais s'il disait vrai. Je trouvais la séance presque agréable, sans la perspective de la torture. Je n'aurais peut-être plus besoin de sucer leur bouffe infecte, et cette perspective me ragaillardit. J'essayais de voir mon visage dans ses lunettes. Il m'apparut boursoufflé. Était-ce le visage ou le reflet bombé de la vitre de ses lunettes qui produisait cette image ? Puis un médecin expéditif m'examina sans dire un mot. Je lui demandais si mon visage était enflé. Il répondit « un peu seulement ». Je fus ensuite soutenu à bout de bras par deux militaires jusqu'à une autre cellule. Je criais : Adieu camarades ! Mais aucun voisin ne répondit. Ma nouvelle cellule avait une lampe terne qui éclairait à peine le centre de la pièce. Elle était plaquée au plafond qui m'apparut bien haut. Il y avait un lit de ciment et un sac de couchage rêche, d'un matériau indéchirable. Pas de fenêtre et une sorte de pénombre pesante. Il y avait une cuvette et un lavabo en acier trempé. Pas moyen de commettre un suicide ici en brisant

la céramique pour se saigner. L'eau avait un débit faible et minuté. En me faisant à la luminosité, je distinguais des graffitis incomplets, écrits avec des excréments sans doute. Délire issu de longues peines privatives de liberté, qui allaient en désordre dans tous les sens. Toutes sortes de messages que je n'avais pas la concentration de lire en entier, passant de l'un à l'autre. Je tentais plutôt de dormir, en me concentrant sur l'un des graffiti : Vive la vie ! Puis sur un autre :

« meurs avant qu'ils ne te tuent ». Le pensionnaire avant moi avait-il encore sa raison, et allais-je garder le peu qui restait de la mienne. Je séjournais quelques jours dans ce sordide endroit. Je crus voir à quelques reprises la fourmi, mais elle disparaissait dès que je tentais d'aller la voir de plus près. Curieuse rémanence, ou était-ce mes lunettes qui me manquaient. Un jour, un geôlier me demanda si je pouvais avoir de l'argent et si je voulais avoir une seringue, des cigarettes, de la drogue, des médicaments, ou des condoms ? Je restais perplexe et incapable de répondre. Il revint périodiquement, chaque fois qu'il était de garde, me demander la même chose. À chaque fois que la porte ouvrait, je croyais que c'était lui. Je n'avais besoin d'aucune de ces choses, n'avais pas d'argent, mais commençait à vouloir lui en demander une.

Une nuit, je fus soudainement transféré sans explication vers une prison de sécurité maximale, avec une armada de cerbères. L'endroit était de loin plus confortable. Un avocat commis d'office y entra le surlendemain. C'était un jeune à l'air inexpérimenté. Il me dit en tremblant que ce cas allait être le plus important de sa carrière, si la tendance se maintenait. Il m'apprit que j'étais en passe de devenir célèbre dans certains coins de la ville. Qu'au lendemain des événements, des manifestations spontanées de petits groupes citoyens et de consommateurs frustrés se faisaient spontanément devant la municipalité, devant la cité de la maison de Monsieur *Fudel* et même le siège du ministère de l'intérieur. Il y a même eu une délégation de citoyens avec une pétition qui se serait rendue dans la capitale, pour demander ma libération et de l'eau. Les gens soutenaient que je n'avais rien à voir avec la mort des forces de l'ordre. Puis les choses s'étaient politisées davantage,

Z Fall

Table des matières

REBELLE MENTAL	5
Première partie	5
LEXIQUE DE MOTS RARES OU INUSITÉS	7
REBELLE MENTISME	187
Deuxième partie	187
LEXIQUE DE MOTS RARES, INUSITÉS OU EN USAGE À CETTE ÉPOQUE	189
REBELLE MENTOR	339
Troisième partie	339
LEXIQUE DE MOTS RARES, INUSITÉS OU EN USAGE À CETTE ÉPOQUE	341

Décembre 2024